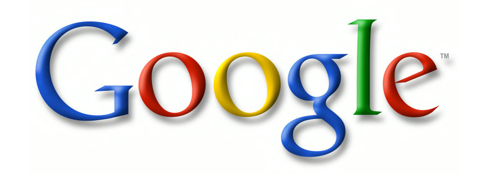
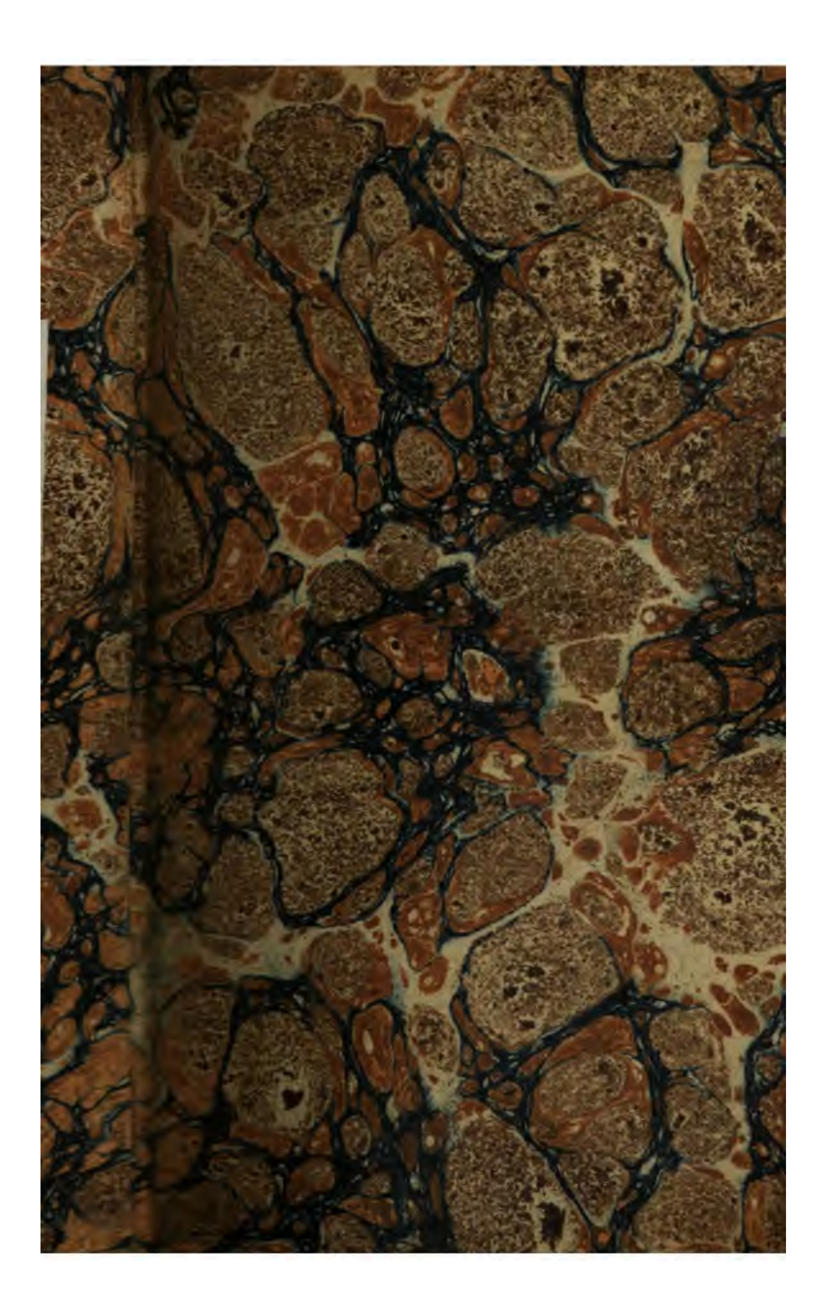





Vet. Fr. III A. 950
TAYLOR INSTITUTION
DOMINUS ILLUMINATIO MEA
ZAHAROFF FUND




GEOFFREY ASPIN
Vet. Fr. III A. 950
TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA
ZAHAROFF
FUND



ŒUVRES
POSTHUMES
DE MILLEVOYE.

DE L'IMPRIMERIE DE FIRMIN DIDOT.

ŒUVRES
POSTHUMES
DE MILLEVOYE,
DÉDIÉES AU ROI.

TOME II.



A PARIS,
CHEZ LADVOCAT, LIBRAIRE,
ÉDITEUR DES ŒUVRES COMPLÈTES DE SHAKSPEARE, SCHILLER,
BYRON, CAMPENON,
ET DES CHEFS-D'ŒUVRE DES THÉATRES ÉTRANGERS.

M DCCC XXIII.

DIALOGUES
DES MORTS.

DIALOGUES
DE LUCIEN.

DIALOGUE PREMIER.

DIOGÈNE, POLLUX.

DIOGÈNE.

Obtenant un congé pour retourner au monde,
Puisque tu dois demain du Styx repasser l'onde,
O Pollux, va trouver mon disciple chéri,
Ménippe le frondeur. Son séjour favori
Est sur le Cranion, à Corinthe, au Lycée.
Il écoute en riant la dispute insensée
De ces grammairiens acharnés sur des mots,

De ces rhéteurs pédants, admirés par les sots.
« Ménippe, diras-tu, Diogène t'engage
A venir aux enfers rire encor davantage :
Viens; tu verras les grands abaissés, méconnus,
Les satrapes traités comme des parvenus,
Les rois, qu'on ne distingue, en leur chute profonde,
Qu'aux regrets plus amers des vanités du monde :
Viens; nous pourrons alors faire éclater au mieux
L'inextinguible rire usité chez les dieux. »
Tu voudras bien, Pollux, lui tenir ce langage.
Qu'il songe à se munir, pour le cours du voyage,
De pois chiches; enfin, qu'il cherche son régal
Dans le souper d'Hécate ou dans un œuf lustral.

POLLUX.

Je n'y manquerai pas : mais d'abord, Diogène,
Retrace-moi ses traits, que je connais à peine.

DIOGÈNE.

Un vieillard au front chauve, au manteau délabré,

Qui, des couleurs d'Iris par lambeaux diapré,
Offre un échantillon de toutes les étoffes.
Il rit des charlatans, voire des philosophes.

POLLUX.

D'achever le portrait épargne-toi le soin.

DIOGÈNE.

Ces philosophes-là d'un conseil ont besoin :
Veux-tu le leur donner de ma part ?

POLLUX.

C'est possible.

DIOGÈNE.

Dis-leur de tempérer leur humeur irascible,
Et qu'ils n'enseignent plus aux jeunes écrivains
Les fades quolibets, les syllogismes vains.
Trop long-temps on a vu leurs obscurs protocoles
D'un labeur puéril fatiguer nos écoles.

POLLUX.

De ma judiciaire ils penseront fort mal.

DIOGÈNE.

Eh! qu'ils s'en aillent donc au séjour infernal!

POLLUX.

Je leur rapporterai tes paroles expresses.

DIOGÈNE.

Quant aux riches, dis-leur: « Pour doubler vos richesses,
Usuriers sans pudeur, vous tourmentez votre or.
Que vous sert d'amasser un immense trésor?
Une obole suffit pour passer l'onde noire.

POLLUX.

C'est assez; tu verras que j'ai bonne mémoire.

DIOGÈNE.

Tu diras à Mégille, à ce Corinthien,
Que ses beaux cheveux blonds seront comptés pour rien.
Répète également au nerveux Damoxène
Que, malgré sa fraîcheur, et ses grands yeux d'ébène,
Et son maintien d'athlète, et ses bras vigoureux,
La mort doit le changer en squelette poudreux.

POLLUX.

L'avis est dur.

DIOGÈNE.

Du moins tu peux à la misère
Annoncer de son sort le changement prospère :
Comme dans Sparte, ici tout partage est égal;
Mais Sparte a bien déchu.

POLLUX.

Ne m'en dis point de mal :
Je défends ma patrie.

DIOGÈNE.

Elle a des lois fort sages.
Ne va pas toutefois oublier tes messages.



DIALOGUE II.

CARON, MERCURE, MÉNIPPE, CHARMOLÉE, LAMPICHUS, DAMASIAS, CRATON, UN PHILOSOPHE, DIFFÉRENTS MORTS.

CARON.

Sachez donc quel péril mon refus vous évite :
Pour vous contenir tous ma barque est trop petite ;
Usée, elle fait eau presque de toutes parts.
Voulez-vous chavirer ? courez-en les hasards ;
Mais, certes, tant de monde, avec ce lourd bagage,
Ne peut à l'autre bord arriver sans naufrage.
Se sauver en nageant sera l'unique espoir ;

Encore pour nager faudra-t-il le savoir!

LES MORTS.

Comment faire?

CARON.

Écoutez: il faut sur ma nacelle
Monter nus. Toi, Mercure, au pied de cette échelle
Veille attentivement, examine-les bien,
Et que de leur bagage ils ne conservent rien.

MERCURE.

Mais quel est celui-ci qui montre tant d'audace?

MÉNIPPE.

Ménippe. Tiens, voilà mon bâton, ma besace;
C'est tout mon luxe: au monde aussi bien j'ai laissé
Mon cynique manteau, de mille trous percé.

MERCURE.

Monte, brave Ménippe, et te place à la poupe.
Assis près du pilote, inspecte cette troupe;
Maintiens-y l'ordre. Eh, mais! quel est ce beau garçon?

CHARMOLÉE.

Mégare est mon pays, Charmolée est mon nom.
On m'aimait, on vantait ma molle chevelure,
Le charme de mes yeux, l'éclat de ma figure.

MERCURE.

Laisse-là tes cheveux, ta figure et tes yeux,
Et tes airs féminins... Fort bien, te voilà mieux.
Quel autre mort, vêtu de la pourpre suprême,
Cache son front altier sous l'or du diadème?

LAMPICHUS.

C'est le roi des Gélons, c'est Lampichus.

MERCURE.

Allons,
Quitte cet appareil, monarque des Gélons.

LAMPICHUS.

Un roi ne va point nu, ce n'est pas la coutume.

MERCURE.

Un roi, non; mais d'un mort c'est assez le costume.

Otc ces ornements.

LAMPICHUS.

Tu le veux, j'y souscris.

MERCURE.

C'est peu; dépouillc encor ton orgueil, tes mépris :
S'ils te suivaient, leur poids enfoncerait la barque.

LAMPICHUS.

Que je conserve au moins mon manteau de monarque,
Mon diadême...

MERCURE.

Non; renonce à tout cela.

LAMPICHUS.

J'y consens. Est-ce tout?

MERCURE.

Pas encor. Laisse-là
Ton farouche délire et ta rage cruelle.

LAMPICHUS.

Pour le coup, je suis nu.

MERCURE.

Monte, Caron t'appelle.

Comment te nommes-tu, toi l'homme au corps épais?

DAMASIAS.

Damasias, l'athète.

MERCURE.

Oui, je te reconnais.

DAMASIAS.

Mercure, reçois-moi; je suis nu.

MERCURE.

Tu plaisantes.

Défais-toi de ta graisse et de tes chairs pesantes,
Ou la barque est à fond. Crois-moi, dépose aussi
Tes couronnes d'athlète et ton diplôme.

DAMASIAS.

Ainsi,

Je ne pèse pas plus que le mort le plus mince.

MERCURE.

Monte. Toi, fier Craton, quitte tes airs de prince :

Laisse-là tes trésors, le rang de tes aïeux,
Tes services payés de titres glorieux,
L'amour d'un peuple entier que ton trépas afflige,
Et ce vaste tombeau qu'à ta gloire on érige.
Tout cela pèse.

CRATON.

Hélas! faut-il y renoncer!
Consentons, puisque rien ne peut m'en dispenser.

MERCURE.

Quoi, guerrier! tout couvert encor de ton armure,
Tu viens nous apporter un trophée!

LE GUERRIER.

Oui, Mercure.
J'obtins, victorieux, ce prix de mes hauts faits.

MERCURE.

Jette-là ton trophée : ici règne la paix.
Mais quel est ce penseur à l'air grave et rigide?
Dans ses sourcils froncés la vanité réside,

Et jusques à ses pieds sa robe va flottant.

MÉNIPPE.

Ah! c'est un philosophe ainsi qu'il en est tant :
Disons mieux, c'est un fourbe; et tiens, pour preuve unique,
Sans plus tarder fais-lui dépouiller sa tunique.
Tu verras.

MERCURE.

Avant tout dépouille l'air pédant.
O Jupiter! combien d'amour-propre impudent,
De faux goût, d'ignorance et de forfanterie!
De sots raisonnements quelle longue série!
Quel amour de dispute et d'altercations!
Quoi! vous vous permettez aussi les passions,
Philosophe!... Je vois l'envie et la colère,
La luxure hypocrite et cherchant le mystère,
Et mille autres défauts que tu voudrais cacher,
Mais dont à l'heure même il faut te détacher,
Car pour tout l'attirail dont ton ame est si vaine

Un navire a trois ponts ne suffirait qu'à peine.

LE PHILOSOPHE.

J'obéirai.

MÉNIPPE.

Crois-moi, Mercure, exige aussi
Qu'on coupe cette barbe au poil roux et durci.
Sa profonde épaisseur la rend d'un poids énorme.

MERCURE.

C'est fort bien dit. Allons, il faut que l'on réforme
Cette barbe.

LE PHILOSOPHE.

Quel est le barbier des enfers?

MERCURE.

C'est... Ménippe, au besoin : il est des plus experts.
La hache de Caron...

MÉNIPPE.

Non, Mercure : une scie.

MERCURE.

La hache suffira.

MÉNIPPE, *après avoir coupé la barbe du philosophe.*

Ta mine est adoucie;
Mais un reste d'orgueil vient encor se nicher
Dans ces sourcils épais que je vais arracher.

MERCURE.

Est-ce fait?... Maintenant entre dans la nacelle.
Mais quoi! ta lâcheté tout à coup se décèle:
Tu pleures, philosophe, à l'aspect du trépas!

MÉNIPPE.

Qu'est-ce qu'il tient encor sous le pli de son bras?

MERCURE.

Vois.

MÉNIPPE.

La flagornerie. Il en fit grand usage.

LE PHILOSOPHE.

Renonce aussi, Ménippe, à ton libre langage,
A ton esprit fantasque, à tes propos mordants;
Cynique, cesse enfin de nous montrer les dents.

MERCURE.

Non, Ménippe ; ta verve à loisir exercée,
Saura nous réjouir pendant la traversée.

(*Un orateur se présente.*)

Orateur, abandonne et ces tours trop hardis,
Et cette période aux membres arrondis,
Et la similitude et la froide antithèse ;
Que ton style aux grands mots un peu moins se complaise;
Parle pour qu'on t'entende, et d'un ton moins pompeux ;
Au barbarisme enfin renonce, si tu peux.

L'ORATEUR.

J'abjure tout cela.

MERCURE.

J'en ai bien de la joie.
Entre, et partons. Qu'aux vents la voile se déploie,
Levez l'ancre, et voguons vers le bord opposé.
Tout pleure ! toi, surtout, philosophe rasé !

LE PHILOSOPHE.

Oui, je pleure la mort de mon ame immortelle.

MÉNIPPE.

Son ame ne vaut pas que l'on s'occupe d'elle.
Il pleure les festins, et l'instant où la nuit,
De l'impure débauche il gagnait le réduit.
Il n'ira plus aux sots vendre son ignorance;
Il ne mentira plus avec pleine assurance:
C'est là son désespoir.

LE PHILOSOPHE.

Et toi, Ménippe, toi,
Jamais contre la mort n'as-tu murmuré?

MÉNIPPE.

Moi,
Qui vins au-devant d'elle en joyeux volontaire!

MERCURE.

Mais quel bruit jusqu'à nous arrive de la terre?
Pleure-t-on Lampichus? Non pas: on le maudit.

Sa ville dans la joie à sa mort applaudit,
Et sa veuve insultée a vu ses fils naguères
Lapidés par les fils dont il tua les pères.
De Craton cependant l'éloge prononcé,
Attendrit tout un peuple, à l'entendre empressé.
On couronne de fleurs sa mère triomphante;
En foule on reconduit l'orateur Diophante.
Moins illustre, et pourtant chéri dans sa cité,
Damasias l'athlète est aussi regretté.
Cher Ménippe, et pour toi tout est muet!

MÉNIPPE.

Mercure,
Tu te trompes : attends que la nuit plus obscure
Ait de chiens dévorants entouré mes lambeaux;
Attends que pour moi seul la troupe des corbeaux,
Arrivée en tumulte et des monts et des plaines,
Ouvre un vivant cercueil à mes dépouilles vaines.

MERCURE.

C'est parler comme il faut. Mais nous touchons les bords:

Je vous quitte. Je vaïs rassembler d'autres morts.
Au tribunal suprême il est temps de vous rendre.

MÉNIPPE.

Fort bien, Mercure, adieu. Minos doit nous attendre,
Allons, et qu'il nous juge!... Eh quoi! vous balancez?
De supplices cruels seriez-vous menacés?
Là-dessus, par bonheur, je suis sans défiance,
Et mon Minos à moi n'est que ma conscience.



DIALOGUE III.

TERPSION, PLUTON.

TERPSION.

A trente ans faut-il donc que je meure, tandis
Que Thucrite est vivant après quatre-vingt-dix ?

PLUTON.

Pourquoi pas ? Il ne veut le trépas de personne :
Tu souhaitais le sien ; même l'on te soupçonne...

TERPSION.

Ce vieux Thucrite, assis trop tong-temps au banquet,
Devait laisser la place à quiconque en manquait.

PLUTON.

Ce sont là de tes lois, Terpsion ! A t'entendre,

Tout mortel qui vieillit au lieu de rien prétendre,
Doit quitter la partie, et pour derniers adieux,
Laisser son héritage au plus insidieux.
La Parque inexorable autrement en ordonne.

TERPSION.

Sa méthode, après tout, ne me paraît pas bonne.
Je voudrais qu'on mourût dans l'ordre régulier,
Et qu'enfin le plus vieux fût atteint le premier.
Au jour qui luit pour nous quels nœuds encor retiennent
Ce sépulcre mouvant que quatre bras soutiennent,
Ce vieillard de qui l'œil ne voit plus son trésor,
Dont l'oreille est fermée au bruit même de l'or,
Et dont l'unique dent, qui se ronge ébranlée,
Répand l'infecte odeur, de sa bouche exhalée?
Mais voir avant le temps la jeunesse mourir,
C'est voir le cep en fleur sur l'ormeau se flétrir;
C'est d'un fleuve rapide, enchaîné dans sa course,
Voir les flots étonnés remonter vers leur source.

Encor si l'on pouvait prévoir ces contre-temps :
On saurait épargner de précieux instants ;
Mais, comme dit fort bien le proverbe vulgaire,
Les chars traînent les bœufs, tout marche en sens contraire.

PLUTON.

Non : tout va bien. Pourquoi, spéculant sur la mort,
Enchaîné bassement au pied d'un coffre-fort,
De tout riche vieillard se créer légataire ?
S'il advient que parfois le vieillard vous enterre,
On se moque de vous, on le venge ; et je vois
Le rire et les brocards escorter vos convois.
Mais j'oubliais, parmi vos inventions neuves,
Les hommages rendus aux vieux attraits des veuves,
Des veuves sans enfants ! Quant aux autres, salut.
Plus d'une, toutefois, fit tant qu'elle vous plut :
Ses enfants rebutés flattaient votre espérance
Du prix de tant d'amour et de persévérance !
Le testament se fait : que vous laisse-t-on ? Rien ;

La nature a ses droits, les enfants ont leur bien.

TERPSION.

Je me suis en cadeaux ruiné pour Thucrite.
Il faisait le mourant, et vivait, l'hypocrite!
Mais fallait-il laisser mes rivaux compalisants
Par l'éclat de leur dons surpasser mes présents?
Je ne me consolais qu'en songeant aux rentrées.
De mes possessions déja bien assurées
Je disposais d'avance : à de nouveaux fermiers
J'accordais mon domaine, en doublant les loyers.
J'en perdis le repos. Le trouble, l'insomnie,
Ont sans doute avancé le terme de ma vie :
Je suis mort, et je sais, pour comble de tourment,
Que Thucrite riait à mon enterrement.

PLUTON.

Bien, Thucrite! long-temps puisses-tu vivre encore
Pour conduire au tombeau ces flatteurs que j'abhorre!

TERPSION.

Quel bonheur si la mort commençait par choisir
Chariadès !

PLUTON.

Je puis t'en donner le plaisir :
Mélanthe doit le suivre et toute l'assemblée.

TERPSION.

Thucrite ! vis long-temps. Mon ame est consolée.



DIALOGUE IV.

CARON, MÉNIPPE, MERCURE.

CARON, *à Ménippe.*

Ne pense pas, coquin, me frustrer de mes droits.

MÉNIPPE.

Si je n'étais pas mort, il me tuerait, je crois.

CARON.

Paie.

MÉNIPPE.

Eh mais, je n'ai rien !

CARON.

Quoi! pas même une obole ?

MÉNIPPE.

Non, d'honneur; et je puis t'en donner ma parole.

CARON.

N'importe ? tu paîras, ou tu diras pourquoi.
Par Pluton, tu paîras, ou je t'égorge.

MÉNIPPE.

Et moi,
Je fends par la moitié ton crâne sans cervelle.

CARON.

Passer *gratis !* parbleu ! l'aventure est nouvelle.

MÉNIPPE.

Mercure est mon patron; il saura te payer.

MERCURE.

Je ferais à ce compte un excellent métier!
Conduire tous ces morts, et payer leur passage !

CARON.

Je ne te quitte pas.

MÉNIPPE.

C'est un parti fort sage.
Mets ta nacelle à bord et me garde à loisir,
Caron, je ne veux pas t'enlever ce plaisir.

CARON.

Tu savais que toute ombre apporte au noir empire
Son obole ?

MÉNIPPE.

Cela t'est bien facile à dire :
Mais il fallait l'avoir. Doit-on par pauvreté
Obtenir les honneurs de l'immortalité ?

CARON.

Quoi ! tu serais le seul, parmi la race humaine,
Qui passerait pour rien !

MÉNIPPE.

N'ai-je pas pris la peine
De pomper, de ramer ?

CARON.

Ramer, pomper est bon ;
S'acquitter est meilleur. Paie.

MÉNIPPE.

Eh bien ! vieux barbon,

Remets-moi sur la terre : aussi bien ta présence
Du ténébreux séjour me dégoûte d'avance.

CARON.

Si je m'en avisais, Minos ferait beau bruit.
(*Touchant la besace de Ménippe.*)
Qu'as-tu là ?

MÉNIPPE.

Des lupins, un gâteau noir, mal cuit,
Reste d'un grand festin célébré pour Hécate.
Dans mes provisions si quelque mets te flatte,
Accepte.

CARON, *à Mercure.*

Sur quel bord as-tu pris ce fou-là ?
Pendant tout le trajet, l'insolent persifla,
Nargua ses compagnons et rit de leurs alarmes,
Chantant à plein gosier quand tout versait des larmes.

MERCURE.

Tu ne sais pas, Caron, qui tu vois en ces lieux ?

Le plus libre mortel qui vécut sous les cieux,
Ménippe, un philosophe.

CARON.

Il n'a pas fait fortune.
Qu'il vienne une autre fois !

MÉNIPPE.

Mon cher, c'est assez d'une.



DIALOGUE V.

CNÉMON, DAMNIPPE.

CNÉMON.

« Le faon timide a pris le lion rugissant. »

DAMNIPPE.

Pourquoi ce vieux proverbe et cet air menaçant?

CNÉMON.

En cherchant à tromper, je suis trompé moi-même.
Je frustre de mes biens les héritiers que j'aime,
Et je les vois passer en des mains que je hais.

DAMNIPPE.

Poursuis.

CNÉMON.

D'Hermolaüs, au gré de mes souhaits,
Je voyais décliner la vieillesse avancée.

Un projet lumineux me vint à la pensée :
De tous mes biens par legs je l'investis un jour,
Afin de mériter un généreux retour.

DAMNIPPE.

Que fit-il ?

CNÉMON.

Je ne sais ce qu'il aurait pu faire :
Mais je suis mort; il vit, unique légataire.
Passant un certain soir sous un vieux toit brisé,
De son faîte croulant je péris écrasé.
Comme le loup des mers Hermolaüs dévore
L'appât et l'hameçon...

DAMNIPPE.

Et le pêcheur encore.
Dans tes propres filets il t'a pris.

CNÉMON.

C'est le mot.
Je suis dupe ; et, ma foi, qui dit dupe dit sot.



DIALOGUE VI.

MÉNIPPE, ÉAQUE, PYTHAGORE, SOCRATE, EMPÉDOCLE.

MÉNIPPE.

Je t'en conjure, au nom des sombres déités,
Fais-moi voir des enfers les curiosités,
Éaque!

ÉAQUE.

Il en est tant! Voici d'abord Cerbère:
Tu le connais; il est tant soit peu ton confrère.
Voilà le vieux nocher qui t'a mis sur ces bords:
Déja les flots brûlants du fleuve, effroi des morts,
Ont frappé tes regards.

MÉNIPPE.

Oui. J'ai vu le monarque,
Et la triple Furie avec la triple Parque:
Mais je voudrais bien voir les héros d'autrefois.

ÉAQUE.

Rien n'est plus aisé. Tiens, voici le roi des rois,
Achille, Idoménée, Ulysse, Diomède,
Ajax, et ces guerriers que la Grèce possède,
Ou du moins possédait.

MÉNIPPE.

Toi, qui par tes accords,
En fis des immortels, tes immortels sont morts,
Grand Homère! Rouvrant tes paupières débiles,
Vois le *crâne amolli** de ces corps immobiles,
Vil objet de risée... Éaque, et ces deux-ci?

---

* Expression dont se sert Homère dans l'*Odyssée*.

ÉAQUE.

C'est Cyrus et Midas. Non loin tu vois aussi
Crésus, Sardanapale, et plus haut, vers la droite,
Ce Xerxès...

MÉNIPPE.

L'insensé! sa fraude maladroite
Aux flots de l'Hellespont voulait donner des fers,
Et voguer sous les monts ainsi que sur les mers.
Vois ce Sardanapale et ce Crésus! De grace,
Souffre qu'un bon soufflet appliqué sur leur face...

ÉAQUE.

N'en fais rien. Tu mettrais leur vieux crâne en débris.

MÉNIPPE.

Eh bien! qu'un autre affront signale mon mépris.

ÉAQUE.

Suis-moi plutôt. Je dois te faire voir encore
Les philosophes. Tiens, j'aperçois Pythagore.

MÉNIPPE, *à Pythagore.*

Bonjour, Phébus, Euphorbe, ou tout autre...

PYTHAGORE.

Bonjour,
Ménippe.

MÉNIPPE.

Aurais-tu donc au terrestre séjour
Laissé ta cuisse d'or ?

PYTHAGORE.

Oui... dans cette besace
N'est-il rien à manger ?

MÉNIPPE.

Rien qui te satisfasse :
Des fèves; mais je sais que tu n'en manges pas.

PYTHAGORE.

J'ai changé de système, et j'apprends ici-bas
Que la fève à nos corps tout-à-fait étrangère,
Ne nourrit point un fils de la tête d'un père.
Donne.

ÉAQUE.

Tout philosophe est gourmand. Mais voici
Les sept sages.

MÉNIPPE.

Eux seuls sont exempts de souci :
Leur visage serein témoigne une ame heureuse.
J'excepterai pourtant cette mine poudreuse,
Telle qu'un pain brûlé de la cendre sorti.

ÉAQUE.

De l'Etna dans l'enfer il tomba tout rôti :
C'est Empédocle.

MÉNIPPE.

Il fit une belle bravade,
Et bien digne en effet de son cerveau malade.
Ça, réponds, philosophe aux pantoufles d'airain !
Quel démon te poursuit ? l'orgueil ?

EMPÉDOCLE.

Non ; le chagrin.

DIOGÈNE.

L'orgueil, te dis-je. A quoi t'a servi ton délire ?
On rit de toi là-haut, et tu crois qu'on t'admire !
Éaque, je voudrais voir Socrate.

ÉAQUE.

A l'écart,
Ce chauve...

MÉNIPPE.

Ils le sont tous.

ÉAQUE.

Eh bien, ce nez camard...

MÉNIPPE.

Ils le sont tous aussi.

SOCRATE.

Ménippe, ou je me flatte,
Ou tu sembles chercher l'ombre du vieux Socrate.

MÉNIPPE.

Il est vrai.

SOCRATE.

Grand merci, Ménippe. Mais, dis-moi,
Que fait-on maintenant dans Athènes ?

MÉNIPPE.

Ma foi,
On y fait des manteaux de certaines étoffes;
De ces manteaux ensuite on fait des philosophes.

SOCRATE.

Oui, j'en ai vu bon nombre.

MÉNIPPE.

Aristippe, Platon,
Sont ici descendus : les reconnaissait-on ?
L'un était courtisan, et l'autre sybarite.

SOCRATE.

Et de moi que dit-on ?

MÉNIPPE.

L'on vante ton mérite.
Tu parus tout savoir, quand tu ne savais rien.

SOCRATE.

Ils ne m'en croyaient pas; je le leur disais bien.

MÉNIPPE.

Qui vois-je autour de toi ?

SOCRATE.

Mes fidèles adeptes,
Charmide, Alcibiade...

MÉNIPPE.

Avec eux, tes préceptes
Ne sont pas rigoureux.

SOCRATE.

Ils ne sont que plus doux.
Mais prends place, Ménippe, et converse avec nous.

MÉNIPPE.

Il faut que je te quitte, et que je me régale
Des soupirs de Crésus et de Sardanapale.

ÉAQUE.

Je retourne à mon poste. Une autre fois...

MÉNIPPE.

Mon cher,
Comme toi maintenant je connais mon enfer.

*****

DIALOGUE VII.

DIOGÈNE, MAUSOLE.

DIOGÈNE.

Ça, dis-moi; d'où te vient tant d'orgueil, je te prie,
Fantôme décharné qui fus roi de Carie?
Veux-tu voir tous les morts prosternés devant toi?

MAUSOLE.

Milet et l'Ionie ont fléchi sous ma loi.
Mes armes ont soumis l'insulaire sauvage,
Et porté la terreur au lydien rivage.
Monarque de Carie, heureux et redouté,
On vantait mon courage, et même ma beauté.
J'ai vécu; mais du moins ma tombe sans pareille,
Aux murs d'Halicarnasse imposante merveille,

Dérobe ma dépouille à l'insecte rongeur;
Elle appelle de loin les yeux du voyageur :
Saisi d'étonnement, il approche, il admire
Ces coursiers animés, ce marbre qui respire,
Et consent avec peine à détacher ses yeux
De ce tombeau, rival des temples de nos dieux.
Tu conçois maintenant, mon très-cher Diogène,
Qu'on ait un peu d'orgueil.

DIOGÈNE.

Ce n'est pas trop la peine :
Un vain sceptre, un visage autrefois assez beau,
Des marbres, l'un sur l'autre arrangés en tombeau,
Que trouves-tu donc là qu'un appareil frivole ?

MAUSOLE.

N'est-ce rien ? réponds-moi.

DIOGÈNE.

C'est moins que rien, Mausole.
Ta couronne est en poudre et ton sceptre en débris :

Et si de la beauté l'on adjugeait le prix,
J'y pourrais concourir sans te faire une injure :
Car enfin je suis chauve et toi sans chevelure :
Je suis sec, tu n'es pas trop chargé d'embonpoint;
Tes yeux te sont ravis; et moi, je n'y vois point;
Et notre nez hideux, prenant un centre énorme,
D'aquilin qu'il était en camard se transforme.
On n'aurait entre nous que l'embarras du choix.
Quant à ton monument, sans peine je conçois
Que sa noble structure et sa pompe et sa grace
Soient devenus l'orgueil des murs d'Halicarnasse :
Mais à quoi t'ont servi ces marbres superflus,
Si ce n'est à broyer tes vieux os vermoulus ?

MAUSOLE.

Cette magnificence à tes yeux paraît vaine !
Ainsi, l'on confondrait Mausole et Diogène !

MÉNIPPE.

On se méprendrait fort. Ombre pleine d'orgueil,

Tu pleures ton néant, et je ris de ton deuil.
L'édifice élevé par ta veuve Artémise
Te charme; et je ne sais où ma dépouille est mise.
Peu m'importe! je laisse un autre monument,
Qui, préférable au tien, doit durer constamment;
Ma vertu. Désormais, bravant le cours des âges,
Je revivrai par elle au souvenir des sages.



DIALOGUE VIII.

PLUTON, MÉNIPPE, CRÉSUS, MIDAS, SARDANAPALE.

CRÉSUS.

PLUTON, chasse Ménippe, ou nous chasse d'ici.

PLUTON.

Quel mal vous peut-il faire? Il est mort; vous aussi.

CRÉSUS.

Quand je pleure parfois ma riche capitale;
Quand Midas appauvri plaint sa perte fatale;
Lorsque Sardanapale, en proie aux vains désirs,
Sur sa couche de fer appelle les plaisirs,
Ménippe chante alors, et son aigre ironie
Nargue notre chagrin, rit, et nous calomnie.

MÉNIPPE.

Bien, fort bien! répétez vos douloureux concerts.
« Toi-même connais-toi ; » c'est là tout l'art de vivre,
Et c'est de ce refrain que je veux vous poursuivre.



DIALOGUE IX.

ZÉNOPHANTE, CALLIDÉMIDE.

ZÉNOPHANTE.

A mon instant fatal tu fus, je crois, présent.
Un jour, chez Dinias certain mets trop pesant
M'envoya sur ces bords : mais toi, Callidémide,
Qui termina tes jours ?

CALLIDÉMIDE.

Une coupe perfide.
Tu connais Ptéodore ?

ZÉNOPHANTE.

Oui, ce riche barbon
Que tu chérissais tant... pour son or.

CALLIDÉMIDE.

Pourquoi non ?
Sans enfants, il daigna par quelque préférence
Payer mes tendres soins, du moins en espérance.
Quand je vis cependant qu'il traînait en longueur,
Je pris, faut-il le dire? un parti de rigueur :
Dans sa coupe profonde incessamment tarie
L'échanson dut verser un poison d'Assyrie,
Excellent s'il en fut; je l'ai trop éprouvé.
A cet honnête emploi l'échanson réservé
Comptait sur ma parole; en effet elle est sûre,
Et je l'affranchissais après notre aventure.

ZÉNOPHANTE.

Eh bien! le dénoûment?

CALLIDÉMIDE.

Nous revenions du bain,
Quand l'esclave, tenant deux coupes à la main,
L'une avec le poison et l'autre sans mélange,

Commit en les offrant une méprise étrange.
Ptéodore accepta, sans se douter de rien.
Je bus, et tombai mort; il but, et dîna bien.
Peut-être en ce moment, l'ame enfin rassurée,
Il savoure un vin frais dans sa coupe épurée,
Et rit à mes dépens... Quoi! tu ris à ton tour,
Zénophante!

ZÉNOPHANTE.

Pardon. O dieux! le plaisant tour!
De tout cela, dis-moi, que pensa Ptéodore?

CALLIDÉMIDE.

Je sais qu'après huit jours il frissonnait encore.
Du serviteur fidèle il distingua les soins;
Mais il le renvoya : l'on en renvoie à moins.

ZÉNOPHANTE.

Trop pressé, tu perds tout, ayant tout à prétendre.
Tout vient à point, dit-on, mais à qui sait attendre.

DIALOGUE X.

ACHILLE, ANTILOQUE.

ANTILOQUE.

Je t'entendais hier discuter sur la mort;
C'était avec Ulysse : « Ah ! disais-tu, quel sort
De régir ici-bas le peuple errant des ombres !
Plutôt que de régner sur ces demeures sombres,
J'aimerais mieux, je crois, au toit des laboureurs,
Manger un pain durci, payé de mes sueurs. »
Ces discours seraient bons dans la molle Phrygie :
Mais Achille, bouillant d'ardeur et d'énergie,
Achille, qu'on a vu, tranquille en ses états,
Échanger de longs jours contre un noble trépas,
Doit-il tenir ainsi des propos sans courage ?

A Phénix, à Chiron, c'est faire trop d'outrage.

ACHILLE.

Combien je m'abusais, fils du sage Nestor!
La gloire me parut le plus riche trésor.
J'en suis désenchanté. J'ai vu sur cette rive
S'évanouir pour moi sa beauté fugitive.
On la prône là-haut; elle est belle en beaux vers;
Mais, hélas! ce n'est plus qu'un fantôme aux enfers.
Tous les rangs confondus en d'épaisses ténèbres,
Y sont égalisés sous les niveaux funèbres.
Les Grecs de temps en temps me manquent de respect;
Le tranquille Troyen ne craint plus mon aspect.
Beauté, force, valeur, ne sont plus que chimère;
Un mort n'est rien de plus que le mort son confrère:
C'est là tout mon chagrin.

ANTILOQUE.

Tel est le sort commun.
Tu vois d'ailleurs ici que nous sommes plus d'un.

Naguère Ulysse y vint par céleste entremise:
Nous l'aurons avant peu; j'en crois sa barbe grise.
Un malheur qu'on partage à souffrir est plus doux.
Vois Méléagre, Hercule : ils ne sont point jaloux
De revoir du soleil l'éclatante lumière,
Ni surtout de manger le pain de la chaumière.

ACHILLE.

Bien : mais les souvenirs de mes beaux jours passés
De mon esprit encor ne sont point effacés.
Tenez; chacun de vous me ressemble, je gage;
Et s'il le dissimule, il souffre davantage.

ANTILOQUE.

Point du tout. Sagement nous avons résolu
D'étouffer dans nos cœurs tout regret superflu;
Nous acceptons les maux que le sort nous impose.
On ne rit pas de nous; c'est toujours quelque chose.



DIALOGUE XI.

MÉNIPPE, CERBÈRE.

MÉNIPPE.

Cerbère, cher parent (puisqu'ici l'on veut bien
A mon nom trop commun joindre celui de *chien*),
Apprends-moi, par le Styx ma bouche t'en conjure,
De Socrate arrivant quelle fut la figure.
Chien tout ensemble et dieu, tu dois non-seulement
Aboyer avec art, mais parler doctement.

CERBÈRE.

Socrate ? Il fit d'abord fort bonne contenance,
Car on le regardait : son maintien, son aisance,
Tout annonçait un sage au-dessus de la mort.
Mais lorsque, s'approchant du lamentable bord,

Il sentit de brouillards sa vue appesantie,
Quand ma gueule hâta sa marche ralentie,
Et de son pied traînant ranima la langueur,
Dès-lors plus de maintien, plus de mâle vigueur:
Il criait, il pleurait à nous déchirer l'ame :
Je crois même, je crois qu'il regrettait sa femme.

MÉNIPPE.

Ce n'était qu'un faux sage : il eut peur de mourir.

CERBÈRE.

Enfin, ne sachant plus à quels dieux recourir,
D'un courage d'emprunt il couvrit sa faiblesse,
Et soutint de son mieux son renom de sagesse.
Oh ! combien j'en ai vus, courageux dès l'abord,
N'arriver qu'en tremblant sur le lugubre bord !

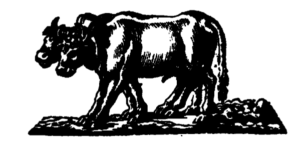
MÉNIPPE.

Et moi, tremblais-je ?

CERBÈRE.

Non, je dois le reconnaître,

Fier cynique ! On le voit, Diogène est ton maître.
Vous vîntes ici bas, satisfaits du destin,
Comme deux voyageurs qu'on invite au festin.
Vrais sages, vous laissez la folie à la terre,
Les larmes à l'enfance et la crainte au vulgaire.



DIALOGUE XII.

MERCURE, CARON.

MERCURE.

Depuis assez long-temps nos comptes sont remis:
Arrêtons-les, Caron. Bons comptes, bons amis.

CARON.

(*Mercure lui présente son mémoire.*)
Très-volontiers. Dis-moi toi-même les articles:
J'ai tantôt dans ma barque oublié mes besicles.

MERCURE.

Cinq drachmes pour une ancre.

CARON.

Oh! oh! c'est un peu cher.

MERCURE.

Ne me marchande pas, vieux batelier d'enfer :
Elle me coûte autant, autant, sur ma parole.
Pour l'anneau de la rame ajoutons double obole.

CARON.

Passe.

MERCURE.

De cet acier, pour Minerve aiguisé,
Qui recrépit ta voile et ton cordage usé,
D'une aiguille en un mot, cinq oboles.

CARON.

Ensuite.

MERCURE.

Pour les torrents de poix dont ta barque est enduite,
Et pour le chanvre, en câble arrondi sous ta main,
Deux drachmes seulement.

CARON.

C'est un peu plus humain.

MERCURE.

Ma récette, dis-moi, sera-t-elle prochaine ?

CARON.

Hélas ! on meurt si peu que ce n'est pas la peine.
Tout allait bien ; mais vois si mes revers sont grands !
On a pris en horreur ces pauvres conquérants.
Eux seuls m'enrichissaient : faut-il qu'on les honnisse,
Et n'est-il sous les cieux que moi qui les bénisse ?
Ami, les temps sont durs : mais par quelque bon vent
Si quelque bonne peste arrivait du Levant,
Je pourrais bien, ainsi que chez l'humaine race,
Duper mon directeur, frauder le droit de passe.
Dès-lors, remis en fonds par mon funèbre octroi,
Je ne tarderais pas d'être quitte envers toi.

MERCURE.

J'attendrai. Je ne puis, en bonne conscience,
Sur les malheurs du monde assurer ma créance.

CARON.

La paix vient : je n'ai pas obole à recueillir.
Vous verrez les humains s'amuser à vieillir!

MERCURE.

Ah! qu'ils ne perdent point cette heureuse habitude,
Dussé-je te donner un peu de latitude!
Caron, de ces bas-lieux receveur-général,
Pour me payer plus tard n'en paîra pas plus mal.
Te souvient-il d'un âge où les ombres nombreuses
Peuplaient avant le temps ces rives ténébreuses,
Et, l'obole à la main, surchargeaient ton bateau,
Lequel, malgré ma poix, par moment faisait eau?
Ces morts, remplis de jours, le front armé d'audace,
Tous portaient noblement leurs blessures en face.
Mortels! quelle fureur trouble votre raison!
On voit le fils au père apporter le poison,
L'épouse à son époux; le débauché livide,
Dont l'estomac usé trahit la bouche avide,

Et dont les pieds gonflés ne le soutiennent plus,
Méditer des banquets et des jeux dissolus.
Jugez par eux, jugez comme tout dégénère !
Il n'en serait pas un que reconnût son père.
Sais-tu qui les amène ?

CARON.

Eh mais ! l'argent.

MERCURE.

Fort bien.

CARON.

L'argent est bon.

MERCURE.

Aussi je compte sur le mien.



DIALOGUE XIII.

CRATÈS, DIOGÈNE.

CRATÈS.

Tu connaissais Mérique ? il était riche, heureux;
Il couvrait les deux mers de ses vaisseaux nombreux,
Sa fortune à Corinthe était partout citée :
Non moins riche que lui, son cousin Aristée
Disait avec Homère : « Ou je meurs ou tu meurs*. »
(Le cousin Aristée avait lu ses auteurs.)
Frères, non de dangers, mais frères de fortune,
Tous les deux convoitaient leur richesse commune.

* Vers de l'*Iliade*.

DIOGÈNE.

Et ces biens, quels sont-ils ?

CRATÈS.

Tu le sais mieux que moi.
Ce sont la liberté, l'honneur, la bonne foi,
La sagesse.

DIOGÈNE.

Fort bien. J'ai reçu d'Antisthène
Ce trésor, que pour toi j'augmentai, non sans peine.

CRATÈS.

Nul avide héritier, jaloux d'un tel trésor,
Ne nous a courtisés : sagesse n'est pas or.

DIOGÈNE.

Elle est mille fois plus. Mais non : ces ames vides,
Pareilles au tonneau des pâles Danaïdes,
Ne peuvent retenir les semences du bien.
Pour l'or, c'est différent : elles le gardent bien.

CRATÈS.

Nous seuls riches, parmi l'indigence commune,
Nous avons conservé notre intègre fortune;
Et chacun de ces fous ici n'apportera
Rien qu'une obole; encor Caron la retiendra.



DIALOGUE XIV.

MÉNIPPE, MERCURE.

MÉNIPPE.

Mercure, eh bien ? mon œil cherche de tous côtés
Ces flots d'adolescents, ces essaims de beautés.
D'un nouveau débarqué dans l'infernale enceinte
Sois le patron.

MERCURE.

Narcisse est là près d'Hyacinthe,
Tous deux tristes encor, encor pâles tous deux.
Tu vois le doux Nirée, Achille, et, non loin d'eux,
La mère des gémeaux, et cette illustre Hélène,
Et ces autres beautés...

MÉNIPPE.

Ne te mets point en peine.
J'eus toujours peu de goût pour les dénombrements,
Surtout lorsqu'il s'agit de crânes, d'ossements;
De cendres qui jadis, de chaleur animées,
Aux plaines de Phrygie entraînaient des armées;
De squelettes rompus qui, charmant tous les yeux,
Enflammaient autrefois les mortels et les dieux.
Mercure, grand merci.

MERCURE.

Ces os, cette ruine,
Sont pourtant célébrés sur la lyre divine.

MÉNIPPE.

Revoyons cette Hélène. On n'y connaît plus rien.

MERCURE.

C'est tout ce qu'il en reste.

MÉNIPPE.

Eh quoi! se peut-il bien

Que de ce bel objet la tendre fantaisie
Ait embrasé Pergame et dépeuplé l'Asie ?

MERCURE.

Elle vivait alors. D'un seul de ses regards,
Elle t'aurait soumis ainsi que les vieillards,
Quand les vieillards charmés répétaient : « Qu'elle est belle!
Ne nous étonnons plus que l'on s'arme pour elle*. »
La rose en vieillissant perd sa vive couleur,
Mais ce qui fut la rose est encore une fleur.

MÉNIPPE.

Faut-il pour une fleur mettre un empire en cendre ?

MERCURE.

Tandis que je me livre au plaisir de t'entendre,
Le temps fuit. Il me reste à conduire ici-bas
Des morts fort bien portants qui ne m'attendaient pas,
Et qui, même à l'aspect du puissant caducée,
Laisseront sur la terre une arrière-pensée.

---

* *Iliade*, chant III.

DIALOGUE XV.

ALEXANDRE, ANNIBAL, SCIPION, MINOS.

ALEXANDRE.

Libyen, consens donc à me ceder le pas!
Je te vaux, pour le moins.

ANNIBAL.

Je n'en conviendrai pas.

ALEXANDRE.

Que Minos à chacun assigne son partage.

MINOS.

Et qui donc êtes-vous?

ALEXANDRE.

Annibal de Carthage,

Et le fils de Philippe, Alexandre-le-Grand.

MINOS.

Ces deux noms sont fameux. Enfin quel différend...

ALEXANDRE.

L'honneur du pas. Ce brave, avec sa foi punique,
N'ose-t-il pas se croire un général unique?
Du barbon Prusias le piteux commensal
Se flatte insolemment de marcher mon égal;
Il se dit le héros de Carthage et de Rome.
L'univers cependant me cite pour grand homme;
J'éclipse de mon nom ceux qui m'ont précédé,
Et je suis immortel, car je l'ai décidé.

MINOS.

Je t'en crois. Cependant, pour plus de garanties,
Procédons avec ordre, écoutons les parties.
Chacun aura son tour : commence, Libyen.

ANNIBAL.

Je veux plaider en grec, je le parle fort bien.

Vous riez ! Oui, sans doute, en grec, et j'y persiste.
J'ai fait ici mon cours, et suis bon helléniste :
Alexandre en ce point ne l'emportera pas.
Je vous déclare donc que je fais très-grand cas
De tout mortel obscur, qui, l'œuvre de lui-même,
De vertus en vertus s'élève au rang suprême,
Et, dans la guerre, obtient des titres glorieux,
Qu'il doit à son épée et non à ses aïeux.
Lieutenant de mon frère en ouvrant mes campagnes,
J'allai, pour mon début, attaquer les Espagnes.
J'avais peu de soldats, mais tous hommes de cœur ;
Et l'obscur lieutenant jura d'être vainqueur :
Il le fut. Je domptai l'âpre Celtibérie ;
Je soumis en passant les Gaulois d'Hespérie :
Les sources d'Éridan m'ont vu de tous côtés
Fondre sur l'Italie, envahir ses cités ;
Tout à coup j'apparus devant sa capitale.
De là cette journée à Rome si fatale,

Où les boisseaux profonds, comblés à pleines mains,
Mesuraient les anneaux des chevaliers romains;
Où leurs corps entassés, murant le lit du Tibre,
De l'un à l'autre bord ouvraient un chemin libre.
M'a-t-on vu pour cela, mauvais comédien,
Chercher un dieu pour père au désert lybien,
Et, de bâtard divin prenant le caractère,
Compromettre à plaisir la vertu de ma mère?
Entre mes ennemis je comptais des héros,
D'intrépides soldats, de savants généraux,
Et non, comme Alexandre, une foule engourdie
De lents Arméniens, d'habitants de Médie,
Lâches efféminés, sans force et sans vertus,
Qui ne méritent pas l'honneur d'être battus.
Pour Alexandre, au trône il arriva sans peine;
Un choc de la fortune étendit son domaine:
La tête lui tourna. Près d'Arbelle et d'Issus
Dès qu'il eut subjugué le faible Darius,

Il fallut, à genoux, redoubler les hommages.
Le vainqueur aux vaincus emprunta leurs usages :
Bientôt il oublia les mœurs de son pays ;
Bientôt tous les devoirs indignement trahis,
Le sang de l'amitié ruisselant à sa table,
Furent pour le grand homme un plaisir délectable.
Plus sage et plus heureux, sur mes Carthaginois
Je régnai sans couronne, et commandai sans lois.
D'égaux, non de sujets, traités avec prudence,
Ils ne tremblèrent pas pour leur indépendance.
Mon pays menacé réclama mes secours ;
Je revins. A l'exil on condamna mes jours ;
Sans plaintes, je partis pour un autre rivage.
Je n'étais cependant qu'un Libyen sauvage.
Des beaux-arts de la Grèce ignorant jusqu'au nom,
Moins docte que le fils de Jupiter-Ammon,
Je n'avais pas d'Homère expliqué chaque livre,
Ni du sage Aristote appris l'art de bien vivre.

La nature est mon maître, et je n'en vaúx que mieux.
Alexandre croit-il en imposer aux yeux
Par ce hochet doré qu'on nomme diadême?
Aux Macédoniens cet attribut suprême,
Il est vrai, plaisait fort; mais ce n'est point assez
Pour croire que lui seul nous ait tous surpassés.
Je sens quel est mon prix: j'ai dû tout au courage,
Rien au sort; vrai héros, je suis mon propre ouvrage.

MINOS.

C'est plaider à ravir. Je me tiens fort content.
Ma foi! d'un Libyen je n'attendais pas tant.
Alexandre, réponds.

ALEXANDRE.

Il n'est pas nécessaire.
L'univers dès long-temps a jugé notre affaire;
L'univers s'y connaît: il nous nomme tous deux,
Moi grand monarque, et toi brigand assez fameux.
Entre nous cependant mesure l'intervalle:

Quand je mis sur mon front la couronne royale,
Sous les vastes débris de l'état délabré,
Criait encor le sang d'un père massacré:
Ce sang fut apaisé par ma voix vengeresse;
Et le malheur de Thèbe intimida la Grèce.
Gêné du cercle étroit dont je fus héritier,
Je voulus envahir le monde tout entier:
Je passai dans l'Asie, et ma valeur unique
Sut triompher du nombre aux rives du Granique.
J'enchaînai la Lydie; et les Ioniens
Suivaient après mon char les tremblants Phrygiens.
J'allais donnant des fers à la terre alarmée,
Quand vint de Darius la formidable armée.
Il vous souvient, Minos, combien en un seul jour
Je surchargeai de morts votre antique séjour;
Vous ne les comptiez plus: Caron a dû vous dire
Que, sa barque bientôt ne pouvant plus suffire
Pour tant de passagers, sur les dormantes eaux

Il fallut établir de spacieux radeaux.
Le premier aux combats, j'enflammais les plus braves.
Vainqueur de Tyr, j'ai vu l'Inde et le Gange esclaves.
Leurs éléphants saisis, Porus en roi traité,
De là le Tanaïs, le Sarmate dompté...
Après tant de travaux, mémorables peut-être,
Je n'eus que l'Océan pour limite et pour maître.
Comme j'ai su punir, j'ai su récompenser.
Si l'on me crut un dieu, pourquoi s'en offenser?
Tant de faits merveilleux excitaient à le croire.
Le diadême au front, je suis mort dans ma gloire,
Et non dans un exil, courtisan assidu
D'un stupide vieillard à l'enfance rendu.
Annibal par surprise entra dans l'Ausonie,
Car toujours quelque ruse à sa force est unie,
Et, n'arrivant jamais sans d'obliques détours,
Il est Carthaginois, et le sera toujours.
Il parle de mollesse? Eh bien, oui, je l'avoue,

J'y cédai : mais lui-même oublîrait-il Capoue,
Lorsqu'aux bras des beautés endormi lâchement,
Il laissait du combat échapper le moment ?
L'Occident ne m'offrait que des lauriers stériles :
L'Orient me promit des travaux moins faciles ;
J'y courus. Sans périls certes je pouvais bien
Soumettre l'Italie et le bord libyen ;
Mais à ce vain succès je mis peu d'importance.
J'ai dit. Tu peux, Minos, prononcer ta sentence.
Pour l'instant cette part de mes nombreux exploits
Suffit ; nous parlerons du reste une autre fois.

SCIPION.

Ne juge point, Minos, avant que de m'entendre.

MINOS.

As-tu dans ce débat quelque chose à prétendre ?
D'où viens-tu, mon ami ? Que veux-tu ? quel es-tu ?

SCIPION.

Celui par qui jadis Annibal fut battu,

Le Romain Scipion qui subjugua Carthage,
Et qui des Africains fit à Rome un otage.

MINOS.

Tu conclus...

SCIPION.

Qu'Alexandre avant moi doit passer,
Mais non pas Annibal que l'on m'a vu chasser
De cités en cités, de refuge en refuge.
Lui, valoir Alexandre! Eh, grands dieux! qu'il se juge.
Moi-même, moi vainqueur de ce fier Annibal,
D'Alexandre jamais me suis-je cru l'égal?

MINOS.

Scipion a vraiment de la judiciaire.
Des places Alexandre obtiendra la première,
Scipion la seconde; et, couronnant mon choix,
La troisième sera pour le Carthaginois.



DIALOGUE XVI.

PLUTON, MERCURE.

PLUTON.

MERCURE, connais-tu ce vieillard décrépit,
Cet opulent Eucrate, assiégé sans répit
Des soins officieux de tout son voisinage?

MERCURE.

Il a dans Sicyone un immense apanage;
Et pour lui, sous ses yeux clignotants et charmés,
L'olive au loin mûrit sur les monts parfumés.

PLUTON.

Un siècle il a vécu; qu'il vive un siècle encore!
Quant à ses vils flatteurs, Damon et Polydore,

Et d'autres aigrefins, courtisans du vieillard,
L'un après l'autre ici conduis-les sans retard.

MERCURE.

Cela sera plaisant...

PLUTON.

Bien moins que raisonnable.
De quel front osent-ils, par un vœu condamnable,
Aspirer son trépas, et sans aucun lien,
Sans aucun droit, se faire héritiers de son bien ?
Encore s'ils étaient fripons avec franchise !
Mais leur cupidité finement se déguise :
Le vieillard est malade : « En hâte, au médecin
Courez, Damon ! » Damon y court, non sans dessein ;
Tandis que, l'œil au ciel, le rusé Polydore
Sacrifie un vieux coq en l'honneur d'Epidaure.
C'en est trop : je prétends faire Eucrate immortel,
Et livrer ses vautours au supplice éternel.

MERCURE.

Ce moyen de punir est piquant, je l'avoue.
Passablement déja le bonhomme les joue.
Le soir vient; il s'endort: « C'est mon dernier sommeil, »
Leur dit-il. Le matin, il est frais et vermeil.
Mais ils vivent d'espoir : repus de leur chimère,
Ils parlent de galas en faisant maigre chère.

PLUTON.

Je veux voir en ce jour Eucrate rajeuni,
Et les rides s'enfuir de son front aplani.
Surtout amène-moi mes coureurs d'héritages.

MERCURE.

De tout mon cœur. Leur nombre est le nombre des sages:
Je te les promets tous.

PLUTON.

Cours, et, sans différer,
Qu'Eucrate ait le plaisir de les voir enterrer.

❀❀❀❀❀❀❀❀

DIALOGUE XVII.

DIOGÈNE, ALEXANDRE.

DIOGÈNE.

Eh bien! te voilà mort, demi-dieu de la terre!

ALEXANDRE.

Du trépas comme toi j'étais le tributaire;
Comme toi j'étais homme.

DIOGÈNE.

Homme! en ce cas il faut
Qu'Ammon soit un menteur : c'est un vilain défaut.
Philippe est donc ton père?

ALEXANDRE.

Eh! mon cher Diogène,
Si j'étais fils d'un dieu, serais-je une ombre vaine?

DIOGÈNE.

Olympias...

ALEXANDRE.

Je sais tout aussi bien que toi
Qu'on a déraisonné sur ma mère et sur moi.

DIOGÈNE.

On te crut immortel à force de le dire.
Et quel fut l'héritier de ton immense empire?

ALEXANDRE.

Je n'en sais rien encor. Seulement Perdiccas
A reçu mon anneau dont il fait très-grand cas.
Qu'as-tu donc tant à rire, effronté Diogène?

DIOGÈNE.

C'est que je pense au jour où, sur le trône à peine,
Tu vis les Grecs t'offrir le nom de général,
Et des douze grands dieux te proclamer l'égal.
Les autels s'élevaient à côté de ton trône.
Mais qu'a-t-on fait de toi?

ALEXANDRE.

Je suis dans Babylone:
L'orage m'y retient depuis trois jours entiers.
Toutefois Ptolémée, un de mes officiers,
Me promet qu'au beau temps, si le sort nous seconde,
Il me transportera dans l'Égypte féconde,
Où mon corps tour à tour détruit, recomposé,
Sous les traits d'un dragon sera divinisé.

DIOGÈNE.

Ainsi donc d'Anubis te voilà le confrère!
Mais abjure, de grace, une folle chimère:
Rhadamanthe et Minos ne sont pas indulgents,
Et Cerbère aime peu qu'on se moque des gens.
Sans doute le regret de ta haute fortune
Jusque dans les enfers t'afflige et t'importune.
Ces satrapes nombreux, ces gardes, cette cour,
Ces peuples à tes pieds prosternés chaque jour;
Bactres à Babylone enviant ta présence;

Les éléphants de l'Inde attestant ta vaillance;
Et toi, sur un beau char, le visage riant,
Le front enveloppé des tissus d'Orient,
Revêtu de la pourpre... Eh quoi! pauvre Alexandre,
Tu pleures! Aristote aurait bien dû t'apprendre
Que sur les biens du monde il ne faut pas compter.

ALEXANDRE.

Aristote! le traître eut l'art de me flatter;
Il louait tout en moi, rang, fortune, figure:
Même je crois qu'un jour il vanta ma stature.
Il proclamait surtout mon penchant libéral;
Sa cassette en effet ne s'en trouvait pas mal.
Hélas! je n'ai gardé de sa philosophie
Que le regret amer des choses de la vie.

DIOGÈNE.

Je puis en peu de temps te guérir: le veux-tu?
Le Léthé n'est pas loin; tu connais sa vertu.
Bois à longs traits ses flots, à défaut d'ellébore;

Vide une coupe, deux, trois, quatre, plus encore.
Aussi bien Callisthène et Clitus à l'écart
Jettent sur ta personne un sinistre regard.
Ils pourraient se venger, évite-les : va boire
Le mépris des grandeurs et l'oubli de la gloire.



DIALOGUE XVIII.

MÉNIPPE, TANTALE.

MÉNIPPE.

Sur le bord de ces eaux qu'as-tu donc à pleurer,
Tantale?

TANTALE.

Par la soif je me sens dévorer.

MÉNIPPE.

Baisse-toi; que ta main en coupe s'arrondisse:
Tu boiras à loisir.

TANTALE.

Non; tel est mon supplice
Que, malgré mes efforts répétés tous les jours,
L'eau fuit toujours ma main qui la puise toujours.

MÉNIPPE.

Pourquoi boire? Ton corps eut ce besoin vulgaire;

Mais tu n'es plus qu'une ame : une ame ne boit guère.

TANTALE.

L'enfer pour me punir a donc changé ses lois!

MÉNIPPE.

Après tout, que crains-tu? L'on ne meurt pas deux fois.

TANTALE.

Ma soif est un tourment plus qu'un besoin encore.

MÉNIPPE.

Mieux te vaudrait, je crois, avaler l'ellébore.

TANTALE.

L'ellébore, n'importe. En as-tu? le boit-on?
Donne.

MÉNIPPE.

L'on ne boit plus au séjour de Pluton:
Pas une ombre n'obtint ce plaisir en partage.
Pluton sur toi nous laisse un unique avantage,
C'est d'avoir mieux appris sur ces arides bords
A laisser aux vivants ce qu'il refuse aux morts.

DIALOGUE XIX.

ÉAQUE, PROTÉSILAS, MÉNÉLAS, PARIS.

ÉAQUE.

Retiens, Protésilas, ce furieux transport;
N'étrangle pas Hélène.

PROTÉSILAS.

Elle a causé ma mort.
Pour elle j'ai quitté mon paisible rivage;
Par elle mon épouse est réduite au veuvage.

ÉAQUE.

Il faut de ton malheur accuser Ménélas.

PROTÉSILAS.

Je te crois. C'est sur lui...

MÉNÉLAS.

Vaillant Protésilas,
N'accuse que Pâris, ce ravisseur infame:
Sur lui seul doit tomber la rage qui t'enflamme;
Lui seul de nos héros a causé le trépas.

PROTÉSILAS.

C'est bien dit. A mes coups tu n'échapperas pas,
Trop funeste Pâris!

PARIS.

Désarme ta colère;
Daigne, Protésilas, me traiter en confrère.
Comme moi de l'Amour esclave obéissant,
Tu le connais, tu sais combien il est puissant.

PROTÉSILAS.

Il est vrai. Que ne puis-je au gré de ma vengeance
Tenir ici l'Amour!

ÉAQUE.

Je prendrai sa défense.

« Je suis, comme Pâris, innocent de ta mort,
Dirait-il : c'est toi seul qui, dans un beau transport,
Des vaisseaux, le premier, t'élançant avec joie,
Courus en fanfaron vers les remparts de Troie. »

PARIS.

Tu vois, je ne suis pas la cause de tes maux;
La Parque les filait sur ses cruels fuseaux :
Tout mortel est heureux ou malheureux par elle.

ÉAQUE.

Dès lors, Protésilas, va lui chercher querelle.



DIALOGUE XX.

MÉNIPPE, TROPHONIUS, AMPHILOQUE

PERSONNAGE MUET.

MÉNIPPE.

Fameux Trophonius, et toi, savant oracle,
Amphiloque! parlez : comment, par quel miracle
A vos ombres encor dresse-t-on des autels?
Serait-on assez fou pour vous croire immortels?

TROPHONIUS.

Nous ne répondons pas des erreurs du vulgaire:
Il veut nous adorer, et nous le laisons faire.
On ne peut pas aux gens dire: vous vous trompez.

MÉNIPPE.

Par politesse ainsi vous les avez dupés,

Je conçois : vous avez par un peu d'imposture
Assuré prudemment votre gloire future ?

TROPHONIUS.

Amphiloqne le sait : ce n'était pas en vain
Qu'on me jugeait sur terre un honnête devin,
Quand ma voix prophétique à la foule étonnée
Gratis, ou peu s'en faut, vendait la destinée.
De Lébadie un jour si tu touches les bords,
Interroge son peuple, écoute ses rapports :
Tu sauras qu'en dépit de ton ris sardonique
Je passe pour héros, comme toi pour cynique.

MÉNIPPE.

Faut-il donc, affublé d'un bizarre manteau,
A Lébadie exprès porter un dur gâteau,
Dans un antre en rempant se glisser? pour quoi faire?
Pour apprendre qu'un mort d'un vivant ne diffère
Qu'en mentant un peu plus! Mais, dis: qu'est-ce à tes yeux
Qu'un héros ?

TROPHONIUS.

L'amalgame et de l'homme et des dieux.

MÉNIPPE.

Animal amphibie, à ce que j'imagine,
Où donc, Trophonius, est la moitié divine?

TROPHONIUS.

Elle est fort en crédit chez le Béotien :
Ses oracles sont sûrs.

MÉNIPPE.

Je ne t'entends pas bien;
Mais je vois clairement que ton sort tient du nôtre:
Tu n'es qu'un pauvre mort, plus charlatan qu'un autre.

DIALOGUE XXI.

ALEXANDRE, PHILIPPE.

PHILIPPE.

Eh bien, notre immortel? maintenant, je l'espère,
Tu ne peux plus nier que je ne sois ton père?
Le fils d'Ammon vivait, le mien est trépassé.

ALEXANDRE.

A maintenir ces bruits j'étais intéressé :
Tous ces oracles faux me remplissaient de joie.

PHILIPPE.

Tu ne rougissais pas de te livrer en proie
A de vils imposteurs?...

ALEXANDRE.

Ils me servaient au mieux :

Les barbares tremblaient au nom du fils des dieux.
Pour de plus grands périls je gardais mon audace,
Et ma divinité combattait en ma place.

PHILIPPE

Oui, mais quels ennemis! des archers vagabonds,
Se cachant sous l'osier de leurs boucliers ronds.
Parle-moi de ces Grecs dignes des temps antiques,
Nés dans la Béotie ou sur les bords attiques.
L'Arcadien, couvert et de fer et d'acier,
Le fier Thessalien, et son ardent coursier;
L'Éléen, renommé par sa flèche rapide,
Et le Mantinéen au bouclier solide;
L'Illyrien, le Thrace et les Péoniens:
Voilà des ennemis, et ce furent les miens.
Mais la Perse, étalant son luxe ridicule,
Mais le Mède indolent, le Chaldéen crédule!
Cléarque, chef obscur de dix mille soldats,
Les vainquit avant toi, sans livrer de combats.

ALEXANDRE.

Vous conviendrez du moins que j'eus quelque mérite
A dompter l'Indien, à subjuguer le Scythe.
Trop noble pour user d'insidieux discours,
J'ai combattu sans fraude et vaincu sans détours.
La Grèce d'elle-même à mes lois s'est rangée;
Thèbe, on te le dira, ne fut point ménagée.

PHILIPPE.

Je connais les exploits dont tu peux te vanter;
Clytus a pris le soin de me les raconter,
Clytus qu'en un festin tu perças d'une lance.
C'était sa faute, aussi. Quoi! pousser l'insolence
Jusques à préférer mes triomphes aux tiens!
Quittant le court manteau des Macédoniens,
Tu portas des Persans la robe efféminée,
Et la tiare d'or, à leur goût façonnée :
Je sais tout. Tu voulais, à titre de faux dieu,
Qu'en notre Macédoine on t'adorât un peu;

Mais ton ambition ne fut pas satisfaite :
Dans son propre pays nul n'est dieu, ni prophète.
Sais-tu ce qui surtout excite les clameurs?
C'est d'avoir des vaincus pris lâchement les mœurs.
J'y joindrai tes fureurs au meurtre toujours prêtes :
Témoins, plusieurs savants que tu livras aux bêtes,
Pour Roxane ta longue et folle passion,
Et certain goût trop vif pour ton Éphestion.
Un seul trait, selon moi, fait honneur à ton ame :
De Darius vaincu tu respectas la femme,
Quoique belle! et du prince accueillant près de toi
La mère et les enfants, tu fus vraiment un roi.

ALEXANDRE

Tu ne consens donc pas à louer ma vaillance,
Lorsqu'au sein des cités faisant briller ma lance,
Seul, entré le premier sous leurs murs embrasés,
Je frayais des chemins de mon sang arrosés!

PHILIPPE.

J'approuve fort qu'un roi, quand il le faut, s'expose.
Pour toi, monarque et dieu, c'était tout autre chose;
Tu conçois qu'un échec à ta divinité
Aurait bien compromis ton immortalité.
Un dieu, du médecin recevant l'ordonnance,
Eût fait sans contredit mauvaise contenance.
On persifle là-haut ton cadavre divin;
Ton faux titre n'était qu'un avantage vain;
On ne s'étonnait plus de te voir invincible;
Pour les dieux, disait-on, il n'est rien d'impossible.

ALEXANDRE.

Entre Hercule et Bacchus, on m'élève un autel:
Je les ai surpassés.

PHILIPPE.

Tu refais l'immortel:
Je t'y prends. Ah, rougis de tes travers sans nombre;
L'orgueil est toujours sot, et surtout chez une ombre.

DIALOGUE XXII.

DIOGÈNE, ANTISTHÈNES, CRATÈS, UN VIEILLARD.

DIOGÈNE.

Amis, puisque tous trois nous voici de loisir,
Ne pourrions-nous pas bien nous donner le plaisir
D'aller une heure ou deux, sur les bords du Cocyte,
Lorgner des arrivants la mine hétéroclite?

ANTISTHÈNES.

Volontiers, Diogène. Il est divertissant
De les voir à l'envi pleurant et gémissant,
Les uns redemander la vie avec instance,
Les autres plus mutins, armés de résistance,

N'avancer qu'à pas lents sous les coups redoublés
Du sceptre qui conduit les mânes rassemblés.

CRATÈS.

Je vais vous raconter pour charmer le voyage
Ce dont je fus témoin le jour de mon passage.

DIOGÈNE.

Tu nous amuseras.

CRATÈS.

De compagnons nombreux
J'étais environné : l'on distinguait entre eux
Le noble Isménodore, honneur de notre ville;
Arsace, franc guerrier et gouverneur habile;
Et le riche Orœtès, paisible Arménien.
Au pied du Cythéron, notre concitoyen
Sous les coups des brigands était tombé sans vie,
Et de ce souvenir son ame poursuivie
Voyait luire toujours le fer de l'assassin.
Des soupirs douloureux s'échappaient de son sein:

Il appelait ses fils, et, touchant sa blessure,
S'accusait d'avoir pris une route peu sûre,
Escorté faiblement, sans armes, mais d'ailleurs
Muni de coupes d'or et des vins les meilleurs.
Arsace, ce vieux Mède à la fière stature,
Honteux d'aller à pied, demande une monture :
Un Mède, comme on sait, doit mourir à cheval.
Le sien avait péri dans le combat fatal,
Ainsi que lui percé du javelot d'un Thrace.
Voyant que loin des siens l'emportait son audace,
Le Thrace l'attendit, couvert du bouclier,
Et perça d'un seul coup cheval et cavalier.

ANTISTHÈNES.

Le coup me paraît fort.

CRATÈS.

Il est pourtant notoire.
Arsace me l'a dit, et nous pouvons l'en croire.
Pour Orœtès, ses pieds étaient si délicats,

Qu'on était obligé de soutenir ses pas.
Éternel cavalier, piéton par aventure,
Il n'aurait pu gagner la barque si Mercure
Ne l'eût complaisamment sur son dos transporté;
Ce qui, je m'en souviens, me mit fort en gaîté.

ANTISTHÈNES.

Pour moi, sans me mêler à la commune troupe,
Je courus tout d'abord m'installer à la poupe.
Les autres gémissaient: leur lamentation
Égayait dans son cours ma navigation.
Leurs airs piteux, surtout leurs fréquentes nausées
Semblaient comme à l'envi provoquer mes risées.

DIOGÈNE.

Moi, j'eus pour compagnons l'Archanien Lampis,
L'usurier Blepsias, et l'opulent Damis.
Le premier s'est tué pour sa vile maîtresse;
Le second, cousu d'or, a péri de détresse;
Et le troisième enfin, avare renforcé,

Est mort par le poison que son fils a versé.
Quoique sachant au mieux toutes leurs aventures,
J'interrogeais... Damis aux mortelles tortures
Dévouait de son fils la noire iniquité.
« Si ton sort est cruel, tu l'as bien mérité,
Lui dis-je : sans mesure en tes dépenses folles,
Non sans peine à ton fils tu donnais quatre oboles :
Le ciel t'en a puni... Toi, chef archanien,
Tes imprécations ne te servent de rien.
Ne te plains de l'amour ni de ta courtisane :
C'est toi-même, toi seul que la raison condamne.
Invincible, aux combats tu marchais sans effroi;
Et des pleurs mensongers ont triomphé de toi! »
Blepsias de lui-même accusait sa démence.

Mais nous voici rendus. Oh! quelle foule immense!
Tout éclate en sanglots, en cris hors de saison;
Les enfants nouveaux nés ont seuls l'air de raison.

C'est toujours le plus vieux qui toujours se lamente:
Cet amour de la vie avec le temps s'augmente.
Un philtre impérieux les retient-il au jour?
Consultons ce vieillard. Parle-nous sans détour,
Ami : de ta douleur apprends-nous le mystère...
Quels regrets sont les tiens? étais-tu roi sur terre?

LE VIEILLARD.

Il s'en faut bien.

DIOGÈNE.

Satrape?

LE VIELLARD.

Hélas! non.

DIOGÈNE.

Riche au moins?

LE VIEILLARD.

Point du tout. Je vécus assiégé de besoins.
Vieillard sans héritiers comme sans héritage,
Une ligne, un roseau, furent tout mon partage;
Et j'étais par surcroît bossu, borgne, et boiteux.

DIOGÈNE.

Avec un pareil sort, tu n'es donc pas honteux
De regretter la vie?

LE VIEILLARD.

Il est si doux de vivre!

DIOGÈNE.

Tu fais l'enfant, bonhomme, et pour fou je te livre.
Eh quoi! presque aussi vieux que notre vieux nocher,
Tu ne peux de la terre encor te détacher?
Que dira la jeunesse, en voyant cette rage
D'éviter le trépas, vrai bienfait de votre âge?
Mais partons : de vouloir quitter le sombre bord
On nous soupçonnerait, et l'on aurait grand tort.



DIALOGUE XXIII.

NIRÉE, THERSITE, MÉNIPPE.

NIRÉE, *montrant Thersite.*

Le plus beau de nous deux? Ménippe, juge-nous.

MÉNIPPE.

Avant de vous juger, qui d'abord êtes-vous?

NIRÉE.

Et Thersite et Nirée.

MÉNIPPE.

Il faut que l'on me cite
Qui des deux est Nirée, et quel autre est Thersite:
Je pourrais m'y tromper.

THERSITE.

Vous me faites honneur.

(*à Nirée*).

Tu le vois, ton Homère était un flagorneur :
Aveugle, il te jugeait d'une beauté divine,
Mais nous sommes tous deux d'assez mauvaise mine.

NIRÉE.

Moi l'image d'Aglaure, et son fils adoré !
« Moi le plus beau guerrier que Troie ait admiré* ! »

MÉNIPPE.

Mais non pas le plus beau qu'en ces lieux on admire.

....

Ne vous reprochez rien : vos squelettes tous deux
Sont également secs, également hideux.
Vos crânes sont pareils : celui-ci, plus fragile,
Est seulement pétri d'une plus molle argile ;
C'est le tien, doux Nirée.

* Vers de l'*Iliade*.

NIRÉE.

Homère vous dira...

MÉNIPPE.

Comme il a fait toujours Homère mentira.
Je crois ce que je vois ; je vois ce que nous sommes ;
Et tu n'es pas ici parmi les anciens hommes.

NIRÉE.

Suis-je enfin le plus beau ? Prononce, s'il te plaît.

MÉNIPPE.

Tous ici sont égaux. Chacun de vous est laid,
Et fort laid.

THERSITE.

De plaisir mon ame est enivrée.
Belles, ne fuyez plus : je ressemble à Nirée.



DIALOGUE XXIV.

PLUTON, PROSÉRPINE PROTÉSILAS.

PROTÉSILAS.

Jupiter d'ici-bas, divin roi que j'implore!
Et toi, reine d'enfer, que l'Enna pleure encore,
Des douleurs de Cérès objet aimable et doux!
Exaucez, par pitié, les vœux d'un tendre époux.

PLUTON.

Ton nom?

PROTÉSILAS.

Protésilas. Iphiclus fut mon père.
Roi dans la Thessalie, il goûte un sort prospère;
Tandis que, regrettant mes amoureux liens,

Je suis mort le premier sous les remparts troyens.
Laissez-moi retourner un moment à la vie.

PLUTON.

Pour peu qu'à tous les morts il prît la même envie,
Ma cour serait déserte avant la fin du jour.

PROTÉSILAS.

La vie aurait pour moi peu de prix sans l'amour:
De la clarté des cieux mon ame est peu jalouse;
Je n'aime, je ne vois que ma charmante épouse.
Le lit d'hymen, témoin de précoces douleurs,
D'un adieu sans retour a vu couler les pleurs.
Au sortir des vaisseaux, Hector d'un coup funeste...
Mais que je la revoie, et j'oublîrai le reste.

PLUTON.

Du paisible Léthé n'as-tu pas bu les eaux?

PROTÉSILAS.

Oui; cependant mon cœur brûle de feux nouveaux

PLUTON.

Eh bien, ta femme ici doit se rendre avec l'âge;
Elle t'épargnera la peine du voyage.

PROTÉSILAS.

Attendre; le pourrai-je? Ah! tu connus l'amour:
L'attente, tu le sais, compte un siècle en un jour.

PLUTON.

Revivre pour si peu!

PROTÉSILAS.

Vers la noire demeure
Sans doute elle voudra me suivre.

PLUTON.

A la bonne heure.
N'y compte pas pourtant.

PROTÉSILAS.

N'importe! accorde-moi
La faveur que jadis Orphée obtint de toi:
Tu réunis l'époux à l'épouse adorée.

On a vu par Hercule Alceste délivrée :
Tu sauras qu'elle était ma parente.

PLUTON.

En ce cas,
Je t'en fais compliment. Mais dis, ne veux-tu pas
Visiter ton épouse avec cette figure ?
Elle mourrait de peur.

PROSERPINE.

Eh bien ! fais que Mercure
Lui rende, cher époux, sa beauté d'autrefois !

PLUTON.

O fille de Cérès ! tes désirs sont mes lois.
Mercure, reconduis ce mort à la lumière.
Tu lui rendras sa forme et sa grace première.
Ombre qui pour un jour vas redevenir corps,
Souviens-toi que demain tu rentres chez les morts.

CONCLUSION*.

Or, qu'advint-il quand reparut sur terre
Le bel époux ? Le grec n'en parle point.
Mais un savant m'a dit avec mystère
Que sa moitié s'en éperdit au point
Qu'elle en mourut. Les chroniques nouvelles
De ce temps-là racontent sans détour
Qu'un jeune amant, son hôte jusqu'au jour,
Était l'objet de ses craintes mortelles.
Mieux vaut penser pour la gloire des belles
Qu'elle mourut de surprise et d'amour.

---

* Un traducteur a joint au précédent dialogue la note suivante, fondée sans doute sur quelque tradition : « Il n'en fallut pas davantage : à la vue de Protésilas, son épouse mourut de frayeur. » J'en ai tiré cette conclusion, renfermée en un dixain épigrammatique.

DIALOGUE XXV.

MÉNIPPE, CHIRON.

MÉNIPPE

Est-il bien vrai, Chiron, qu'un beau jour, dégoûté
Des honneurs ennuyeux de la divinité,
Tu préféras la mort à l'immortelle vie ?

CHIRON.

Je m'en suis, tu le vois, passé la fantaisie.

MÉNIPPE.

De la mort qui te plaît l'homme craint les rigueurs.

CHIRON.

Mais pour qui vit toujours la vie a des longueurs.

MÉNIPPE.

Je t'avoûrai, Chiron, que ce dégoût m'étonne.

Quoi ! la douce lumière...

CHIRON.

Elle est trop monotone.
Le soleil assidu, qui vient à point nommé
Commencer et finir son tour accoutumé,
Dans un nombre de jours formés d'un nombre d'heures,
Suit les quatre saisons dans leurs quatre demeures;
Et l'uniforme année en ses retours constants
Chemine avec lenteur sur les traces du temps.
La variété seule est le charme du monde.

MÉNIPPE.

Quand ta divinité du Styx eut passé l'onde,
Comment se trouva-t-elle ?

CHIRON.

Eh ! mais, ni bien, ni mal.
Sous la loi populaire ici tout est égal;
C'est beaucoup : je le dis sans craindre l'apostrophe,
Car je fus, quoique dieu, quelque peu philosophe.

Ce monde vaut bien l'autre. Affranchi d'embarras,
L'on y boit rarement, et l'on n'y mange pas.
De renaissants besoins l'importune cohorte
Nous quitte enfin.

MÉNIPPE.

Prends garde à l'ardeur qui t'emporte;
Tu te contredirais.

CHIRON.

Comment ?

MÉNIPPE.

Sous le soleil
Tu trouves chaque objet uniforme et pareil.
Tout se ressemble ici; jamais rien n'y diffère.
Il te faut donc chercher une troisième sphère :
Où la trouveras-tu ?

CHIRON.

Le syllogisme est bon.
Mais que faire ?

MÉNIPPE.

Invoquer ta divine raison,
Mettre à profit ta longue et sage expérience,
Supporter le présent, et prendre patience.



DIALOGUE XXVI.

AGAMEMNON, AJAX.

AGAMEMNON.

Si j'ai vu contre nous ta fureur animée,
Si de toi par le fer tu privas mon armée,
Fier Ajax, aujourd'hui reviens à la raison;
La rancune ici bas n'est pas trop de saison.
Pourquoi jusqu'aux enfers bouder ce pauvre Ulysse?
On dirait que pour toi sa vue est un supplice.
Abjure en ma faveur tes arrogants mépris.

AJAX.

Jamais : de mon courage il m'enleva le prix.

AGAMEMNON.

Avais-tu seul des droits à cette préférence?

AJAX.

Seul? non; mais du succès j'avais quelque espérance.
Achille pour parent, Ulysse pour rival,
Mon triomphe était sûr. O changement fatal!
Vous qui valez cent fois ce fils du vieux Laerte,
Que cent fois mon courage a sauvé de sa perte,
Vous n'êtes point venu me disputer le prix.
Lui seul y prétendait; je n'en suis pas surpris:
Il prouva sa valeur, lorsque, pour fuir la guerre,
Sa main d'un sel aride ensemença la terre.

AGAMEMNON.

N'accuse que Thétis : seule elle t'a privé
De ce noble héritage à ton sang réservé.

AJAX.

Je n'accuse qu'Ulysse.

AGAMEMNON.

Ulysse aimait la gloire.
Les Troyens vous jugeaient; il leur doit sa victoire.

AJAX.

Je sais trop... Mais des dieux respectons le secret.
Quand des sacrés parvis Minerve descendrait,
En dépit des yeux bleus de la sage immortelle,
Je garderais ma haine, immortelle comme elle.



DIALOGUE XXVII.

SIMYLE, POLYSTRATE.

SIMYLE.

Enfin la mort chez nous à cent ans te conduit.

POLYSTRATE.

Je n'en avais encor que quatre-vingt-dix-huit.

SIMYLE.

Dis-moi, depuis trente ans que j'ai quitté la terre,
Qu'y faisais-tu? sans doute oublié, solitaire...

POLYSTRATE.

Point du tout. Je vivais heureux, chéri, fêté.

SIMYLE.

Tu railles?

POLYSTRATE.

Jouissant de toute autorité,
J'avais de beaux enfants et des femmes charmantes.
Mes parfums étaient doux ; les coupes écumantes
Arrosaient de nectar mes festins signalés,
Que même la Sicile eût à peine égalés.

SIMYLE.

Jadis je te connus fort ménager, je pense.

POLYSTRATE.

Il est vrai; mais depuis, libéral sans dépense,
Des biens que j'acceptais je me suis fait honneur.
J'avais mes courtisans : leur suprême bonheur
Consistait à venir m'apporter à la ronde
Les plus riches présents des régions du monde.

SIMYLE.

A t'entendre parler, tu fus roi pour le moins.

POLYSTRATE.

Non, mais je fus aimé; l'on me rendit des soins.

SIMYLE.

Podagre et décrépit, tu n'avais rien d'aimable.

POLYSTRATE.

Je ne sais toutefois quel charme inexprimable
Attirait près de moi nos plus beaux jeunes gens.
Pour moi remplis de zèle et d'égards obligeants,
Ils m'adoraient; leur ame était émerveillée
Quand parfois, soulevant ma paupière éraillée,
Je reposais sur eux un larmoyant regard.

SIMYLE.

Comme un autre Phaon, aurais-tu par hasard,
Batelier de Vénus, obtenu pour salaire
La beauté, la jeunesse et le talent de plaire?

POLYSTRATE.

J'étais ce que je suis, à la mort près.

SIMYLE.

Ma foi,

L'énigme est trop obscure, et j'y renonce.

POLYSTRATE.

Quoi!
Tu ne reconnais pas la tendresse ordinaire
Qu'inspire le vieillard riche et sans légataire ?

SIMYLE.

J'entends; on encensait une idole aux pieds d'or.

POLYSTRATE.

De mes adorateurs je me moquais encor.
A l'un d'eux quelquefois faisant fermer ma porte,
Je ranimais l'ardeur de toute la cohorte.
C'était au plus prodigue, au plus officieux.

SIMYLE.

Ton bien, qu'en as-tu fait ?

POLYSTRATE.

A mes ambitieux
Je donnais tour à tour de fausses assurances;
Mais un vrai testament déçut leurs espérances :
Ils pleurent; moi, je ris.

SIMYLE.

Ce bien, mieux possédé
Par tes parents...

POLYSTRATE.

Oh! non. Je m'en suis bien gardé.
Un jeune Phrygien a tout mon héritage.
Depuis peu mon esclave, il m'a charmé.

SIMYLE.

Son âge?

POLYSTRATE.

Vingt ans; du reste aimable et beau comme Adonis.

SIMYLE.

Je conçois maintenant.

POLYSTRATE.

Mes flatteurs sont punis,
Et d'un jeune vaurien je fais un honnête homme;
Comme mon successeur, partout on le renomme;
C'est Codrus en noblesse et Nirée en beauté;
C'est Ulysse en prudence : enfin il est vanté,

Accueilli, convié chez les grands de la ville,
Quoiqu'il soit né barbare et dans un rang servile.

SIMYLE.

Je lui souhaite encor des titres plus flatteurs :
Un esclave vaut mieux que des adulateurs.



TIRÉSIAS.

Sans doute.

MÉNIPPE.

Je suppose
Qu'il fut de longs degrés à ta métamorphose :
Il fallait à cette œuvre une transition.

TIRÉSIAS

Je ne comprends pas bien où tend la question.
D'un sceptique railleur tu m'as fort la tournure.

MÉNIPPE.

Faut-il, les yeux fermés, tout croire à l'aventure?

TIRÉSIAS.

Que tous mes compagnons les métamorphosés,
Par justice, du moins à leur tour soient glosés!
Tu m'en dois le plaisir : ces femmes devenues
Des arbres balançant leur tête dans les nues,
Philomèle, Daphné...

MÉNIPPE.

Le catalogue entier...
Mais un seul mot encor : dans ton divin métier,
Avais-tu conservé ta première origine ?

TIRÉSIAS.

Tu ne sais pas encor mon histoire divine.
Un jour, entre Junon et son auguste époux
Naquit un différend sur un point assez doux.
Moi seul pouvais juger : Junon perdit sa cause.
J'en fus aveugle ; au vif elle avait pris la chose.
Le dieu, content de moi, me plaignit, et j'obtins
Le droit de prononcer les arrêts des destins.

MÉNIPPE.

Tes rêves sont d'un fou. Plein de ton beau système,
Il ne te manque plus que d'y croire toi-même.



DIALOGUE XXIX.

MINOS, SOSTRATE.

MINOS.

Que l'on plonge Sostrate en cette onde enflammée,
Qu'il repaisse vivant la Chimère affamée,
Et qu'auprès de Titye on expose aux vautours
Son cœur rongé sans cesse et renaissant toujours.
Vous, mortels vertueux, que vos ombres chéries
S'égarent à loisir en nos îles fleuries.

SOSTRATE.

Minos, écoute-moi.

MINOS.

Que je t'écoute encor,
Infâme scélérat, gorgé de sang et d'or !

SOSTRATE.

Il se peut. Est-ce à moi pourtant qu'il faut s'en prendre?

MINOS.

A qui donc?

SOSTRATE.

Un instant, Minos, daigne m'entendre.

MINOS.

Sois bref, je suis pressé.

SOSTRATE.

Ce que j'ai fait de mal,
La parque l'a filé sur son fuseau fatal.
Pouvais-je résister à sa loi souveraine?

MINOS.

Non, sans doute.

SOSTRATE.

Ainsi donc au sort qui nous entraîne
Tu vois qu'il faut céder, et qu'enfin combattu
L'homme ne peut choisir entre vice et vertu.

MINOS.

Du destin des mortels Clothon seule décide.

SOSTRATE.

Du juge, ou du bourreau, lequel est l'homicide ?

MINOS.

Le juge : il est le bras; le fer est l'instrument.
Le bras seul a tout fait.

SOSTRATE.

Je poursuis l'argument.
L'esclave va porter les bienfaits de son maître :
Quel est le bienfaiteur ? Dis. L'esclave peut-être ?

MINOS.

Le maître seul.

SOSTRATE.

Tu vois que le maître fait tout.

MINOS, *à part.*

Il a, je crois, juré de me pousser à bout.

Sostrate, c'est assez; des effets et des causes

Ne t'embarrasse plus, et laisse aller les choses.
Sophiste! que du moins tes propos suborneurs
N'aillent pas de mes morts faire des raisonneurs;
De tes iniquités ne les rends pas complices:
Je veux bien à ce prix t'épargner les supplices.



DIALOGUE XXX.

DIOGÈNE, HERCULE.

DIOGÈNE.

Par Hercule! c'est bien Hercule que je vois.
C'est sa peau de lion, son arc et son carquois,
Et sa lourde massue, et sa taille, et lui-même.
Fils du grand Jupiter! par un hasard extrême
Ne serais-tu qu'un mort? Je t'adorai pourtant
Comme un dieu.

HERCULE.

Tu fis bien. De l'Olympe habitant,
Le véritable Hercule épuise en paix la coupe
Qu'offre Hébé, sa compagne, à la divine troupe.
De cet Hercule-là je suis l'ombre.

DIOGÈNE.

D'accord.

L'ombre d'un dieu pourtant! cela me paraît fort.
Une moitié mortelle ; une moitié céleste :
A la bonne heure.

HERCULE.

Eh quoi! tu ris? Je te proteste
Que je ne suis qu'une ombre et qu'Hercule est un dieu.

DIOGÈNE.

Je t'entends : et tu tiens sa place en ce bas lieu?

HERCULE.

Précisément.

DIOGÈNE.

Éaque a pourtant l'œil sévère ;
Il n'aurait point admis une ombre mensongère.

HERCULE.

Oh! c'est que je ressemble au héros trait pour trait.

DIOGÈNE.

Il est vrai : le plus fin tous deux vous confondrait.

Qui sait ? Peut-être es-tu le véritable Alcide,
Tandis que chez les dieux ton fantôme réside,
Et reçoit le nectar des mains de ton Hébé.

HERCULE.

Tu plaisantes, je crois ? Tu n'es pas bien tombé,
Impertinent bavard ! Cesse, ou ma main pesante
Te ferait voir bientôt quel dieu je représente.

DIOGÈNE.

Ombre, je ne crains pas une ombre comme moi.
Mais lorsque tu vivais, réponds de bonne foi,
Ne formais-tu qu'un tout de deux parts divisées ?
Les deux n'étaient-ils qu'un ?

HERCULE.

De tes sottes risées
Je devrais te punir en ne répondant rien.
Je veux bien cependant poursuivre l'entretien :
Du fils d'Amphitryon tu vois l'ombre légère ;
Le fils du roi des dieux est auprès de son père,

M'entends-tu maintenant ?

DIOGÈNE.

Alcmène eut, c'est fort clair,
Deux jumeaux.

HERCULE.

Deux en un.

DIOGÈNE.

Cela m'aurait bien l'air
Du centaure formé de parts hétérogènes.

HERCULE.

Vous-mêmes qui parlez, créatures humaines,
N'êtes que l'assemblage et de l'ame et du corps.

DIOGÈNE.

Oui ; mais le corps périt, l'ame vient chez les morts ;
L'Olympe n'attend rien. Pour toi, c'est autre chose :
Comme de trois moitiés ton être se compose,
Trois Hercules alors sont de nécessité.

HERCULE.

Comment ?

DIOGÈNE.

Ton corps, ton ombre, et ta divinité,
Font bien trois : à ce corps qui n'est plus que poussière
Il faudra bien aussi que tu donnes un père.

HERCULE.

Je te tiens pour sophiste, ou pour grammairien.
Mais toi, le beau parleur, quel es-tu ?

DIOGÈNE.

Presque rien,
Diogène, habitant de Sinope, et du reste
Mort tout entier, n'ayant en moi rien de céleste.
Les véritables dieux par moi sont révérés ;
Mais je ris du mensonge et des dieux enterrés.

FIN DES DIALOGUES DE LUCIEN.

NOUVEAUX DIALOGUES DES MORTS.

NOUVEAUX
DIALOGUES
DES MORTS.

DIALOGUE PREMIER.

LUCIEN, BOILEAU.

LUCIEN.

Salut, trois fois salut au maître en l'art d'écrire *.

BOILEAU.

Quoi ! tu n'amènes pas nos frères en satire ?

---

* Là régnait Despréaux, leur maître en l'art d'écrire.
(Voltaire, Temple du Goût.)

LUCIEN.

C'était chose impossible, et nous y tombons mal.
Gilbert, les yeux hagards, hurle avec Juvénal;
Perse de mots précis bourre un vers laconique;
Horace rit des trois.

BOILEAU.

Et Régnier le cynique?

LUCIEN.

Il est fort occupé. Travaillant de son mieux
A rendre ses écrits dignes d'honnêtes lieux,
Il relisait Macette *, et dès-lòrs je soupçonne
Qu'il n'aura plus le front de la lire à personne.

BOILEAU.

Que fait Aristophane?

LUCIEN.

Il devient plus civil,

* Nom d'une satire de Régnier.

Car il insulte moins ; mais il est toujours vil.
Quoi qu'il en soit, parmi ses terrestres dépouilles,
Il semble avoir laissé son fiel à ses grenouilles *.

BOILEAU.

De l'observer de près j'aurais été jaloux.

LUCIEN.

J'aime fort les méchants tels qu'Horace et que nous :
Les autres, je les hais, et de toute mon ame.
Point de pacte entre nous et le railleur infame
Près de qui mon Ménippe ** était un vrai mouton.
Il dénigra Socrate ; et tu sais de quel ton
Il vouait au mépris cette Athène immortelle
Qui riait aux éclats lorsqu'il se moquait d'elle.

---

* Nom d'un drame satirique d'Aristophane.

** Cynique très-frondeur, souvent mis en scène dans les *Dialogues* de Lucien.

BOILEAU.

Quant à moi, je ne fus que l'effroi des rimeurs.

LUCIEN.

Tu parlas trop de vers, et point assez de mœurs;
Et ta critique enfin, plus maligne qu'austère,
Tomba plus sur l'esprit que sur le caractère.
Pour moi, laissant en paix sommeiller leurs écrits,
Je ne me brouillai point avec nos beaux esprits.
Plus hardi, je lançai mes vives apostrophes
Aux charlatans parés du nom de philosophes;
J'osai faire avanie à certains demi-dieux:
J'attaquai tour à tour les vices odieux,
Hypocrisie, orgueil, cupidité, bassesse;
Mes traits les plus aigus assaillirent sans cesse
Ces vautours attroupés auprès des testateurs,
Et qui du jour funèbre accusent les lenteurs.
Rabaissant les exploits de nos foudres de guerre,
Je pesai le néant des gloires de la terre;

Et, sans nuire à personne, en mes tableaux mouvants,
Sous le masque des morts je peignis les vivants.

BOILEAU.

Ton siècle fut traitable, et sur lui la critique
Pouvait à pleines mains verser le sel attique :
Le mien, un peu guindé, s'en offensait encor ;
Mais celui-ci, dit-on, est le vrai siècle d'or
Pour la satire.

LUCIEN.

En grand il faudrait peindre l'homme.
Tu ménageais Paris.

BOILEAU.

Toi, tu cajolais Rome.

LUCIEN.

Du nom d'adulateur tu fus gratifié.

BOILEAU.

De juge partial tu fus qualifié.

LUCIEN.

D'Alexandre-le-Grand je raccourcis la taille.

BOILEAU.

Un jour, au grand Louis prêt à livrer bataille,
J'adressai de Pyrrhus l'épisode admiré.

LUCIEN.

Louis au fond du cœur t'en savait fort bon gré:
Il aimait peu la guerre, et bénissait, je gage,
Sa grandeur qui toujours l'attachait au rivage*.

BOILEAU.

Un historiographe ose à peine *in petto*
Convenir...

LUCIEN.

Tu n'as point fatigué ta Clio.

BOILEAU.

Racine y suppléa; seul il en eut la gloire.

---

* Allusion à ce vers de Boileau en parlant de Louis XIV :
Se plaint de sa grandeur qui l'attache au rivage.

Du débotter royal il consignait l'histoire;
Et le peuple, certain de n'être pas trompé,
Savait juste en quel bourg son prince avait soupé.
Mais un siége fameux m'ayant remis en veine,
Monté sur le trépied, j'enfantai, non sans peine,
Une ode...

LUCIEN.

Oui, je le sais, une ode sur Namur,
Qui passe pour modèle, au moins en style dur.
Le ricaneur Gilbert me l'a souvent citée.

BOILEAU.

Racine, cependant, me l'avait fort vantée.

LUCIEN.

En louant ces vers-là, c'est aux siens qu'il songeait.
Mais, dis, n'as-tu pas eu quelquefois le projet
De prêter à des morts un piquant dialogue?

BOILEAU.

Ce genre où tu brillais, de mon temps fut en vogue.
J'y consacrai ma prose.

LUCIEN.

Il fallait des vers; car
On ne va point à pied quand on possède un char.

BOILEAU.

Tu t'es borné toi-même à ta prose caustique.

LUCIEN.

Je n'eus point, par malheur, l'organe poétique,
Ni le divin talent dont le ciel t'a doté.

BOILEAU.

De te traduire en vers je fus souvent tenté.
Mais je crois qu'on l'essaie, et que prêt à paraître....

LUCIEN.

J'entends. Ah! L'écolier vient à défaut du maître.

BOILEAU.

Qu'importe! on jugera son savoir-faire.

LUCIEN.

Eh bien!
Passe pour l'écolier, pourvu qu'il soit le tien.

DIALOGUE II.

VOLTAIRE, FRÉDÉRIC.

VOLTAIRE.

Je ne m'abuse pas; non, c'est mon Prussien :
D'un garde en faction l'immobile maintien,
Le dos voûté, l'œil fixe, et la tête engoncée;
C'est lui-même.

FRÉDÉRIC.

L'œil d'aigle, et la lèvre froncée,
Le ris sardonien; c'est Voltaire. Eh! bonjour,
Comment vous trouvez-vous dans ce nouveau séjour?

VOLTAIRE.

Fort bien, car je n'y vois Patouillet, ni Nonote,
Sabatier, ni Fréron : j'en ai fait prendre note;

Ils ne troubleront point la paix qui règne ici.
Vous vous croirez toujours dans votre *Sans-Souci*.

FRÉDÉRIC.

Vous leur conservez donc un peu de haine?

VOLTAIRE.

Aucune.
Les vivants sont haineux, les morts sont sans rancune.
J'ai tout oublié, tout, jusqu'à certains débats
Qui nous ont refroidis quand nous étions là-bas.

FRÉDÉRIC.

Vous étiez quelquefois assez taquin, grand homme.

VOLTAIRE.

Grand ou non, ce n'est plus ainsi que l'on me nomme.
L'humaine gloire ici se pèse ric à ric;
Et Frédéric-le-Grand n'est plus que Frédéric.

FRÉDÉRIC.

J'en suis tout consolé. Soldat et philosophe...

VOLTAIRE.

Rapprochement heureux!

FRÉDÉRIC.

J'attendais l'apostrophe.

VOLTAIRE.

C'est au bruit du canon, dans un jour de combat,
Que le bon Frédéric, philosophe et soldat,
Philosophiquement ordonnait le carnage,
Égorgeait, massacrait, et se croyait un sage,
Flairait son makoubac avec tranquillité,
Et, tout en criant *feu*, rêvait humanité!

FRÉDÉRIC.

Vous raillez? Autrefois c'était toute autre chose:
Vous me flattiez en vers, vous me flattiez en prose.
Fécond en madrigaux, en billets familiers,
Même de temps en temps quelque peu cavaliers,
Vous déposiez pour nous le carquois satirique,
Et cajoliez enfin jusqu'à ma sœur Ulrique.

VOLTAIRE.

Ce temps n'est plus. Fût-on prélat, pontife ou roi,

Je ne flatte personne, et commence par moi.

FRÉDÉRIC.

Établissons, dès-lors, commerce de franchise;
Parlons-nous sans détour. Moi, je vous autorise
A me dire mon fait avec sincérité :
Un roi, quand il est mort, entend la vérité.
Je prendrai ma revanche.

VOLTAIRE.

Oh ! j'en serai fort aise.

FRÉDÉRIC.

Poursuivez, en ce cas, reprenez votre thèse.

VOLTAIRE.

Nous parlions de combats; c'est un fort vilain goût :
La guerre de sept ans ne me plaît point du tout.
J'adore tous les arts, hormis l'art de la guerre.
En vain ces batailleurs, vrais fléaux de la terre,
De la cause des rois se disent les vengeurs :
A bon droit Bossuet les nommait ravageurs.

Eh mais ! je vous y prends, monarque didactique :
Vous êtes philosophe, et rimiez la tactique,
En pauvre style encor ! Quelques esprits pervers
Ont jugé votre cœur aussi dur que vos vers :
C'est votre faute : au lieu d'adopter mes maximes,
Vous n'avez emprunté que mes mauvaises rimes.
Colère au dernier point, j'étais né tolérant.
J'ai toujours abhorré le nom de conquérant.
Il en est un, un seul, qu'à genoux je révère ;
Conquérant de son peuple, il en devint le père ;
C'est mon grand Béarnais, le sauveur de Paris,
Avec sa poule au pot et ses ventre-saint-gris.
Des pâles assiégés soutenant l'existence,
C'est pour offrir du pain qu'il soulevait la lance.
Oui, voilà mon héros !

FRÉDÉRIC.

Moins jeune et moins pressé,
D'un pinceau plus hardi vous l'eussiez retracé.

Vous réserviez, je crois, votre verve pour Jeanne :
C'est un chef-d'œuvre ; mais les amours de votre âne
Ont aux honnêtes gens fait soulever le cœur.
Avec quelque vergogne, à défaut de pudeur,
Vous auriez, sans regret, biffé telle autre scène :
Car l'on peut être gai sans devenir obscène.

VOLTAIRE.

Vous parlez en roi chaste, et pour bonne raison.

FRÉDÉRIC.

Ah ! je vous valais bien dans ma jeune saison.
Si j'en crois les rapports, votre docte Uranie
N'avait à se louer que de votre génie.

VOLTAIRE.

Brisons-là, s'il vous plaît. Je crains d'être insolent.

FRÉDÉRIC.

Parlons de vous ; parlons de ce rare talent,
De cette renommée immense, universelle,
Que le temps consolide, accroît et renouvelle :

A la gloire d'un siècle elle seule eût suffi.

VOLTAIRE.

Eh quoi! vous me louez! serait-ce par défi?
Certes, je pourrais bien, sans trahir ma pensée,
Vanter votre raison, votre tête sensée,
Prompte à saisir au loin des rapports libéraux:
Non, vous n'étiez pas né pour n'être qu'un héros.

FRÉDÉRIC.

Je n'eus jamais d'un roi les goûts, ni les manières.
De Mars, dès mon printemps, j'escortai les bannières;
Mais la philosophie, Apollon et les arts
Ont suivi ma fortune au milieu des hasards.
Je n'ai point pris les mœurs des conquérants farouches:
Je relisais Voltaire entre deux escarmouches.
Depuis, vous le savez, on a vu tour à tour
Les talents de notre âge accueillis à ma cour.

VOLTAIRE.

Fort bien: mais quels talents choisissiez-vous encore?

Un d'Arnaud Baculard, qui fut à son aurore *
Quand votre serviteur touchait à son déclin!

FRÉDÉRIC.

De grace, épargnez-moi ce souvenir malin.

VOLTAIRE.

Je suis, je l'avoûrai, friand sur la louange;
J'ai le goût dédaigneux : les mets dont chacun mange
Sont pour moi sans saveur; et, fût-il hypocras,
Je ne bois pas du vin qu'on verse à des goujats.

FRÉDÉRIC.

C'était pur compliment. Vous n'en étiez point chiche,
Vous qui frondez. Par vous, dans plus d'un hémistiche,
Comme votre héritier plus d'un sot fut nommé.
Cés messieurs sont discrets : ils n'ont rien réclamé.

---

* Allusion à ces vers de Frédéric à d'Arnaud :

Mais Voltaire est à son déclin,
Et vous êtes à votre aurore.

Seulement quelquefois, pour témoin véridique,
Ils montrent à huis-clos la pièce juridique.

VOLTAIRE.

De ces petites gens que je comblais d'honneurs,
Avec un madrigal je faisais des prôneurs.

FRÉDÉRIC.

Votre aveu prouve au moins une franchise austère.

VOLTAIRE.

« Romains, j'aime la gloire, et ne veux point m'en taire, »
S'écriait Cicéron dans mon Catilina.
Pourquoi cacher l'orgueil quand tout le monde en a?

FRÉDÉRIC.

Vous avez sur la gloire une belle hypothèque.
Vous formez à vous seul une bibliothèque;
Seul, vous réunissez, en prose comme en vers,
La réputation de trente auteurs divers.
Peut-être toutefois, fleuve inondant l'espace,
Qui perd en profondeur ce qu'il gagne en surface,

Prodiguant de vos flots le tribut généreux,
Avez-vous abreuvé des canaux trop nombreux.
N'abuse pas qui veut; et tel auteur vulgaire,
De votre superflu ferait son nécessaire.
Mais ce que j'aime en vous, c'est ce fond d'équité,
Ce zèle infatigable envers l'humanité :
C'est Calas défendu; c'est le jeune la Barre
Vengé d'un jugement fanatique et barbare :
C'est un peuple nouveau par vos soins rassemblé,
S'augmentant chaque jour, de vos bienfaits comblé;
Florissante peuplade, heureuse colonie,
Que fondait à Ferney le repos du génie!
Vous leur donniez les champs cultivés de leur main;
Le malade eut des soins, et l'indigent du pain.
Les vieillards secourus, les veuves assistées,
Les orphelins nourris, et les filles dotées,
Fut-il un passe-temps plus noble et plus moral?
Voltaire était un roi; j'étais un caporal.

VOLTAIRE.

Jugez-vous mieux: « Sera relevé qui s'abaisse, »
Comme certain verset le dit avec sagesse.
Honneur à vous! honneur aux princes éclairés!
Le Welche n'est pas fort en monarques lettrés.
Louis le quatorzième, encor qu'en gros volumes
On vienne d'imprimer ses ouvrages posthumes,
Écrivait mal en prose et point du tout en vers,
Et s'il jugeait, parfois il jugeait de travers.
Tant d'autres souverains, d'ignorance profonde...

FRÉDÉRIC.

Je voudrais bien savoir ce que l'on fait au monde,
Ce que nous y ferions nous-mêmes si le sort
Obtenait pour nous deux un congé de la mort.

VOLTAIRE.

Ce que nous y faisions. Revenu sur la terre,
Vous chanteriez encor le bel art de la guerre;
Vous vous plairiez encore à battre les Pandours;

Vous iriez rimaillant et les nuits et les jours;
Vous loûriez Baculard selon votre coutume;
Vous me feriez passer volume par volume
De vos vers prussiens le fatras ennuyeux;
Je les corrigerais: ils n'en vaudraient pas mieux.

FRÉDÉRIC.

Et vous, toujours fidèle à vos humeurs quinteuses,
Vous recommenceriez vos querelles honteuses:
Vous traiteriez toujours Desfontaine et Fréron,
L'un de cuistre fieffé, l'autre d'Aliboron;
Et, du cousin Vadé prenant les termes sales,
Vous seriez de nouveau plagiaire des halles:
Vous garderiez encor les travers d'un vieillard
Qui commença trop tôt et qui finit trop tard;
Vous feriez Sophonisbe et Minos et les Guèbres;
Heureux de dérober sous vos palmes célèbres
La ronce et les pavots qu'on vous a vu cueillir!
Heureux d'avoir acquis le beau droit de faillir!

Je n'en bénis pas moins le sort qui nous rassemble.
Au fleuve où tout s'oublie allons trinquer ensemble.
Nous avons été francs ; nous nous l'étions promis :
Nous voici désormais quittes et bons amis.



Il leur faudrait, six mois, retourner à l'école.
Delambre, l'autre jour, avec beaucoup de mal,
Enseignait à Bossut le calcul décimal;
Brisson, déja fort vieux, laissant son vieux systême,
Rapprenait à Nollet ce qu'il rapprit lui-même;
Le modeste Bichat aux progrès de son art,
Richerand à la main, initiait Bouvard;
Guibert sur Jomini raccommodait son œuvre,
Et d'Auvergne à Vauban démontrait la manœuvre.

BUFFON.

Avant moi, les savants n'écrivaient pas trop bien;
Leur science n'est plus : que leur reste-t-il? Rien.
Leur renom passager fut gravé sur le sable.
Le style, Bernardin! il est impérissable.

Une nuit je dormais tranquille en mon château:
J'eus un songe, et jamais songe ne fut plus beau;
Il faut à vous rêveur que je vous le raconte :

La Gloire m'apparut, et dit : « Monsieur le comte... »
Quoi! vous riez!

BERNARDIN.

Je ris, peut-être avec raison,
D'ouïr parler la Gloire en termes de blason.

BUFFON.

Elle parlait au mieux. « Pour vous, ajouta-t-elle,
Je descends tout exprès de la voûte immortelle :
Je viens vous proposer le choix de vos destins,
La palme hasardeuse, ou les lauriers certains.
Dans son prudent essor escortez Uranie,
Ou parcourez les cieux sur le char du génie. »
Le dernier fut choisi.

BERNARDIN.

Vous nous l'avez prouvé.

BUFFON.

Je me suis de ce choix passablement trouvé.

BERNARDIN.

Vous étiez du bon siècle. On avait des libraires,
Des lecteurs : mais les temps ne sont plus littéraires;
On ne lit vers ni prose.

BUFFON.

Ah! pour les vers, d'accord.

BERNARDIN.

Vous les détestiez.

BUFFON.

Non; même ils m'enchantaient fort
Quand ils me célébraient. Un jour, dans son délire,
Le Brun prit un crayon, qu'il appelait sa lyre,
Et fit en mon honneur une ode qui me plut.
Hors de là pour les vers chez moi point de salut.
Sans en pouvoir faire un j'ai vu la cinquantaine.

BERNARDIN.

Voilà ce qui peut-être allume votre haine.

Fénelon les fit mal, Bossuet pis encor;
Montesquieu vainement voulut prendre l'essor;
Rousseau rangea des mots sous sa douce musique;
Et Massillon, je crois, fit un couplet bachique.
Moi-même j'ai rimé des vers assez mauvais;
Mais je les aime, alors qu'ils sont bons et bien faits.
D'éléments variés le talent se compose :
Tel auteur pense en vers, tel auteur pense en prose,
Tel autre point du tout. La nature a ses lots :
Elle n'a du partage excepté que les sots,
Et dote également de sa flamme divine
Et Buffon et Voltaire, et Newton et Racine.

BUFFON.

Vous plaidez cette cause avec trop de chaleur.
Du langage rimé quelle est donc la valeur?
Symétriser sa phrase un peu plus cadencée,
Et dans six pieds d'espace enfermer sa pensée;
Balancer en deux parts un sens assujetti,

Chargé d'un double son dont on est averti.
Non, des vers, j'en conviens, je ne suis point l'apôtre,
Parlez-moi de la prose, et surtout de la nôtre.



DIALOGUE IV.

FABRE D'ÉGLANTINE, COLLIN-D'HARLEVILLE, CAILHAVA.

COLLIN.

Eh! c'est ce pauvre Fabre! Il m'a bien maltraité;
Mais il fut malheureux, et j'ai bu du Léthé;
Sans rancune, confrère.

FABRE.

Enfin, viens-tu me rendre
Mes *Châteaux en Espagne** ? ou comptes-tu me prendre
Quelque nouveau sujet, quelque plan ?

* Fabre prétendait, sans aucune preuve, que Collin lui avait dérobé ce sujet.

COLLIN.

Mon dieu, non.
Je n'ai jamais rien pris, pas même à du Buisson *.
Mais je n'osais compter sur ce tendre langage :
Tutoiement d'amitié !

FABRE.

Ce n'en est pas le gage.

COLLIN.

Pour vous cette formule est, à ce que j'entends,
Un heureux souvenir, un reste du bon temps.

FABRE.

Du moins, à moi tout seul, j'ai fait des comédies
Écrites chaudement, chaudement applaudies ;
Je n'ai point d'Andrieux emprunté les secours.

COLLIN.

Ah ! vous me rappelez les plus beaux de mes jours.

---

* Auteur d'une comédie intitulée *le Vieux Garçon*.

Commerce utile et doux! Souvent son redevable,
Je cherchais à ne point demeurer insolvable.
Cher Andrieux!... Jamais le reproche jaloux
Que vous m'adressez là ne tombera sur vous,
D'Églantine.

FABRE.

Eh bien donc, qu'est-ce que tu m'allègues?

COLLIN.

Vous n'eûtes point d'amis: vous aviez des collègues.

FABRE.

J'ai fait *le Philinte*.

COLLIN.

Oh! parlez-moi de cela.

FABRE.

Les Précepteurs.

COLLIN.

Encor.

FABRE.

L'intrigue.

COLLIN.

Halte-là.

Il faut la renvoyer avec *Être et paraître* *
Dans le petit castel dont *de Crac* ** est le maître.
Votre Sancho femelle est un rôle calqué,
Et votre barbouilleur n'est qu'un Pierrot manqué.

FABRE.

Je veux bien me réduire aux deux autres chefs-d'œuvres:
Ceux-là vous auront fait avaler des couleuvres,
Convenez...

COLLIN.

Point du tout. Charmé de vos succès,
Comme si vous m'aimiez je vous applaudissais.

FABRE.

Le trait est généreux.

---

* Pièce de Collin-d'Harleville.

** Autre pièce du même auteur.

COLLIN.

Cependant votre plume,
Répandant contre moi des torrents d'amertume,
Informait le public de vos secrets dépits.
Je vous rends grace encor : vous pouviez faire pis.

FABRE.

Vous m'accordez un point: c'est que ma dictature
Ne s'étendit jamais sur la littérature.
Pour mes délassements, je n'eus le temps au plus
Que de débaptiser les enfants de Janus.

COLLIN.

N'est-ce pas vous aussi qui, frondant nos coutumes,
Changiez le nom des saints en celui des légumes?

FABRE.

J'y suis pour quelque chose. Où je fus sans égal,
C'est dans le nom des mois en *ose*, en *or*, en *al*.

COLLIN.

Voilà pourquoi vos vers ont si peu d'harmonie :

Vous gardiez pour les mois toute votre euphonie.

FABRE.

Ne préférez-vous pas vos vers mal agencés,
Ft vos enjambements l'un sur l'autre entassés,
Et votre poésie à la prose pareille?

COLLIN.

Cette prose du moins ne blesse pas l'oreille.
Mais, tenez, j'aperçois Cailhava d'Estandoux:
Il est homme de l'art; qu'il décide entre nous.

FABRE.

Soit en brumaire an neuf, soit en vendémiaire,
Ne publia-t-il point un livre sur Molière?
Le style lapidaire y domine, je crois:
Le lecteur y retrouve à plus de vingt endroits
Ces mots : LISEZ MOLIÈRE, en grandes majuscules.

COLLIN.

Eh! chacun n'a-t-il pas ses petits ridicules?
Il est bon juge au fond. Voulez-vous le choisir?

FABRE.

Soit.

COLLIN.

Avez-vous, confrère, un instant de loisir?

CAILHAVA.

Tout à vous. Mais à quoi puis-je vous être utile?

COLLIN.

A' nous juger. Lequel préférez-vous d'un style
Ou diffus, mais coulant, ou ferme et rocailleux?

CAILHAVA.

Je voudrais qu'il fût ferme et fût harmonieux,
Que Collin prît à Fabre un peu de sa rudesse,
Et parfois lui prêtât son aimable mollesse.
Tout serait pour le mieux.

FABRE.

Tout est déja fort bien.

CAILHAVA, *à part.*

Il est modeste: on voit qu'il fut comédien.

FABRE.

Je m'en tiens à mon lot. Chacun a sa manière.

CAILHAVA.

Oui, monsieur, et la bonne est celle de Molière.

COLLIN.

Il dit vrai. Quelques dons nous furent départis,
Mais nous ne sommes grands qu'au milieu des petits.
Enfin, quelles que soient là-bas nos renommées,
Auprès de ce géant nous semblons des pygmées.

FABRE.

Ne parlez, s'il vous plaît, que pour vous seulement.
Vous faites les honneurs un peu trop largement.
Souvent la modestie en abus dégénère.

COLLIN.

Non pas chez vous, vraiment, très-honoré confrère.

FABRE.

Je m'estime à mon prix. Mais qui se dit un sot
Court un petit danger, c'est d'être pris au mot.

CAILHAVA.

Seriez-vous du pays? vous méritez d'en être.
De l'églantine d'or qui vous y fit connaître
Vous avez pris le nom : il est mélodieux;
Vous l'eussiez composé, qu'il ne serait pas mieux.

FABRE.

Je l'ai rendu célèbre.

CAILHAVA.

En plus d'une carrière.

FABRE.

Et vous, qu'avez-vous fait?

CAILHAVA.

Moi! j'ai relu Molière.





Dont Voltaire parlait hier, et pas plus tard.

AUBERT.

Me donne-t-il encore à souper chez Moutard *?

LA FONTAINE.

Allons, vous vous moquez. Est-ce qu'une ombre soupe?
Il citait, vous disais-je, à la rimante troupe
Vos fables, et surtout Colas avec Fanfan.
Nous avions là Dorat, La Mothe, Florian,
Imbert et Le Monnier, encore quelques autres :
Ils préféraient les leurs, mais ils vantaient les vôtres.

AUBERT.

Pour moi le meilleur juge est celui que voilà.

LA FONTAINE.

Oh! je lirai vos vers, je finirai par là.

---

* Allez, Aubert, et soupez chez Moutard.
(VOLTAIRE.)

AUBERT.

Ces messieurs voudraient tous être Jean La Fontaine.

LA FONTAINE.

Quelques-uns y perdraient, et la chose est certaine.
Florian me vaut bien.

AUBERT.

Si vous étiez là-bas,
A l'envers aujourdhui vous auriez mis vos bas,
Bon homme.

LA FONTAINE.

Vous croyez? Vous me flattez peut-être.

AUBERT.

Non. Je hais tout flatteur : qui dit flatteur dit traître.
Vrai, quoique journaliste, et hardi comme abbé,
Dans ce vice odieux je ne suis point tombé;
Et jamais la faveur, payant mes sacrifices,
Ne déploya pour moi la feuille aux bénéfices.

LA FONTAINE.

C'est penser comme il faut. J'aime les bons esprits,
Les bons cœurs.

AUBERT.

Vous devez en sentir tout le prix :
De Fouquet défendu nous gardons la mémoire.

LA FONTAINE.

Est-ce qu'on parle encor de cette vieille histoire?

AUBERT.

On fait plus, on l'admire.

LA FONTAINE.

Hélas! j'en suis fâché.
Votre siècle s'est-il à ce point relâché!
Pour un simple devoir, quoi! l'on vous y renomme!
On est donc bien surpris de voir un honnête homme?

AUBERT.

L'honnête homme, c'est vous.

LA FONTAINE.

J'eus aussi mes défauts.
Je n'étais envieux, ni médisant, ni faux;
N'ayant rien, je n'étais avare, ni prodigue;
Je détestais surtout le mensonge et l'intrigue:
Voilà mon beau côté. Voici l'autre : je fus
Paresseux et gourmand (vous m'en voyez confus),
Insipide à l'excès; mais ce dont je me blâme,
C'est d'avoir oublié que j'avais une femme.
Étiez-vous marié?

AUBERT.

Mon cher maître, avez-vous
Connu de votre temps beaucoup d'abbés époux?

LA FONTAINE.

Mon dieu! non. J'ai vraiment la plus pauvre des têtes;
Sans doute j'ai gardé mon esprit pour mes bêtes.
Bonne La Sablière! ah! quand tu me mettais
Au niveau de ton chien, d'honneur, tu me flattais.

J'allais mettre en oubli ma faute capitale,
Mes contes, qui, dit-on, firent certain scandale.

AUBERT.

Je prendrais bien sur moi les hasards du péché.

LA FONTAINE.

Je crois qu'au demeurant j'aime mieux ma Psyché.

AUBERT.

Je l'ai traduite en vers ou du moins imitée.

LA FONTAINE.

A quoi bon? Parions que vous l'avez gâtée.

AUBERT.

C'est possible. Au surplus, vous en jugeriez mieux
En lisant l'ouvrage.

LA FONTAINE.

Oui, s'il n'est trop ennuyeux;
Car mon attention est bientôt endormie.
Vous étiez, je suppose, un de l'Académie?

AUBERT.

Je n'eus pas cet honneur.

LA FONTAINE.

Pourquoi? J'en étais bien.

AUBERT.

Allez-vous comparer votre esprit et le mien?
L'artiste, et l'ouvrier qui vernit un carrosse,
Tous deux ont des pinceaux : l'un peint, et l'autre brosse.

LA FONTAINE.

Ce docte corps est donc d'un difficile accès?

AUBERT.

Point du tout. Il s'agit d'arranger son succès.
J'en ai vu quelques-uns obtenir plein suffrage,
A qui l'on ne pouvait reprocher un ouvrage.
A défaut de talent, l'intrigue les secourt :
Vous preniez le plus long, ils prennent le plus court.

LA FONTAINE.

Si nous pouvions quitter cet éternel empire,

Quels sujets pour la fable!...

AUBERT.

Et la haute satire.

LA FONTAINE.

Non. La fable vaut mieux; c'est un genre plus gai:
On rit du trait malin qui n'est point prodigué.

AUBERT.

Ne saurions-nous rimer ici de compagnie?

LA FONTAINE.

Pour mon compte, des vers j'ai perdu la manie.
On ne les lirait pas d'ailleurs, fussent-ils bons.

AUBERT.

C'est comme sur la terre à l'heure où nous parlons.



DIALOGUE VI.

DAGOBERT, ÉLOI, CHARLEMAGNE, ÉGINARD.

CHARLEMAGNE.

ÉGINARD, fais ranger. Que librement je passe.

DAGOBERT.

Quelque grand que tu sois, tiens-tu donc tant d'espace ?
La route est assez large.

CHARLEMAGNE.

Allons, cède le pas.

DAGOBERT.

Je suis ton doyen d'âge, et je ne bouge pas.

CHARLEMAGNE.

(*s'approchant.*)

Audacieux !... Eh mais, c'est, si je ne me trompe,
Le bon roi Dagobert ! je reconnais sa trompe,
Et sa veste de chasse, et son ministre Éloi.
Touchez là, mon féal.

DAGOBERT.

D'accord ; mais promets-moi
De quitter ces grands airs et ce ton de conquête.
C'est peu que l'on soit mort, il faut qu'on soit honnête.
Tu ne dois pas ici, fils de Pépin-le-Bref,
Des leudes et des preux te croire encor le chef;
Tu dois te souvenir que ton sort est le nôtre :
Un empereur et roi n'est qu'un mort comme un autre.

CHARLEMAGNE.

Mais, mon vieux devancier, je vous fais compliment;
Vous vous êtes formé prodigieusement :
Je ne vous aurais pas supposé tant d'étoffe.

Vous voici de piqueur devenu philosophe;
Qui s'en serait douté, lorsqu'à défaut des siens,
Dagobert racontait les exploits de ses chiens?

DAGOBERT, *soupirant.*

J'ai laissé sur la terre une meute si rare:
Si bons amis qu'on soit, il faut qu'on se sépare.

CHARLEMAGNE.

De touchants souvenirs vous suivent chez les morts.

DAGOBERT.

Mes souvenirs du moins ne sont pas des remords.
Au domaine des bois j'ai borné mes conquêtes:
Tu fis la guerre aux gens, je ne la fis qu'aux bêtes;
J'ai tué des chevreuils, et non pas des Saxons.

CHARLEMAGNE.

On gagne de l'esprit à battre les buissons;
Je le vois.

DAGOBERT.

J'eus l'esprit de ne nuire à personne.

N'était que je n'ai pas la mémoire très-bonne,
Je voudrais à loisir dénombrer tous tes faits.

CHARLEMAGNE.

Peut-être aimez-vous mieux mes travaux dans la paix?

DAGOBERT.

Prends la parole, Éloi.

ÉLOI.

Vous avez eu la gloire
De donner au lutrin le plain-chant de Grégoire.
Sous votre règne, encor tout grossier que l'on fût,
Vous eûtes des savants et même un Institut.
Éginard que voici fut nommé secrétaire
Perpétuel. On croit que d'un dictionnaire
Vous possédiez déja le plan tout détaillé,
Lorsque, las du fauteuil, vous avez bataillé:
Le président partit pour rejoindre l'armée,
La lettre *A* seulement ne fut pas entamée.
Eh! que ne restiez-vous académicien?

Mais vous aimiez le sang, monarque très-chrétien.
Des Germains par trois fois désolant la patrie,
Vous avez des Saxons fait une boucherie.
Le farouche Irmensul, le plus sanglant des dieux,
Semblait auprès de vous miséricordieux :
Il ne demandait pas trente mille victimes.

CHARLEMAGNE.

De semblables rigueurs sont parfois légitimes.

DAGOBERT.

Jamais. Je m'en rapporte à votre historien.

CHARLEMAGNE.

Et qu'en pense Éginard ?

ÉGINARD.

Moi ! je ne pense rien.

CHARLEMAGNE.

Pensez : je le permets, je l'ordonne.

ÉGINARD.

Eh bien, sire,

Je n'estime pas trop, puisqu'il faut vous le dire,
Ces monceaux de lauriers dans le sang moissonnés :
J'ai menti quelquefois quand je les ai prônés.
La plume trop souvent fléchit devant l'épée.
Mais je vais me servir d'une prosopopée :
Si l'austère équité, souveraine des rois,
Des nôtres, quelque jour, venait peser les droits,
Et gardait à l'un d'eux une palme immortelle,
Dites-moi, je vous prie, à qui l'offrirait-elle ?
Serait-ce au conquérant, terreur des nations,
Qui traîne après son char les malédictions ?
« Non, dirait-elle, il faut qu'en un règne plus calme
J'aille chercher un roi plus digne de ma palme :
Un roi qui pour agir daigne me consulter,
Un roi qui, sans avoir l'orgueil de tout dompter,
N'attaque point, mais sache à propos se défendre... »

CHARLEMAGNE.

Votre équité ne sait ce qu'elle dit, mon gendre.

(*montrant Dagobert.*)

Je vois qu'entre nous deux le concours est ouvert,
Et que vous destinez la palme à Dagobert.
C'est un grand roi. Dormir, chasser, manger et boire:
En quatre mots tel est le fonds de son histoire.

DAGOBERT.

En moins de mots encor je pourrais te montrer
La tienne tout entière : envahir, massacrer,
Voilà tout.

ÉLOI.

Éginard s'est piqué de franchise.
Avec la liberté que mon roi m'a permise
Je vais parler de lui : c'est un digne seigneur,
Un cœur du bon vieux temps, plein de foi, plein d'honneur,
Franc, juste et valeureux sans que cela paraisse.
Son unique péché fut péché de paresse.
Ce tort chez le vulgaire est pardonnable en soi;
Mais le tort d'un sujet est le crime d'un roi.

Le repos est fort bon dans les lieux où nous sommes,
Mais il faut du travail pour gouverner les hommes.
Défions-nous d'un roi courant toujours les bois:
Quand le cerf est forcé, le peuple est aux abois.

DAGOBERT.

L'arrêt est rigoureux : établissant pour règle
Qu'un prince fainéant n'est pas toujours un aigle,
On ne fait point le mal alors qu'on ne fait rien.

ÉLOI.

Cela n'est point assez; il faut faire le bien.

DAGOBERT.

Je te trouve aujourd'hui bien dur dans tes reproches.
Hélas! on n'est jamais trahi que par ses proches.
Quel roi te faut-il donc? En est-il de parfaits?

ÉLOI.

Je le veux courageux, capable de hauts faits,
Mais avare de sang; affable, populaire;
L'appui des malheureux, leur ange tutélaire;

L'ami de la justice et de la vérité,
Unissant la clémence à la sévérité;
L'ennemi du mensonge et de la basse intrigue...
(*à part.*)
J'aperçois justement le vainqueur de la ligue.

CHARLEMAGNE.

Sur terre il est un roi qui ressemble à cela *,
Dit-on; mais en ces lieux, néant.

ÉLOI, *montrant Henri IV.*

Et celui-là ?

---

* Il est visible que Millevoye venait de terminer ces dialogues peu de temps après les événements de 1814.

FIN DES NOUVEAUX DIALOGUES DES MORTS.

FRAGMENTS

DE CLOVIS,

POËME HÉROÏQUE.

AVIS DE L'ÉDITEUR.

MILLEVOYE avait commencé un poëme dont le héros était le fondateur de la monarchie française. D'après le plan qu'il en a laissé, et que nous avons sous les yeux, la conception de ce poëme était grande; et l'époque, qui est celle où l'idolâtrie finissait, et où le flambeau du christianisme allait briller dans les vieilles forêts des Gaules, était heureusement choisie. Le sujet mettait à la disposition de l'auteur tout ce que les mœurs antiques de nos aïeux présentent de scènes sauvages et de tableaux

énergiques, en même temps qu'il lui laissait la faculté de faire contraster avec ces mœurs les coutumes moins barbares des tribus gauloises que la religion avait déja tempérées par la douce autorité de ses dogmes pacifiques et de ses préceptes de charité.

Si le jeune poëte, dont les lettres déplorent la fin prématurée, eût accompli la tâche qu'il s'était imposée, et de laquelle nous pouvons juger d'après les sommaires de douze chants qu'il avait presque tous ébauchés, nul doute que Millevoye n'eût élevé un monument dont sa patrie eût pu s'honorer.

Nous ne livrerons pas à l'impression ces ébauches imparfaites qui sont la plupart le premier jet d'une imagination belle et fé-

conde sans doute, mais auxquelles une attention plus sévère n'avait point donné ce degré de correction sans laquelle il n'est point de véritable poésie : nous avons pensé toutefois que ce serait dérober une guirlande à la couronne funèbre du poëte que de laisser ignorés le chant quatrième du poëme de Clovis, et un épisode du chant huitième, auxquels nous pensons que le poëte avait mis la dernière main. On reconnaîtra sans doute dans le chant quatrième une imitation de l'une des plus belles fictions du Tasse ; mais on remarquera aussi les heureux efforts que Millevoye a faits pour approprier cette situation aux mœurs de l'époque, et au caractère belliqueux de son héros. L'épisode nous paraît ingénieusement conçu par les contrastes qu'il pré-

sente, et la couleur tendre et religieuse qui y domine. Les sommaires dont nous avons fait précéder ces deux fragments en feront mieux connaître le sujet au lecteur.



CLOVIS,

CHANT QUATRIÈME.

ARGUMENT.

Clovis n'est pas encore chrétien. La conversion de ce fier Sicambre, qui doit entraîner bientôt celle de toute une vaillante nation, menace la puissance des dieux de l'idolâtrie. Réunis par un commun intérêt contre les invasions du christianisme, Jupiter et Odin, Mars et Irmensul, Mercure et Teutatès, et autres esprits de ténèbres, ont délibéré sur les moyens de ranimer dans le cœur de Clovis cette aveugle passion des combats, qui peut seule perpétuer en lui l'ignorance de la vraie religion. Deux anges de l'abyme ont été choisis pour cette mission importante: Hermon * (démon des conquêtes) et Raphaïd ** (démon des sacriléges).

Cependant les anges protecteurs de la France ont vu avec terreur les funestes apprêts qui semblent différer l'accomplissement des desseins du Très-Haut sur le royaume des lis; ces Esprits de paix et de charité se

---

* Hermon signifie en hébreu *destruction*.

** Raphaïd, géant physicien, artisan de mystères.

sont assemblés sur le mont qui porte aujourd'hui le nom de Calvaire : ils ont décidé qu'*Abessaïm* *, l'ange de la paix, se rendrait au Champ-de-Mars, où la question d'une nouvelle guerre doit se décider; l'Esprit bienheureux avait pris les traits d'un vieillard vénérable, espérant que sa douce éloquence déciderait les conseillers de Clovis à déposer le glaive; mais la funeste influence du démon des conquêtes a prévalu : Clovis n'étant pas encore purifié par les eaux du baptême, les inspirations d'Abessaïm ont été sans pouvoir sur un cœur idolâtre. L'ange désolé est de retour au milieu des Esprits de paix. C'est ici seulement que commence le quatrième chant. Les saints protecteurs de la France implorent le secours du Très-Haut. L'un des lieutenants de Clovis, *Hélénor*, est déja parti pour apporter au camp la décision du conseil. Clovis s'apprête à le rejoindre. Mais le démon des sacriléges, Raphaïd, ne veut point que le seul Hermon ait triomphé auprès de Clovis; il veut attacher plus fortement le héros sicambre aux autels des idoles par des actions sacriléges. Enchantements de Raphaïd.

---

* *Abessaïm* veut dire en langue hébraïque *le père, l'arbitre de la paix.*

CLOVIS.

CHANT QUATRIÈME.

LAS de chercher en vain dans la forêt profonde
Ou la belle génisse, ou la brebis féconde,
Voyez-vous ce pasteur rentrer, les yeux baissés?
A ses frères chéris autour de lui pressés
Il n'ose confier le sujet de ses larmes.
Tel, perdant sans retour un espoir plein de charmes,
Abessaïm revient, le deuil au fond du cœur;
Et, confus, il rougit d'avouer un vainqueur.
A ses frères du ciel doit-il cacher sa honte?
Non. Déposant l'orgueil, sans détours il raconte
La victoire d'Hermon sur le dieu de la paix,

Et la lice rouverte aux belliqueux forfaits.
Un ange alors, au nom de la troupe éternelle,
Console par ces mots la douleur fraternelle:
« Si le pouvoir d'Hermon l'emporte sur le tien,
Ne t'en étonne pas; Clovis n'est pas chrétien;
Ta parole a glissé sur cette ame profane,
Comme on voit du matin la goutte diaphane
Effleurer en fuyant la gomme aux larmes d'or.
Mais un dernier espoir, amis, nous reste encor.
Soyons, puisqu'il le faut, les anges de la guerre;
Rassemblons pour Clovis, des deux bouts de la terre,
Les princes qui du ciel ont maintenu les droits.
Que la cause de Dieu soit la cause des rois;
Et que Clovis, du nord chassant la barbarie,
D'une idolâtre main frappe l'idolâtrie.
Eh! que dis-je? Lui-même, au vrai culte rendu,
Reconnaîtra le dieu qu'il aura défendu;
Les célestes clartés lui seront découvertes;

Les portes du salut pour lui seront ouvertes;
Et Clotilde, oubliant ses ennuis douloureux,
Verra de tous ses jours luire le plus heureux. »

L'ange a dit; l'assemblée a par un doux murmure
Approuvé son projet, accepté son augure.
Dès le réveil du jour, d'immortels envoyés
Iront de rois en rois chercher des alliés,
Et, comme aux jours futurs marqués pour nos croisades,
Remplir, le Christ en main, leurs saintes ambassades.
Ils sont choisis : la foule applaudit à leur choix.
Abessaïm se lève. Affermissant sa voix,
Qui d'un récent affront paraît encor troublée,
Il s'adresse en ces mots à l'auguste assemblée :
« Humilié, vaincu par un rival jaloux,
S'il m'est permis encor de parler devant vous,
J'ose former un vœu. Cependant que nos frères,
Précipitant leur vol aux plages étrangères,

Vont des princes du monde invoquer les secours,
Sollicitons l'appui du dieu puissant des jours;
Supplions le dieu fort d'appeler ses phalanges,
D'assembler d'un regard la milice des anges,
Et de remettre aux mains de l'Exterminateur
Les flèches du courroux et l'arc désolateur.
Nous que le ciel priva de l'audace guerrière,
Courageux par la foi, puissants par la prière,
Protégeons de nos vœux ceux qui s'arment pour nous.
Au sommet du Nébo tel Moïse à genoux,
Soutenant d'Israël les forces ranimées,
Priait les bras tendus vers le dieu des armées.
Que les feux renaissants du dixième soleil
D'une pieuse fête éclairent l'appareil,
Et nous rassemblent tous vers ce mont circulaire
Qui, long-temps consacré sous le nom de Valère,
A reçu désormais de l'humaine ferveur
Le nom de la montagne où mourut le Sauveur.

Des lis en fleur, cueillis par des mains invisibles,
Sur l'autel des parfums holocaustes paisibles,
Éclateront, unis à la rose des champs;
Et l'écho de la Seine ira porter nos chants
Depuis le vert coteau qui doit, sous son feuillage,
De mes rois bien-aimés voir un jour le plus sage,
Jusques à la prairie, où le front incliné,
Offrant à l'Éternel un cœur prédestiné,
Des murs de Parisis la modeste patrone,
Bergère, mérita sa divine couronne.
Bénissons le Très-Haut; il bénira Clovis. »
Du sage Abessaïm on adopte l'avis.
Jusqu'au dixième jour la troupe se sépare.
Des abeilles ainsi le groupe ailé s'égare,
Jusqu'à l'heure où la ruche, ouvrant l'or de son sein,
Rappelle en un moment leur bourdonnant essaim,
Et voit le suc des fleurs qui lentement circule
Enrichir d'un doux miel leur savante cellule.

La sombre nuit à peine enveloppe les cieux,
Que Clovis, à Clotilde épargnant ses adieux,
Vers les monts du Jura s'achemine en silence,
Et va joindre Hélénor sous les drapeaux de France.
Raphaïd, informé de ce secret départ,
Veut punir dans Clovis l'ennemi de son art:
« Armons-nous, disait-il. Noires intelligences,
Prononcez avec moi le serment des vengeances.
Des mots mystérieux empruntons le pouvoir.
De ce roi des chrétiens bornant enfin l'espoir,
Ne souffrons pas qu'il aille, en mon refuge unique,
Abolir mes autels sur le sol germanique.
C'est par lui que déja les enfants des Gaulois
Ont abjuré mon culte et méprisé mes lois;
C'est par lui que j'ai vu mes palais de féerie,
Mes bocages, rivaux des bois de Sylphirie,
Fuir comme un léger son dans les airs emporté;
A peine en son empire un désert m'est resté.

Qu'importe ? N'ai-je pas l'univers pour asyle ?
La nature à ma voix est-elle moins docile ?
L'enfer, ou quelque dieu maître des éléments
Les aurait-ils soustraits à mes enchantements ?
Suis-je donc Raphaïd ? Oui, je le suis encore.
Je ne m'éveille plus au bruit du luth sonore,
Comme aux jours où, paré du doux nom d'Ariel,
Je me croyais encore un habitant du ciel.
Clovis m'a renversé de mon trône suprême :
Malheur au sien ! Malheur au monarque lui-même !
Ils tomberont tous deux : atteint d'un fer sanglant...
Arrête, ô ma fureur ! Ce trépas est trop lent.
Je veux, pour égaler la vengeance à l'injure,
Le rendre malgré lui sacrilége et parjure,
Et, déchaînant enfin mes magiques démons,
Retenir ce Typhée aux entrailles des monts.
Clotilde ! prends le deuil : que ta robe flottante

Efface la blancheur de la neige éclatante *.
Avant peu ton oreille entendra cette voix
Qui sur les vieux donjons redit la mort des rois. »
Il dit, et se complait dans son dessein barbare,
Et d'avance il jouit du malheur qu'il prépare.
En sa couche de fleurs, la reine des beautés,
Aura, la jeune Aura dormait à ses côtés;
Il l'arrache au sommeil: « O ma belle Sylphide!
Viens, lève-toi. Reprends ta brillante chlamyde,
Et du chaperon d'or voile ton front de lis.
— L'aube rougit à peine. — Il faut perdre Clovis.
— Je te suis. » Sur les pas de l'aube matineuse
Le soleil inclinant son urne lumineuse,
S'élançait dans l'espace inondé de ses feux;

---

* On sait que jusqu'à la mort de Charles VIII les vêtements de deuil étaient blancs. Anne de Bretagne y substitua le noir, qu'elle jugea plus conforme à sa douleur.

Quand, pressé d'accomplir d'impitoyables vœux,
Raphaïd, invisible en sa course légère,
Guida son char traîné par la double Chimère
Vers la chaîne des monts voisins du haut Jura.
Utile à ses projets, la séduisante Aura,
Objet d'amour, n'est plus qu'un instrument de haine.
Le char enfin s'arrête. Aux bornes de la plaine
Qui, le soir, voit des monts les ombres s'allonger,
Une caverne sombre où l'œil craint de plonger
S'enfonce sous la terre et va joindre l'abîme.
Sa profondeur, dit-on, recela plus d'un crime.
Le pâtre au voyageur montre encor quelquefois
Plus d'un tombeau voisin surmonté de la croix,
Et surtout l'avertit de passer, avant l'heure
Où le soleil atteint son humide demeure.
C'est là qu'entre la plaine et le mont sourcilleux
L'enchanteur va fonder un séjour merveilleux.
Le sol a retenti des coups de sa baguette:

La bouche de l'enfer pour lui n'est point muette;
L'enfer a répondu. Ténébreux artisans,
Ses anciens compagnons, à ses vœux complaisants,
Remontent vers le jour qu'ils couvrent d'un nuage.
L'obscurité régnait le long de leur passage;
Et le peuple crut voir, par un charme pieux,
Comme au temps des martyrs s'en aller les faux dieux.
Les démons, que seconde un puissant maléfice,
Ont partagé le gouffre en un double édifice,
L'un charmant, lumineux, l'autre obscur, effrayant:
Tel dans un même temple Oreste suppliant
Érigea de ses mains par le crime flétries
Aux Graces un autel, un autel aux Furies.
Partout en même temps, aussi prompt que l'éclair,
D'un coup-d'œil Raphaïd enflamme tout l'enfer:
« Amis, souvenez-vous que tout cède au courage.
De votre délivrance accomplissez l'ouvrage;
Servez vos intérêts en servant mes desseins.

Ces travaux ne sont pas des simulacres vains
Destinés pour les jeux et les danses des fées.
Je veux d'un ennemi détruire les trophées:
Je veux perdre Clovis: j'ai juré son malheur.
Sans lui mes beaux palais et mes jardins en fleur
Vous offriraient sans cesse un agréable asyle.
Il vous en a chassés; moi-même il m'en exile:
Vengeons-nous. Redoublez vos efforts assidus.
Je vous rendrai les biens que vous avez perdus:
Un ciel d'azur encor brillera sur vos têtes;
Vous reprendrez vos chants, vos lyres et vos fêtes;
Et, sa coupe à la main, l'aimable volupté
Charmera les langueurs de votre éternité. »

Il a dit, et la troupe applaudit à son maître.
Des plantes de la terre et des feux du salpêtre
Il compose pour eux un breuvage enivrant,
Qui donne une ame active au plus indifférent,

Au faible la vigueur, au lâche l'énergie.
Déja de ses effets ressentant la magie,
Avec un nouveau zèle et des transports nouveaux
Les exilés du ciel poursuivent leurs travaux.
Moins ardents ils creusaient la voûte souterraine
Où devait contre Dieu se retrancher leur haine,
Quand jadis, à la voix du prince des maudits,
Ils bâtissaient les murs de leur noir paradis.
A travers les rumeurs de la bruyante foule,
A travers les débris du rocher qui s'écroule,
Charmante Aura! tes traits se couvrent de pâleur.
Telle, quand des états présageant le malheur,
La comète, fidèle à sa marche ordonnée,
Répand au loin ses feux sur la terre étonnée,
L'étoile du matin devant elle s'enfuit,
Et rentre en se voilant au palais de la nuit.
Telle encore, exposée anx laves du cratère,
Dans les vallons d'Etna la rose solitaire

Languit, et semble dire au zéphir amoureux:
« Ne peux-tu m'emporter vers des bords plus heureux? «

L'œuvre enfin s'accomplit. Au fond du sombre empire
La troupe fatiguée à grand bruit se retire,
Et, s'ouvrant dans l'abîme un chemin par le fer,
Sans retourner au jour elle rentre en enfer.

Raphaïd est heureux, et son front se déride :
« Pardonne à ton amant, pardonne, ô ma Sylphide!
Laborieux Vulcain, j'ai négligé Vénus :
Mars doit la consoler. Les moments sont venus;
L'Olympe sourira de nos métamorphoses.
Prends les traits de Vénus, couronne toi de roses :
Mars en moi va renaître, et, de myrte ombragé,
En adorant Vénus je n'aurai point changé. »
Un baiser suit ces mots, et le charme commence.

Du Jura cependant s'étendait l'ombre immense.

Clovis, accompagné par un seul écuyer,
Accuse de lenteur les pas de son coursier :
Le coursier, fatigué d'un rapide voyage,
Sent défaillir sa force et mourir son courage;
Le mordant éperon le sollicite en vain;
Froid, il baisse la tête, et pèse sur le frein.
Au devant de Clovis une fraîche bergère
S'avance : « O voyageur! sous le toit de mon père
Arrêtez-vous; goûtez les charmes du repos.
Quelques fruits, un miel pur, le lait de mes troupeaux,
Seront tout l'appareil de la table champêtre;
Mais, offerts par le cœur, ils vous plairont peut-être. »
Son teint s'est coloré d'une aimable rougeur :
Sa simplesse ravit le héros voyageur;
Il passe le haut seuil de la feinte chaumière.
O merveille! un séjour éclatant de lumière
L'entoure du reflet de ses feux adoucis.
Mars non loin de Vénus sur un trône est assis :

Des sylphides sans nombre, en nymphes transformées,
Balancent autour d'eux des tiges parfumées.
Un siège attend Clovis à côté de Vénus :
« Attiré par surprise en des lieux inconnus,
Lui dit-elle, pardonne, ô monarque de France !
Je n'eusse osé jamais accueillir l'espérance
D'amener près de moi, sans ce léger détour,
Un roi qui s'affranchit des erreurs de l'amour,
Et, maître de son cœur comme de la victoire,
N'aime dans l'univers que Clotilde et la gloire.
O combien il m'est doux de reposer mes yeux
Sur l'unique héros resté fidèle aux dieux !
De mes maux un instant je me crois consolée :
Ils sont pourtant cruels. Ici bas exilée,
Aux respects des mortels j'ai perdu tous mes droits.
Mes temples sont déserts et mes autels sont froids :
Nul encens allumé ne fume au sanctuaire,
Et sa voûte est l'abri de l'oiseau solitaire.

Reine encore et déesse, en de plus heureux temps,
Je comblerais Clovis d'honneurs plus éclatants.
Près de moi, sur un char porté d'un vol rapide
Aux bosquets de Paphos, d'Amathonte et de Gnide,
Un peuple de beauté, le sein à demi nu,
Croirait de Mars en toi voir un frère inconnu,
Et bientôt, sur nos pas multipliant les fêtes,
Fatiguerait la lyre à chanter tes conquêtes.
Inutiles regrets! Dans mes bosquets chéris,
La rose a disparu, les myrtes sont flétris;
Le printemps est sans fleurs, le ramier sans colombe:
Je languis; avec moi tout languit, tout succombe.
Prends pitié de mon sort, protège-moi, Clovis;
Rends-moi ma gloire absente et mes honneurs ravis:
Et, pour prix de tes soins ta Clotilde fidèle
Verra le temps soumis fuir sans approcher d'elle,
Et, de ses nobles traits épargnant la beauté,
Jusqu'à l'hiver des ans prolonger son été. »

Vénus à sa prière ajoute ce sourire
Qui transporta les dieux de l'orageux empire,
Quand leur foule en extase eut sur les flots amers
Salué le berceau de la fille des mers.

« De moi qu'exigez-vous, adorable déesse ?
Répondez, est-ce à moi que votre vœu s'adresse ?
Contre vos ennemis vous invoquez mes coups.
Vous parlez de Clovis, et Mars est devant vous ?
Je ne dois qu'à lui seul mon renom de vaillance;
Lui seul conduit mon glaive et dirige ma lance;
Lui seul vous servira de vengeur et d'appui :
Mais s'il peut tout sans moi, je ne puis rien sans lui.
— Je te promets, dit Mars, ma présence invincible.
En attendant, jouis de ce moment paisible :
Le Chypre et le Naxos, à ta soif prodigués,
Rendront à la vigueur tes membres fatigués,
Et mêleront leurs flots aux présents dont Cybèle

S'étonne de couvrir une table immortelle. »
Le dieu parle : aussitôt du magique parquet
S'élève sur l'albâtre un somptueux banquet.
A la droite de Mars la déesse attentive
S'empresse de placer le belliqueux convive ;
Et ses nymphes en chœur modulent leurs accents
Aux sons de la cithare et des luths ravissants :
Concerts plus doux encor que les voix des sirènes,
A l'heure où de la mer ces jeunes souveraines,
Apercevant de loin la nef au flanc doré,
Attirent l'inconnu dans un antre ignoré,
L'y retiennent captif en leur chaîne fleurie,
Et lui font oublier jusqu'au nom de patrie.
Le fier Clovis n'a point oublié son devoir.
Ces regards, ces accords ne peuvent l'émouvoir.
Son ame cependant au plaisir est livrée :
Il prête aux chants d'amour une oreille enivrée,
Contemple des beautés le charme séducteur,

Et s'abreuve à longs traits des vins réparateurs;
Mais sa ferme raison, immuable et constante,
Trompe l'enchanteresse en sa maligne attente.

« Je veux t'ouvrir aussi mon palais souterrain,
Dit Mars en se levant de son trône d'airain;
Viens. » Il saisit alors entre ses mains cruelles
La torche incendiaire effroi des citadelles;
Il la plonge dans l'urne où des feux allumés
Le mol azur éclate en rayons parfumés:
Elle en sort tout-à-coup terrible et menaçante.
Une porte de fer, sur ses gonds gémissante,
Qu'ensemble trois mortels ne repousseraient pas,
Cède au toucher du dieu qui préside aux combats.
Il entre, et du héros il éclaire la route.
La torche flamboyante au loin rougit la voûte;
Du sang, à ses clartés, tout a pris la couleur,
Et les vieux ossements ont perdu leur pâleur.

A cet aspect, Clovis, plein des fables antiques,
Croit descendre au séjour des mânes fantastiques.
Des corps défigurés et des lambeaux épars
Élèvent près de lui leurs livides remparts;
Près de lui répandant leur sulfureuse écume
Des fleuves de métaux, des torrents de bitume,
Pour dépeupler la terre échappés de ses flancs,
Aux ateliers de Mars roulent noirs et brûlants:
A ses yeux, des monceaux de couronnes brisées
Se mêlent aux débris des villes embrasées,
Et pressent de leur poids un effroyable amas
De cendres sans honneur qui furent des états.

Mais sous ses pas s'étend une plus large voie:
La voûte en arc immense au regard se déploie;
Et l'espace agrandi présente un vaste enclos,
Où dort un lac, formé du pur sang des héros.
Il ne croît sur ses bords que des lauriers funèbres.

Entre deux tours de cèdre, au milieu des ténèbres
Debout s'offre à l'écart un simulacre humain.
« Tiens, dit Mars à Clovis, prends cette torche en main;
Brûle ces tours. » Clovis obéit en silence.
« Arme-toi maintenant de cette forte lance;
Approche-toi dans l'ombre, et frappe ce guerrier. »
Le monarque frémit de l'ordre meurtrier :
Il frappe cependant. De la vaine effigie
Le sang paraît couler sous sa lance rougie;
Il s'étonne : « A mes coups, ô Mars, n'opposes-tu
Qu'un ennemi qui meurt sans avoir combattu?
Mais, dis, est-tu content? Est-ce assez pour ta gloire
De ce sang répandu? faut-il encor le boire?
— Non, Clovis. Le repos maintenant t'est permis;
Tu viens de renverser mes plus grands ennemis.
— Que dis-tu? — De ces tours l'impénétrable enceinte
Renfermait les débris de la piété sainte,
Des vases, des autels, des tabernacles vains,

Et des premiers martyrs les ossements divins.
—Et ce faible guerrier?—Tu sais comme il se nomme.
N'as-tu pas reconnu le dieu qui se fit homme?
—Pour accomplir ici tes sacriléges lois
Du prince des chrétiens devais-tu faire choix?
Pensais-tu disposer de quelque roi vandale?
Des profanations j'exècre le scandale;
Et ce fer que tu vois, pour semblable attentat
Fendit d'un coup pesant la tête d'un soldat.
Tout pays a sa foi, tout culte a ses images:
Respectons les. Qu'aux dieux je garde mes hommages
Il suffit; et du reste à mon gré disposant...
—Calme-toi, lui dit Mars, et reçois pour présent
Ce flambeau dont les feux embraseront la terre.
Brûle, égorge, envahis; c'est le droit de la guerre.
Trahis tes alliés pour servir tes projets;
Sous ton char de victoire écrase tes sujets;
Que leur postérité périsse, et qu'avec elle

Elle emporte l'espoir d'une race nouvelle :
Tu seras conquérant. Jure-moi par ce fer...
— Je ne fais de serments que devant Jupiter.
Fascinant les regards de la terre abusée,
Trop souvant la magie avec art déguisée
Sous des traits immortels se montra comme toi.
Es-tu magicien ? es-tu dieu ? Réponds-moi.
Dieu, je tombe à tes pieds; enchanteur, je te brave.
— Tu me parles en maître, et n'es que mon esclave,
Dit Raphaïde. Eh bien ! fais tes adieux au jour :
Considère à loisir l'horreur de ce séjour;
Tu n'en sortiras plus. — J'en sortirai, perfide !
Ressaisis ton flambeau, marche, et me sers de guide.
Tu m'oses résister ! malheureux, sais-tu bien
Que mon enchantement est plus fort que le tien ?
Le voici ! défends-toi. » Tirant son cimeterre,
Il dévoue à la mort le faux Dieu de la guerre.
Raphaïd à ses coups échappe épouvanté,

Jette sa torche au sein du lac ensanglanté,
Et laisse, en triomphant, le héros qu'il abhorre
Perdu dans cette nuit qui n'attend point d'aurore.

FIN DU CHANT QUATRIÈME.

CLOVIS,

CHANT HUITIÈME.

ARGUMENT.

Clovis est converti. L'eau du baptême n'a pas encore coulé sur son front; mais il a invoqué le Dieu de Clotilde sur le champ de bataille de Tolbiac, et ses armes ont triomphé. Il a envoyé un messager pour annoncer la miraculeuse nouvelle à la reine, qui habite l'ancien Paris. Ce messager est Hélénor, dont il a été question dans le fragment qui précède celui-ci. Hélénor, fils d'Apollodore, est un jeune grec de Sténiclare, que Clovis fit autrefois prisonnier dans un combat, et qu'il a traité depuis comme un fils et comme un ami. Hélénor, à qui les souvenirs de la Grèce sa patrie sont toujours présents, n'a point abjuré le culte des dieux de l'Olympe; mais il n'a pu voir sans l'aimer la belle Ildegonde, sœur de la reine, que les exemples et les leçons de Clotilde ont peu à peu disposée à embrasser le christianisme. Clovis a permis à Hélénor d'aspirer à la main d'Ildegonde; Hélénor, heureux d'être choisi pour apporter la nouvelle d'une grande victoire, n'est

pas moins ravi en pensant qu'il va revoir Ildegonde. Il ne sait point que la jeune princesse, vaincue par la douce autorité d'une reine et d'une sœur, a renoncé au culte des idoles. Ildegonde est restée fidèle à l'amour d'Hélénor; toutefois, le jour où elle reçut le baptême, son cœur fut troublé d'une vision dans laquelle l'être qui semblait devoir être son époux lui apparut joignant à des formes mortelles je ne sais quoi de céleste et de radieux : ce n'était point Hélénor.

Cependant le jeune grec a rempli son message auprès de la reine; il demande à voir la princesse, on lui répond qu'elle prie; il rencontre en effet, un instant après, la jeune cathécumène sortant de la chapelle chrétienne où naguère elle confessa le vrai Dieu. Hélénor s'étonne, il interroge Ildegonde; elle lui apprend sa conversion. Désespoir et fureur d'Hélénor; il la menace de se percer de son épée sous ses yeux, si elle refuse de revenir à ses dieux et à lui. Il lui fait promettre de se rendre, la nuit prochaine, accompagnée d'une suivante fidèle, vers les ruines d'un temple de Jupiter, voisin du palais. La nuit vient. Ildegonde, tremblante, sort du palais; sa suivante peut à peine la soutenir. Hélénor accourt à sa rencontre, cherche vainement à la rassurer, et la conduit sous les voûtes du temple. A peine y sont-ils arrivés que l'ouragan s'élève;

un marbre se détache de l'édifice, tombe, et écrase Hélénor. Ildegonde s'est évanouie. Revenue à elle-même, elle se traîne jusqu'au palais, et croit voir, toute la nuit, devant elle, Hélénor sanglant et brisé. Le lendemain, pâle et défaillante, elle fait appeler Clotilde, et lui révèle le fatal mystère. La reine compatissante fait d'abord porter secrètement le corps d'Hélénor dans les sépulcres du palais. Elle prodigue ensuite les consolations à Ildegonde. Enfin elle ordonne que l'on construise, aux mêmes lieux où s'est passé le funeste évènement, une abbaye où Ildegonde, rassemblant autour d'elle quelques vierges chrétiennes, pourra prier en liberté pour la mémoire d'Hélénor, et cacher désormais ses jours au monde. Ildegonde se rappelle alors l'époux mystérieux qui lui était apparu dans sa vision.



CLOVIS.

CHANT HUITIÈME.

Du palais de Clovis l'ombre a caché la tour :
L'enceinte de Lutèce et les champs d'alentour
Disparaissent, perdus au sein de la nuit sombre.
Une seule montagne étincelle dans l'ombre;
C'est le pieux Calvaire : et plus d'un voyageur,
Apercevant de loin cette vaste lueur
De moment en moment sous ses yeux agrandie,
Crut voir se réfléchir les feux de l'incendie;
Il plaignit du hameau les hôtes désolés.
Sur le mont lumineux en groupe rassemblés,
Les anges confiaient à la harpe de gloire

Le nom du roi chrétien et sa double victoire.
Toutefois, jusqu'à l'heure où l'obscurité fuit,
Des rayons de leur tête ils éclairent la nuit :
La nuit au jour naissant redira leurs cantiques;
La Seine retiendra leurs accents prophétiques;
Et le mont réjoui, tel qu'un autre Sina,
Répétera long-temps l'immortel *Hosanna*.

Cependant Hélénor achevait son voyage,
Et déja de l'Yonne il touchait le rivage.
Partout à ses regards s'offraient sur son chemin
Les joyeux vendangeurs, la corbeille à la main:
Des présents de la treille il voyait surchargées
Des coteaux bourguignons les pentes prolongées.
Il découvre bientôt nos fertiles guérets,
Nos vastes champs au loin couronnés de forêts;
Et des temples païens les récentes ruines
Annoncent de Paris les campagnes voisines.

Qui l'eût dit! Hélénor, au trouble abandonné,
Baisse le front, soupire, et demeure étonné
De ne point retrouver dans son ame attendrie
Ce charme qu'on éprouve à revoir la patrie.
Il sent à chaque pas je ne sais quel effroi,
Et loin de le hâter retient son palefroi :
Avec moins de lenteur il quitta cette rive.
Au terme du voyage à regret il arrive.
Encor préoccupé de sa vague douleur,
Admis près de Clotilde, il entre... La pâleur
Sur les traits de la reine est soudain répandue :
« Hélénor sans Clovis! cria-t-elle éperdue.
— Il triomphe, madame. Aux ennemis défaits
Au champ de la victoire il commande la paix;
Et je m'estime heureux qu'il ait chargé mon zèle
D'apporter jusqu'à vous cette grande nouvelle.
—Clovis est triomphant! —Oui, madame : ses mains
Ont saisi devant moi trois étendards germains;

Jamais de plus d'éclat n'a brillé sa vaillance;
Il m'a sauvé: sans lui je tombais sous la lance.
Dois-je en bénir les dieux ? ou m'est-il réservé
De dire un jour: « Clovis! pourquoi m'as-tu sauvé ?»
Le croirez-vous? mon ame aux ennuis est en proie;
J'apporte tristement des paroles de joie.
Ildegonde à mes yeux ne paraît point encor:
Qui l'arrête? — Elle prie, et c'est pour Hélénor. »
Hélénor aussitôt prend congé de la reine.
Il dirige ses pas vers l'enceinte prochaine
D'un vieux temple en ruine, où quelques vœux perdus
Ne cessent d'invoquer des dieux qui ne sont plus.
Mais la chapelle sainte à ses yeux se découvre.
Il s'arrête; il regarde... une porte s'entrouvre:
Ildegonde sortait de l'asyle sacré.
Calme comme le ciel qu'elle avait imploré,
Elle n'attendait pas cette épreuve cruelle
Sans doute réservée à sa ferveur nouvelle.

Hélénor demeurait immobile et sans voix.
Avec moins de surprise, un pâtre dans les bois
Voit au nid du vautour la colombe égarée;
Avec moins de terreur une mère éplorée
Voit son plus jeune fils entrer imprudemment
Dans l'antre du lion qui sommeille un moment.
Hélénor sort enfin de sa stupeur profonde:
« Mes yeux m'abusent-ils? Est-ce vous, Ildegonde?
Dites, que faisiez-vous en ce funeste lieu?
—Je priais le Seigneur d'être aussi votre Dieu.
—Jupiter! tu l'entends; Ildegonde est chrétienne.
Malheureuse, et tu veux que ma foi soit la tienne,
Et que leur dérobant des vœux qui leur sont dus,
Je dise aux immortels: « Je ne vous connais plus! »
Ildegonde! as-tu donc, pour ta folle chimère,
Oublié que nos dieux sont les dieux de ta mère?
—Ma mère dès long-temps a fini son destin;
Orpheline, je sers l'appui de l'orphelin.

Qu'il diffère, Hélénor, de Jupiter lui-même !
— Bouche impie ! oses-tu proférer le blasphême ?
— Et si je rappelais ces vices détestés
Qui, rebut des mortels, vers les cieux sont montés,
Ces crimes que la foudre eût puni sur la terre,
La fraude, le larcin, l'inceste, l'adultère !...
Une mère à sa fille, en ses loisirs pieux,
Eût rougi de conter l'histoire de ses dieux.
Pour moi, perdant bientôt un souvenir profane,
Je n'ai des immortels regretté que Diane.
— Ils puniront un jour votre arrogant dédain.
Mais d'où peut naître en vous ce changement soudain ?
Ce bois sacré, ce temple à la voûte écroulée
Vous ont vu tant de fois, suppliante et voilée,
Apporter votre hommage au roi des immortels !
Vos mains ont tant de fois couronné ses autels !
Cette source divine épurait vos offrandes ;
Ce coteau de ses fleurs embaumait vos guirlandes ;

L'écho de ces rochers aux cieux portait vos chants.
Les vois-tu ces rochers? vois-tu leurs bords tranchants
Étendre sur mon front leur ombre et leur menace ?
Abjure sans retour ta sacrilége audace ;
Promets-moi de venir dans le temple voisin,
Cette nuit même, aux pieds du monarque divin
Implorer le pardon de ton ame abusée,
Ou ma tête à l'instant sur ces rochers brisée...
—Malheureux! qu'as-tu dit? Je promets tout. Adieu!
J'oublîrai tout pour toi... tout, excepté mon Dieu.»
Les vents ont emporté ces dernières paroles.
Hélénor satisfait invoque ses idoles :
« Célestes habitants, pardonnez à l'erreur.
Retiens, ô Jupiter! tes foudres en fureur,
Et protège Ildegonde à tes autels rendue.
Demain, quand le soleil, éclairant l'étendue,
Aura de ses rayons coloré tes parvis,
Le fils d'Apollodore et la sœur de Clovis

Iront redemander à la mer écumante
Le doux pays de Grèce, et cette île charmante
Où mon premier regard s'ouvrit aux feux du jour!
Sténiclare, ô patrie! ô fortuné séjour!
O quel charme, au retour d'une terre écartée,
De découvrir de loin la rive souhaitée!
De voir à l'horizon dans l'air se déployer
Les tourbillons fumeux du paternel foyer!
Dieux! m'est-il accordé de m'incliner encore
Devant les cheveux blancs du vieil Apollodore?
Peut-être a-t-il rejoint ma mère et mes aïeux... »
Les pleurs coupent sa voix et roulent dans ses yeux.
Mais, du jour en secret accusant la durée,
Il appelle la nuit : « Descends, ô nuit sacrée!
Les feux, la hache en main, tu ne me verras plus
D'un seuil inexorable assiéger les refus,
Ni provoquer l'orgie et ses bruyantes fêtes:
Non. De chastes bandeaux viens couronner nos têtes;

Veille sur deux époux : nos vœux reconnaissants
Vers ton trône étoilé feront monter l'encens. »

Le jour enfin s'enfuit; et long-temps avant l'heure
Hélénor a quitté la royale demeure.
Il parcourt la clairière, et, s'arrêtant parfois,
Il écoute les bruits répétés dans les bois;
Il écoute, et du haut de la roche sonore
Cherche l'objet chéri qu'il n'attend pas encore.
Tantôt du prochain temple il gagne les parvis;
Tantôt, sous les créneaux du palais de Clovis,
Il revient d'Ildegonde observer la tourelle,
Et voir si les flambeaux veillent encor pour elle :
Ils veillent; mais bientôt ils dérobent leurs feux.
Hélénor va toucher au terme de ses vœux.
Il s'approche, il tressaille au plus léger murmure.
Enfin le palais s'ouvre; et, dans la nuit obscure,
Couverte d'un long voile et de longs habits blancs,

Ildegonde apparaît. Guidant ses pas tremblants,
Théone, son amie, autrefois sa nourrice,
Implore en sa faveur Minerve protectrice.
« Venez, dit Hélénor, épouse de mon cœur,
En présence des dieux confirmer mon bonheur.
Ne tardons plus: l'instant, le lieu, tout nous seconde;
Et la terre et le ciel protègent Ildegonde. »
Il l'entraîne à ces mots vers le seuil écarté.
Moins triste, moins plaintive est la jeune beauté
Qui, déplorant les nœuds où le sort la condamne,
Quitte à regret ses sœurs, sa mère, et sa cabane
Pour le toit d'un époux qu'elle ne connaît pas:
Moins pâle est la victime à l'aspect du trépas.
Des murs de la chapelle, à ses yeux trop connue,
Aussitôt qu'Hélénor reconnaît l'avenue,
Il se détourne; il craint qu'un funeste retour
Ne lui ravisse encor l'objet de son amour:
Pareil à l'habitant de la riche Arménie,

Que des chefs du désert la troupe réunie,
Une nuit, dépouilla de ses plus chers trésors,
Et qui, trop averti, des hôtes de ces bords
Par un lointain détour trompant la vigilance,
Dérobe à leur espoir sa nouvelle opulence.

Aux ruines du temple arrivés lentement,
Ils entrent : Ildegonde à son accablement
S'abandonne, et s'assied au milieu des décombres.
Ce séjour dévasté, la profondeur des ombres,
Les longs cris de l'orfraie, et le souffle des vents
Sifflant dans les débris des vitrages mouvants,
Tout l'épouvante. Au sein de Théone alarmée
Elle tombe, affaiblie et presque inanimée.
Elle reste long-temps dans ce sommeil de mort :
Sa paupière à la fin se rouvre avec effort ;
Mais tout reste confus, tout est songe autour d'elle.
Elle voit à ses pieds une tombe nouvelle,

Voit une ombre en sortir, et crie avec effroi :
« Fantôme d'Hélénor, dis, que veux-tu de moi ?
— Reconnais, Ildegonde, un époux qui t'adore ;
Il vit, et pour t'aimer vivra long-temps encore.
— Hélénor, entre nous tu n'aperçois donc pas...
— Rien qu'un socle brisé. — Dis un cercueil. — Hélas!
Au nom des dieux, reviens du trouble qui t'égare.
Avec moi transportée aux bords de Sténiclare,
De tes vaines frayeurs je saurai t'affranchir.
Entends rouler la mer, vois la vague blanchir,
Et le léger vaisseau, balancé vers la rive,
Flotter, impatient du nœud qui le captive.
— Tu t'abuses : de nous je ne vois s'approcher
Que la barque funèbre et le fatal nocher.
Qu'ai-je dit ? il n'est plus de nocher ni de barque.
Nos jours, indépendants des ciseaux de la parque,
Sont à Dieu seul ; Dieu seul est l'arbitre des jours.
— Des profanations recommençant le cours,

Oses-tu... — J'ose tout. — Sévères destinées,
Suspendez sur son front vos rigueurs enchaînées;
Ne gravez point son nom sur vos tables de fer;
Ne criez point vengeance aux pieds de Jupiter.
— Garde ta pitié vaine, ô fils d'Apollodore!
Tous ces dieux fabuleux que ton erreur implore
Ne te répondront pas : ils sont muets et sourds.
L'ouragan qui s'élève emporte tes discours. »
En effet, l'ouragan s'échappait de la nue.
Dans le temple déja la colonne rompue,
Le pesant chapiteau du portique ébranlé,
Et des murs entrouverts le pilastre écroulé,
Gémissants, ressentaient l'approche de l'orage.
La chrétienne nouvelle a repris son courage :
« Cher Hélénor, adieu ! Mais épargnez vos jours :
Ils devaient être à moi ; gardez-les moi toujours.
Séparons-nous.—Ton Dieu permet donc le parjure ?
Que m'avais-tu promis? Dans cette enceinte obscure,

Quoi! ne devais-tu pas d'un coupable abandon
Au souverain des dieux demander le pardon,
Et, devant son autel à mon sort enchaînée,
L'invoquer pour témoin du serment d'hyménée?
— Je n'avais rien promis qu'à votre désespoir.
Une dernière fois j'ai voulu vous revoir:
J'espérais que le ciel, sensible à ma prière,
Écarterait enfin la funeste barrière
Qui s'élève entre nous, sans doute pour jamais.
Dieu ne l'a pas voulu: j'adore, et je me tais.
— Toujours ton Dieu! toujours le culte de l'impie!
C'en est trop; il est temps que le crime s'expie.
O ciel! sois notre juge, et prononce entre nous.
Que le plus aveuglé soit frappé de tes coups:
Protège qui t'honore, et punis qui t'outrage! »
C'est ainsi qu'il parlait dans le bruit de l'orage.
Le ciel l'entend. L'orage éclate avec fureur;
Et tandis qu'Hélénor, non sans quelque terreur,

Voit le portique ému tressaillir sur sa base,
Un marbre détaché roule, tombe, et l'écrase.

Ildegonde est tranquille à force de douleurs.
Ses traits n'ont point changé, ses yeux n'ont point de pleurs;
Elle respire encore et semble vivre à peine.
D'Herculanum ainsi l'enceinte souterraine
Sous leur ancien aspect conserve les débris
Des mortels que la foudre en passant a surpris:
Leur poussière, debout, à l'œil paraît vivante.
Ildegonde au hasard jette sa vue errante,
Aperçoit devant elle un corps inanimé,
Et ne reconnaît plus ce qu'elle a tant aimé.
Mais son étonnement à chaque instant redouble:
Théone toutefois, profitant de son trouble,
La dérobe à l'horreur de ces marbres sanglants,
En son obscur séjour la ramène à pas lents,
Sur un lit douloureux la dépose, et près d'elle

Demeure jusqu'au jour sa gardienne fidèle.
Cependant Ildegonde, avec le souvenir,
Sent au fond de son cœur la douleur revenir.
Dans ce reste de nuit d'éternelle durée,
Elle voit d'Hélénor l'ombre défigurée,
Immobile, et cachant, sous de larges bandeaux,
De son corps mutilé les horribles lambeaux,
Et ses yeux sans regard et sa tête entr'ouverte.
En vain sous les tissus dont elle est recouverte,
Plus pâle qu'Hélénor, elle cherche un abri,
Et veut fuir un objet effroyable et chéri :
Il n'est que plus présent à son ame éperdue.

A peine la lumière, à la terre rendue,
Redore le palais de son éclat vermeil,
Par Théone arrachée aux douceurs du sommeil,
Clotilde a tout appris. Aux clartés matinales,
Écartant l'épaisseur des courtines royales,

Elle se lève, accourt : « O sœur de mon époux,
Clotilde vient prier et pleurer avec vous.
Ne vous détournez pas. Eh! qu'avez-vous à craindre?
Je dois vous admirer presque autant que vous plaindre.
Votre cœur, plein du ciel, n'a rien désavoué;
La chrétienne survit : que le ciel soit loué!
S'il vous a réservé de pénibles épreuves,
Vierge, il vous garde aussi la couronne des veuves :
Il veut vous rappeler le néant de vos jours,
Et qu'il n'est de bonheur qu'aux divines amours.
Ces larmes, Ildegonde, il faudrait les répandre,
Si votre ame en secret trop crédule et trop tendre,
Redoutant de l'amour les transports menaçants,
A vos dieux abjurés eût reporté l'encens.
Mais rien n'a démenti votre courage austère;
Vous triomphez: les cieux sont pour vous sur la terre,
Jusqu'au jour immortel où l'ange du tombeau
Viendra vous avertir d'un triomphe nouveau.

Le dieu que nous servons est un dieu d'indulgence,
Et la miséricorde est souvent sa vengeance.
Toujours père, il pardonne à ses fils égarés.
Vous reverrez plus pur celui que vous pleurez :
Aux terrestres liens heureux de se soustraire,
Dans l'éternelle vie il sera votre frère,
Dieu votre époux. » Clotilde, en achevant ces mots,
Se retire : Ildegonde a senti sur ses maux
Couler en l'écoutant un baume plein de charmes,
Et déjà s'adoucit l'amertume des larmes.
Elle se ressouvient de l'esprit lumineux
Qui l'invitait d'avance à de célestes nœuds,
Dans cette vision solennelle et profonde
Où sans quitter la terre elle sortait du monde.
Sa vision renaît : l'habitant de l'Éden
La couronne de fleurs et lui parle d'hymen.
A l'erreur d'un moment, faible, elle s'abandonne;
Elle cherche un sourire; et regardant Théone :

« Théone, le vois-tu? C'est un époux du ciel.
Écoute. Ses accents sont plus doux qu'un doux miel.
Il ne me parle point des dieux et des déesses;
Il ne m'arrache point de coupables promesses.
Il peut franchir le seuil des vieux temples déserts
Sans craindre l'ouragan déchaîné dans les airs,
La voûte qui s'ébranle et le marbre qui tombe.
Je ne peux être à lui sans traverser la tombe;
Mais du moins il viendra me visiter encor,
Et j'obtiendrai de lui la grace d'Hélénor. »
Elle a dit. Le réveil dissipe sa chimère,
Et lui rend sa raison qui lui rend sa misère.

Que faisais-tu, Clotilde, en ces instants de deuil?
A l'ami de Clovis préparant un cercueil,
Tu songeais à fonder un pieux oratoire,
Des malheurs d'Ildegonde asyle expiatoire.
Les ordres sont donnés; les travaux sont prescrits.

Le temple tout entier tombe, et de ses débris
Sous le terrain creusé la trace disparue
Livre un champ spacieux au soc de la charrue.
Vers le septième soir, le passant étonné
En vain chercha les murs du temple abandonné:
Un moment il parut demeurer dans le doute;
Il se crut un moment détourné de sa route.
Mais déja sous la pierre où son sang a fumé
L'idolâtre Hélénor reposait inhumé:
Autour de son tombeau s'élevait d'heure en heure
De celle qu'il aima la future demeure.
Clotilde à ces travaux préside assidument;
Elle-même en posa le premier fondement.
Le prêtre par trois fois a parcouru l'enceinte;
Autour de lui sa main répandant l'onde sainte
Par trois fois a béni ces lieux purifiés.
Les longs arceaux du cloître au loin sont déployés,
Le circulaire enclos des étroites cellules

Se partage, tandis que les hauts vestibules
Annoncent au regard l'aspect plus imposant
De l'habitacle auguste où Dieu sera présent.
La chapelle bientôt verra la croix dorée
Éclater au-dessus de l'ardoise azurée;
Bientôt sa flèche aiguë, ornement de ses toits,
Dépassera dans l'air le front même des bois.
Industrieuses mains, redoublez de courage!
A la voix de la reine achevez son ouvrage.
Marbre éclatant, revêts le sol poudreux encor;
Temple, fais rayonner les candélabres d'or;
Autel, couronne-toi de pieuses reliques;
Cellules, ornez-vous d'images symboliques!
Et toi, descends du ciel, jour de solennité
Où, dédiant son cloître à la Divinité,
Clotilde, des vertus religieux exemple,
Viendra par sa présence inaugurer le temple,
Et d'un premier encens allumé de ses mains

Embaumer jusqu'au soir l'arche du saint des saints!

C'est là qu'à sa douleur comme à ses vœux fidèle
Ildegonde avant peu réunira près d'elle
Plus d'une vierge en deuil, humble et simple de cœur,
Qui n'a plus pour abri que le toit du Seigneur;
La veuve au désespoir, l'épouse abandonnée,
Plus triste que la veuve et plus infortunée,
Et ces filles du sort qui, sans biens et sans nom,
Vivent dans le malheur, meurent dans l'abandon.
C'est là que, chaque nuit, à l'heure solitaire
Où d'Hélénor brisé le sang teignit la terre,
Ildegonde, quittant l'asyle du sommeil,
Les pieds nus, l'œil en pleurs, jusqu'aux feux du soleil
Ira gémir au temple; et lorsque rassemblées
Ses sœurs par la prière y seront rappelées,
La royale récluse, étouffant ses sanglots,
Entonnera le chant de l'éternel repos.

FIN DES FRAGMENTS DE CLOVIS.

FRAGMENT.

LA FOI, L'ESPÉRANCE ET LA CHARITÉ.

INEFFABLES vertus, filles de la prière,
Trois chastes sœurs, au pied du trône de lumière,
Attendent que le ciel, ensemble ou tour à tour,
Les envoie en message au terrestre séjour.
A la vive clarté dont sa tête rayonne,
La Foi, trésor des cœurs, dut le nom d'Hélione.
Elle parcourt le monde, elle franchit les mers;
Sa course ne finit qu'où finit l'univers:
Au pâle désespoir elle ferme la tombe,
Ouvre l'éternité quand le juste succombe,
Cueille pour lui les fleurs de l'immortel printemps,
Et vient le recevoir sur les confins du temps.
La tendre Charité, sous le nom d'Eucharide,

Secourt la veuve en pleurs et l'orphelin timide,
Visite en son réduit le triste prisonnier,
Et pour lui du passant recueille le denier;
Amenant le pardon sur les pas de l'offense,
De l'absent qu'on outrage elle prend la défense;
Elle bannit des cœurs la sombre inimitié :
Dans Athènes jadis elle fut la Pitié.
L'Espérance la suit, déité bienfaisante
Sans qui les longs malheurs seraient la mort présente.
Les yeux dans l'avenir, mais aveugle au passé,
Elle ne vit qu'aux jours qui n'ont pas commencé;
On la nomme Elpidie au céleste royaume.
Sur les maux de la terre elle épanche un doux baume,
D'Hélione sa sœur emprunte le flambeau,
Et nous montre la vie au-delà du tombeau,
Comme un pilote, après l'orageuse journée,
Signale aux matelots une île fortunée.

****

NOTE.

Dans les premiers chapitres du *Génie du Christianisme*, M. de Châteaubriand avait peint ces vertus du Chrétien avec une perfection désespérante; mais l'illustre auteur s'est, pour ainsi dire, surpassé lui-même dans ce fragment du XIII[e] chant du poëme des *Martyrs*.

« Il est dans le ciel une puissance divine, compagne assidue de la religion et de la vertu. Elle nous aide à supporter la vie, s'embarque avec nous pour nous montrer le port dans les tempêtes, également douce et secourable aux voyageurs célèbres, aux passagers inconnus. Quoique ses yeux soient couverts d'un bandeau, ses regards pénètrent l'avenir; quelquefois, elle tient des fleurs naissantes

SAUL,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

SAUL, ISMAEL.

ISMAEL.

Eh quoi! l'obscurité dans les airs répandue
Couvre encor de ce camp la muette étendue,
Seigneur; autour de nous tout dort en ce séjour,
Et vos gémissements ont devancé le jour;
Et, fuyant du sommeil le calme salutaire,
Vous marchez, égaré, dans la nuit solitaire!

(*A part.*)

Il ne m'écoute pas, et son cœur abattu...

SAUL.

Samuel! Samuel! réponds : que me veux-tu?

ISMAEL.

Au poids de vos malheurs votre raison succombe.

SAUL.

Non. J'ai vu Samuel se lever de sa tombe.
Je l'ai vu!

ISMAEL.

Faut-il croire aux prestiges trompeurs
Qu'enfantent du sommeil les nocturnes vapeurs?
Un songe...

SAUL.

Je veillais.

ISMAEL.

Quoi!

SAUL.

Je l'ai vu, te dis-je;

Et pour m'épouvanter Dieu permit un prodige:
Écoute. Tu connais l'antre mystérieux
Où, fuyant des humains le regard curieux,
Aux heures de la nuit, l'horrible Pythonisse
Offre aux spectres errants un muet sacrifice?

ISMAEL.

Eh bien?

SAUL.

De mes remords sans relâche obsédé,
A mon crédule effroi malgré moi j'ai cédé.
Je viens de consulter au fond de sa retraite
Des accents du tombeau cette pâle interprète;
Elle m'a reconnu: « Que me demandez-vous?
« Le ciel vous a marqué du sceau de son courroux,
« Dit-elle; de la mort ne troublez point l'empire,
« Saül! Ne forcez point la tombe à vous maudire.
« — N'importe! m'écriai-je, apprenez-moi mon sort;
« Évoquez Samuel des gouffres de la mort. »

Elle me regarda d'un œil terrible et sombre :
« Tu l'exiges? Eh bien, tu la verras cette ombre!
« Tu la verras trop tôt. » Elle dit, et ses pas
S'enfoncent tout à coup dans l'ombre du trépas.
Interdit, j'attendais la fin de ce mystère...
O terreur! sous mes pieds je sens trembler la terre;
Elle s'ouvre, et, du fond d'un vaste monument,
Une ombre, au front sévère, apparaît lentement:
C'était lui; tel qu'au jour où du saint diadème,
Aux regards d'Israël, il me ceignit lui-même.
Il m'observa long-temps; enfin, de cette voix
Qui sur leur trône assis faisait pâlir les rois:
« Tremble, tremble! a-t-il dit; ton jour fatal se lève;
« Le glaive doit frapper qui régna par le glaive.
« Malheur à toi! malheur à toute ta maison!
« Dieu s'indigne du meurtre et de la trahison:
« Pour les cœurs endurcis il n'a plus d'indulgence;
« Le sang d'Achimélech a demandé vengeance;

« Il l'obtiendra : bientôt tu seras avec moi. »
Il fuit... je reste seul, glacé d'un morne effroi.
La Pythonisse alors revint, échevelée;
D'une pitié farouche elle semblait troublée...
Et, comme un criminel de son arrêt frappé,
Du funèbre séjour je me suis échappé.
Tu sais tout.

ISMAEL.

Ainsi donc la parole mortelle
Ouvre et ferme à son gré la demeure éternelle!
Ce prophète odieux...

SAUL.

Déja plus d'une fois
Le courroux éternel m'a parlé par sa voix.
Samuel, dès long-temps, à sa haine funeste
Avait associé la vengeance céleste.
Autrefois dans Rama ce prêtre factieux
Jusques à la couronne osa lever les yeux;

Il l'allait obtenir, et la foule trompée
Préférait un moment la tiare à l'épée ;
Le temps seul éclaira ses complots ténébreux,
Et remit en mes mains le sceptre des Hébreux.
Samuel, cependant, dévora son outrage ;
D'une humilité feinte il sut voiler sa rage ;
Lui-même sur ma tête on le vit attacher
Le bandeau que son cœur brûlait d'en arracher.
Mais, dans l'ombre exerçant ses vengeances secrètes,
Il fit parler du ciel les volontés muettes,
Me lança l'anathème, et conspira dès-lors
A me déshériter des suprêmes trésors.
Le cercueil l'appelait : avant que d'y descendre,
Il voulut assurer un vengeur à sa cendre ;
A ma destruction son zèle intéressé
Choisit en Éphrata l'un des fils de Jessé,
Sur son front jeune encor fit couler l'huile sainte,
Et, du temple divin déshonorant l'enceinte,

Le força d'y promettre, au nom de l'Éternel,
De me précipiter du trône d'Israël.
David m'eût arraché la couronne et la vie;
Mais j'ai su prévenir sa criminelle envie;
Je l'ai banni : forcé de fléchir sous ma loi,
Il a mis les déserts entre un perfide et moi.

ISMAEL.

Ses complots de si loin ne peuvent vous atteindre :
Il est trop malheureux pour être encore à craindre.

SAUL.

Il lui reste sa haine; et Doëg nous apprit
Par quels nouveaux efforts ce dangereux proscrit,
Avec un prêtre vil long-temps d'intelligence,
Fit retentir Nobbé du cri de la vengeance.
Nobbé n'est plus; la flamme a dévoré ses tours;
Le vengeur de David est en proie aux vautours.
Le fier Achimélech et ses prêtres perfides
Ont péri, massacrés pas mes ordres rigides.

De leur sang odieux à loisir abreuvé,
Je triomphais... Ce sang contre moi s'est levé ;
Des terreurs du tombeau mon ame est poursuivie ;
La mort d'Achimélech persécute ma vie ;
Triste, je ne suis plus qu'un fantôme de roi,
Et l'esprit du Très-haut s'est emparé de moi.

. . . .

SCÈNE II.

SAUL, JONATHAS, ZAMAR, *épouse de David.*

SAUL.

. . . .

Ce jour doit du combat donner l'affreux signal.
Jour terrible !

JONATHAS.

Ce jour, qu'a-t-il donc de fatal,
Seigneur ?

SAUL.

Souvent, mon fils, la victoire se lasse.

Ce jour peut de mon peuple éclairer la disgrace.
Je n'ai point oublié ces instants de douleur
Où l'altier Philistin, trompant notre valeur,
Vint dérober aux pleurs de la sainte vallée
Du Dieu des nations l'arche encore exilée.
Déja la plaine au loin se couvre d'assaillants;
Ces guerriers sont nombreux.

JONATHAS.

Les nôtres sont vaillants.
Que nos tribus, Seigneur, ne soient point alarmées;
Le dieu que nous servons est le dieu des armées.

SAUL (*sans écouter Jonathas*).

« Dieu s'indigne du meurtre et de la trahison :
« Malheur à toi ! malheur à toute ta maison ! »

JONATHAS.

Vous craignez que le sort ne trompe notre attente ?
Hélas ! il m'en souvient : immuable et constante,
La victoire autrefois suivait nos étendards,

Et pour nous les combats n'avaient plus de hasards.
Nos tremblants ennemis voyaient, d'un pas rapide,
D'intrépides soldats suivre un chef intrépide.
Ce chef... était David.

SAUL.

Oses-tu le nommer?
Contre nous, en ce jour, le traître va s'armer.
Mais, avant d'achever son affreuse entreprise,
Il peut sentir le poids de ce bras qu'il méprise.
Je crains peu sa valeur. De ce fils de Jessé
Avant que dans Juda le nom fût prononcé,
Je triomphais d'Ammon; et ma terrible épée
Dans le sang philistin s'était déja trempée,
Que ce guerrier pasteur, de ses débiles traits,
Avait à peine atteint les hôtes des forêts.

. . . .

ZAMAR.

Quel crime a-t-il commis? c'est lui seul qu'on opprime:

Votre haine, seigneur, voilà son plus grand crime.
Ce généreux David, qu'on ose humilier,
De vous, de votre peuple était le bouclier;
Vous pouviez à-la-fois chérir dans votre gendre
L'ami le plus fidèle et le fils le plus tendre;
Heureux de votre joie, ou triste de vos maux,
Il trompait vos douleurs, partageait vos travaux;
Sa harpe solennelle et sa voix inspirée
Ramenaient le repos dans votre ame égarée:
Des hommes et de Dieu David était l'amour.
Puni de ses vertus, banni de votre cour,
Lâchement accusé des trames les plus noires,
Il est parti; l'exil a payé ses victoires.
Depuis sa longue absence ici tout est changé:
Dans un sommeil de mort Israël est plongé;
Votre empire a perdu sa splendeur et ses charmes;
La maison de Saül est la maison des larmes...

SCÈNE IV.

JONATHAS, ZAMAR.

ZAMAR.

. . . .

Je ne résiste plus à l'effroi qui m'accable :
David est mon époux ; innocent ou coupable,
Ma place est près de lui ; j'y cours.

JONATHAS.

Qu'espères-tu?

ZAMAR.

Sauver en même temps ses jours et sa vertu.

JONATHAS.

Ce soin m'est dû, Zamar, demeure.

ZAMAR.

Non, mon frère,
Non ; moi seule...

JONATHAS.

Où t'emporte un zèle téméraire?

Te livrer aux fureurs des soldats inhumains !

ZAMAR.

L'ange de l'Éternel m'ouvrira les chemins.

JONATHAS.

Quoi ! Tu fuis sans regrets le sol Israëlite !

ZAMAR.

Ma patrie est aux lieux que mon époux habite.
Cher Jonathas, adieu.

JONATHAS.

Je ne te quitte pas;
Courons chercher David.

SCÈNE V.

JONATHAS, ZAMAR, DAVID.

DAVID.

David est dans vos bras.

ZAMAR.

Ciel !

JONATHAS.

David !

ZAMAR.

O moment de crainte et d'alégresse !
Qui te rend à nos pleurs ?

DAVID.

Mon devoir, ma tendresse.
La guerre se rallume, et je viens aujourd'hui
Me venger de Saül en combattant pour lui.

ZAMAR.

As-tu donc oublié sa fatale colère ?

DAVID.

Non, mais je me souviens, Zamar, qu'il est ton père.

ZAMAR.

Sais-tu qu'Achimélech au pied du saint autel...

DAVID.

Je sais que les périls menacent Israël.

ZAMAR.

C'est ainsi que David trahissait sa patrie !

DAVID.

Trahir!

JONATHAS.

Sur un faux bruit, aveuglé de furie,
Mon père contre toi rassemble ses soldats.
A qui vient le défendre il promet le trépas.

DAVID.

Il connaîtra bientôt si David est rebelle.
Une élite intrépide, à mon malheur fidèle,
Dans les champs de l'exil a suivi mes destins:
Elle est prête à marcher contre les Philistins.

JONATHAS.

En leurs murs odieux tu cherchas un refuge.

DAVID.

Dieu seul m'y conduisit; Dieu seul sera mon juge.
Saül m'avait banni. Dans l'horreur de mon sort,
Parmi les Philistins j'allais chercher la mort.
Mais leur roi généreux, me traitant comme un frère,

Aux murs de Sicéleg accueillit ma misère.
Ses bienfaits cependant pesaient à ma douleur ;
Je sentais un remords pire que le malheur :
« Accepter les bienfaits de cette race impie !
« C'est un crime, ai-je dit; il faut que je l'expie. »
Et, reprenant les maux qui m'étaient destinés,
Je rendis à l'exil mes jours infortunés.
Quoi, Zamar ! aux chagrins tu demeures en proie !

ZAMAR.

Une terreur secrète empoisonne ma joie.
Si la mort...

DAVID.

Aux Hébreux quand je dois mes secours,
Zamar, ai-je le temps de penser à mes jours ?
La trompette guerrière a sonné les alarmes ;
Et, comme un pâtre obscur fuyant au bruit des armes,
Des destins de Sion prompt à se détacher,
Dans le fond des déserts David s'irait cacher !

ZAMAR.

Qui pourra des dangers où ton zèle se livre,
Te sauver...

DAVID.

Dieu, si Dieu me croit digne de vivre,
Ce Dieu qui sur le Nil, de son bras paternel,
Soutenait le berceau du fils de Jocabel;
Ce Dieu qui, m'inspirant une audace intrépide,
Fit tomber Goliath sous ma fronde rapide,
S'il daigne me choisir pour ses vastes desseins,
Détournera de moi le fer des assassins.

JONATHAS.

Dans ta bouche, ô David, il a mis sa parole.
Gloire au Dieu de Jacob! il afflige et console.
Il veut, ressuscitant nos antiques vertus,
Relever de Juda les destins abattus.

ZAMAR.

Puisqu'il me rend David, je bénis sa puissance.

(*A David.*)

Je te revois enfin! Hélas! durant l'absence,
Combien a dû souffrir l'époux que je chéris?

DAVID.

Oh! si tu connaissais le destin des proscrits!
Brûlé des feux du jour, j'ai d'une marche lente
Traversé de Pharan l'immensité brûlante.
Éphraïm et Silo, Séir et Bethzamé,
M'ont vu, pâle, abattu, par la soif consumé,
Me traînant, dans la nuit, sur des sables stériles,
Aux tigres du désert disputer leurs asyles.
Un jour enfin, lassé de mon pénible sort,
Je m'assis sur la pierre, et j'attendis la mort...
Soudain un cri s'élève, et l'écho solitaire
Apporte jusqu'à moi le signal de la guerre:
« Israël, m'écriai-je, a besoin de mon bras;
« David ne doit mourir qu'au milieu des combats. »

JONATHAS.

Non, tu ne mourras point, tu vivras pour la gloire.
Ta présence, David, est pour nous la victoire.
Dieu remet notre cause à l'un de ses élus;
Dieu veille sur son peuple, et je n'en doute plus.
Quittez, il en est temps, l'ombre de vos murailles;
Rouvrez, fiers Philistins, la lice des batailles,
Unissez vos efforts; venez, accourez tous:
L'Éternel et David combattront avec nous.

ZAMAR.

Le soleil, plus ardent, déja brûle la plaine.
Éloigne-toi : lassé d'une recherche vaine,
Mon père va bientôt reparaître en ces lieux.

DAVID.

Je l'attendrai, Zamar.

ZAMAR.

Évite encor ses yeux.
Laisse-nous par nos pleurs désarmer sa colère,

Et réveiller pour toi la tendresse d'un père.

DAVID.

Quoi! déja de vos bras vous voulez m'arracher?
Comme un vil criminel faut-il donc me cacher?

ZAMAR.

Il le faut, tout l'ordonne... et moi, je t'en conjure.
Ce rocher, dont le temps creusa la voûte obscure,
Peut t'offrir dans ses flancs un refuge assuré.
Sous ce rocher, David, je t'ai souvent pleuré.

FIN DES FRAGMENTS DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

DAVID.

. . . .

De ces lâches détours mon ame est incapable;
Me cacher plus long-temps, c'est m'avouer coupable.
On vient...

SCÈNE II.

DAVID, SAUL.

SAUL.

Ciel! de mes yeux est-ce une vaine erreur?
David!

DAVID.

David lui-même.

SAUL.

O surprise ! O fureur !
Dis, quels sont tes projets ? qui te ramène, traître ?
Viens-tu braver encore et ton père et ton maître ?
Viens-tu m'assassiner ?

DAVID.

Je viens vous secourir.

. . . .

. . . .

Rappelez-vous ce jour où, fier de ma conquête,
Je vins de Goliath vous présenter la tête.
Vous-même jusqu'aux cieux éleviez mes exploits ;
Revêtu par vos mains de la pourpre des rois,
J'attachais les regards de toute la Judée...
Eh bien, cette faveur qui m'était accordée,
Ces honneurs imposants, prodigués au vainqueur,

Éblouissaient mes yeux sans aveugler mon cœur;
Et le ciel m'est témoin qu'en ce jour d'alégresse
Je n'étais orgueilleux que de votre tendresse.

. . . .

SAUL.

Cependant Samuël conspirait avec toi;
Il te léguait le soin de détrôner ton roi.

DAVID.

Il me léguait le soin de défendre mon père.
Votre gloire, seigneur, de tout temps lui fut chère.
Le chêne de Thabor et les monts du Béthel
L'ont vu jadis, non loin du tombeau de Rachel,
Vous décerner des rois la marque révérée :
Il déplorait les maux de votre ame égarée;
Et, demandant au ciel un terme à vos ennuis,
Ses pleurs coulaient pour vous dans la longueur des nuits.

SAUL.

N'a-t-il point, contraignant ta bouche à l'imposture,

Attaché sur ton front la couronne future?

DAVID.

Quand le ciel a parlé nous devons obéir.

SAUL.

C'est ainsi que toujours quiconque veut trahir,
Croyant en imposer à tous tant que nous sommes,
Feint d'obéir à Dieu pour commander aux hommes.
Armé contre mes jours...

DAVID.

Je les ai défendus;
Oui, seigneur. D'*Engaddi* ne vous souvient-il plus?
De fidèles amis une troupe assemblée
Traversait avec moi cette étroite vallée:
L'espoir de la vengeance y retenait vos pas;
La nuit avait fermé les yeux de vos soldats.
De vous revoir encor je conçois l'espérance;
Le ciel remplit mon cœur d'une sainte assurance;
D'un pied silencieux, j'approche... en ces moments

Un sommeil passager suspendait vos tourments;
Quand de mes compagnons le zèle parricide :
« Ami, de tes destins que cette nuit décide;
« Frappons, que ce sommeil soit un sommeil de mort. »
A ces mots, n'écoutant qu'un farouche transport,
Leurs frémissantes mains sur vous lèvent la lance.
Au-devant de leurs coups à l'instant je m'élance;
Les arrête... et bientôt leur regard étonné
Me voit à vos genoux humblement prosterné.
Mais du moins je voulus qu'une preuve certaine
Fît répéter un jour à votre aveugle haine :
« A tort j'ai cru David capable d'un forfait;
« David m'a pu frapper, David ne l'a point fait. »
Vos armes près de vous reposaient sur la terre;
Alors me saisissant du tranchant cimeterre :
« Ce fer, que le hasard vient de me confier,
« Doit terminer ma vie ou me justifier, »
M'écriai-je. Ce fer, le voici : qu'il révèle

Qu'à mon père, à mon roi, je fus toujours fidèle.
Si vous doutez encore... armez-en votre main.
Qu'il vous serve, seigneur, à me percer le sein.

SAUL, *à part.*

Quel pouvoir, malgré moi, me captive et me touche?
(*haut.*)
Serait-ce la vertu qui parle par ta bouche ?
Qu'ai-je dit? de ton cœur elle a fui pour jamais.

DAVID.

Seigneur...

SAUL.

Ah! malheureux, je sens que je t'aimais.

DAVID.

Souvenir triste et doux de mes jeunes années!...
Avez-vous oublié ces paisibles journées,
Lorsque, me prodiguant les plus tendres bienfaits,
Vous reposiez sur moi vos regards satisfaits ?
Nourri dans votre sein, à vos leçons fidèle,

Je croissais en vertu sous l'ombre paternelle :
« David, me disiez vous, sois l'un de mes enfants,
« Sois l'appui de mon cœur, l'amour de mes vieux ans,
« Ne me quitte jamais... Oh! pardonnez aux larmes
Que je répands encor sur ces temps pleins de charmes.
Mais vous-même je vois vos pleurs prêts à couler...
Le ciel en ma faveur daigne-t-il vous parler?
Dieu d'Abraham! tu sais si mon cœur est perfide!
Ah! du haut de ce trône où ta gloire réside,
Fais que la vérité descende en ce séjour,
Et rends-moi de Saül les bontés et l'amour.

. . . .

SCÈNE V.

DAVID, *condamné à la mort par Saül.*

Adieu, seigneur, adieu, vous qui fûtes mon père.
Sans crime j'ai vécu, je mourrai sans remords;

Mais vous!.. Trouble inconnu! mystérieux transports!
Mon esprit est frappé d'une clarté nouvelle;
Le terrible avenir à mes yeux se révèle:
Saül, poussez des cris et des gémissements;
Que la cendre et le deuil couvrent vos vêtements.
La vengeance des cieux n'était que suspendue;
La main de l'Éternel est encore étendue;
Ce formidable jour est le jour du courroux;
Le glaive de la mort plane déja sur vous:
La maison de Saül s'écroule tout entière,
Et le vent du désert chasse au loin sa poussière.

SAUL.

Ne joins pas l'imposture à la témérité.

DAVID.

Sur les bords de la tombe on dit la vérité.

FIN DES FRAGMENTS DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCÈNE III.

SAUL, *revenant du combat;* ZAMAR.

SAUL, *dans l'égarement.*

MA fille, éloigne-toi de ces funestes lieux.
Sais-tu que sur mes pas un vainqueur furieux
Vient jusque dans mon camp porter son insolence?
Fuis, et laisse-moi seul expirer sous sa lance.
Dieu terrible! tes coups ne m'épouvantent pas;
On peut perdre le jour quand on perd ses états.
Frappe, fais moi porter la peine d'un grand crime;
Mais épargne du moins cette tendre victime:

Quoique bien jeune encore, elle a gémi long-temps;
Je te la recommande à mes derniers instants.

Adieu, champs d'Israël; adieu, douces contrées,
Des regards du Seigneur autrefois honorées!
Attristez-vous, pleurez mon lamentable sort.
Gelboé! couvre-toi des ombres de la mort.
Puisse pour toi le ciel, avare de rosées,
Ne rafraîchir jamais tes cimes embrasées!
Puisses-tu de Saül garder le souvenir,
Et raconter sa chûte aux siècles à venir!

ZAMAR.

Ah! seigneur, écartez cette image funeste!
Pour consoler vos jours une fille vous reste.
J'allais unir mon sort au sort de mon époux;
J'allais mourir pour lui, je vais vivre pour vous.
Pardonnez si jamais, d'une bouche coupable,
J'osai vous reprocher le malheur qui m'accable:
Je ne me souviens plus des maux que j'ai soufferts;

Mon père est à mes yeux absous par ses revers.

SAUL.

Quoi! tu daignes me plaindre! Oh! viens, fille chérie,
Viens de l'ange de mort désarmer la furie :
Non, il n'osera point me frapper dans tes bras.
Demeure, défends-moi, ne m'abandonne pas:
Et que puissent, forçant sa vengeance à m'absoudre,
Tes vertus m'entourer et détourner la foudre!...
Insensé! qu'ai-je dit? Adieu, ma fille, adieu.
Fuis; laisse sur moi seul peser la main de Dieu :
N'entends-je point encor la voix de son prophète?
Oui, je la reconnais... écoute... elle répète
Cet anathême affreux qui trouble ma raison :
« Malheur à toi! Malheur à toute ta maison! »

SCÈNE V.

(Ismaël, après avoir annoncé à David et à Zamar la mort de Jonathas et de Saül, ajoute en parlant de ce dernier :)

Ces deux soldats, témoins de son heure fatale,
Apportent devant vous sa dépouille royale.
A son fils étaient dus ce sceptre et ce bandeau;
Mais il n'est plus de rois dans la nuit du tombeau.
Recevez, ô David, l'auguste diadême
Qu'autrefois dans Rama Dieu vous promit lui-même.
Peuple saint, approchez, et venez avec moi
Dans votre défenseur saluer votre roi.

DAVID.

Épargnez, épargnez à mon ame attristée
De ces cruels honneurs la pompe ensanglantée.
Il est d'autres devoirs. Que dans tout Israël,

Par des gémissements, par un deuil solennel,
La désolation soit neuf jours signalée,
Et durant ces neuf jours l'arche sainte voilée.
Vos princes ont vécu; venez, et sur leurs corps
Répétons, l'œil en pleurs, le cantique des morts.
En un même cercueil réunissons leur cendre :
Et moi-même après eux que n'y puis-je descendre!

ISMAEL.

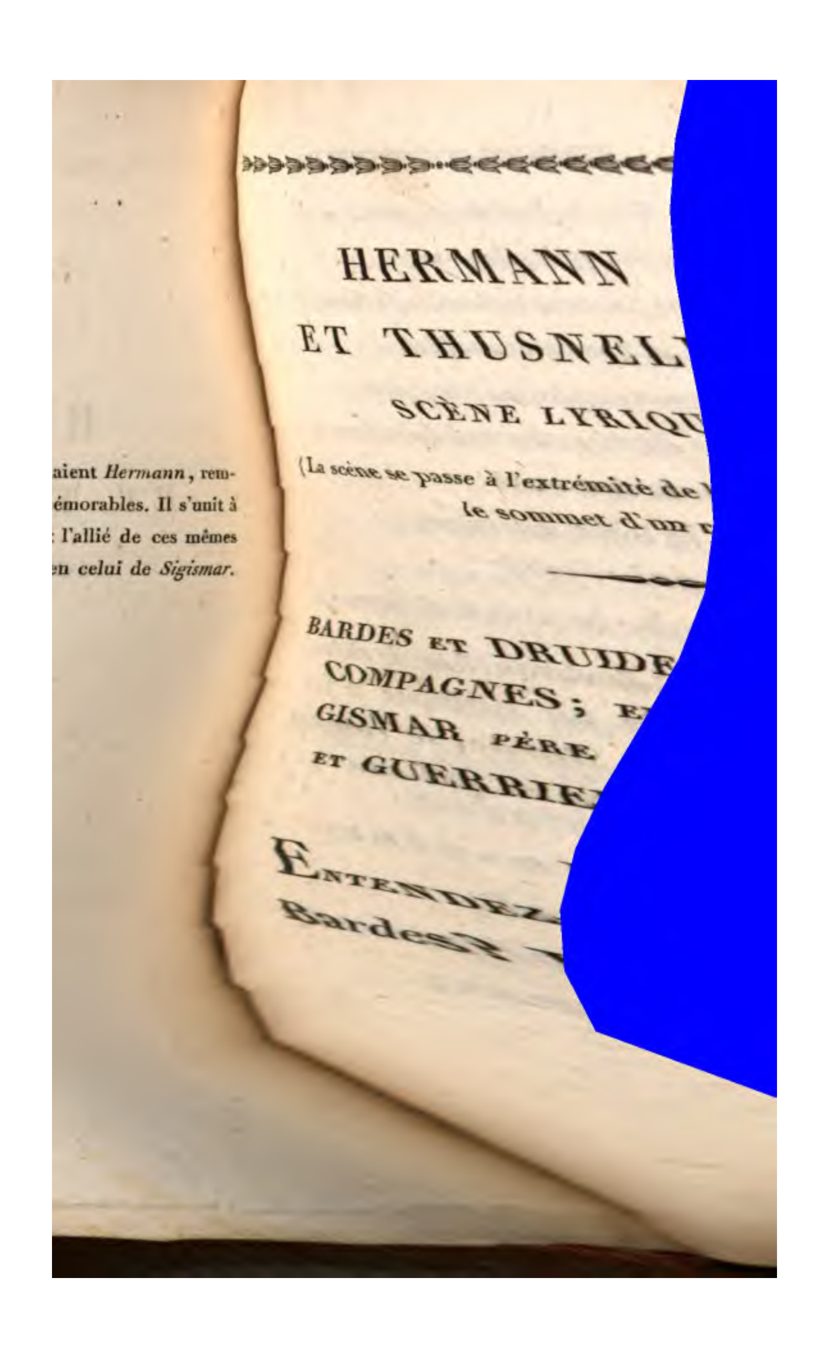
Non; vos jours nous sont dus : la main de l'Éternel
Confie à vos vertus le bonheur d'Israël.
Régnez, prince, régnez.

DAVID.

Couronne trop funeste!
Héritage sanglant, présent que je déteste!
Fallait-il que David te payât d'un tel prix?...
Que n'habité-je encor la terre des proscrits!

FIN DES FRAGMENTS DE SAUL.

HERMANN
ET THUSNELDA,
SCÈNE LYRIQUE.



aient *Hermann*, rem-
émorables. Il s'unit à
l'allié de ces mêmes
n celui de *Sigismar*.

HERMANN
ET THUSNEL

SCÈNE LYRIQU

(La scène se passe à l'extrémité de
le sommet d'un

BARDES ET DRUIDE
COMPAGNES; E
GISMAR PÈRE
ET GUERRIE

ENTENDEZ
Bardes?



HERMANN ET THUSNELDA,

SCÈNE LYRIQUE.

(La scène se passe à l'extrémité de la forêt Chérusca, sur le sommet d'un rocher.

BARDES ET DRUIDES, THUSNELDA ET SES COMPAGNES; ENSUITE HERMANN, ET SIGISMAR PÈRE DE THUSNELDA; PEUPLE ET GUERRIERS.

LE PREMIER DRUÏDE.

Entendez-vous le bruit de l'horrible mêlée,
Bardes? Entendez-vous les cent voix de la Mort,
Comme le tourbillon du Nord,

Mugir au fond de la vallée?
Bardes, précipitez vos pas;
Allez, et que par vous la victoire s'achève;
Allez, et que de nos soldats
Vos hymnes conduisent le glaive!

(*Une partie des Bardes descend du rocher.*)

Druïdes, que le feu sacré
Éclaire l'épaisseur de la forêt sauvage;
Et de l'arbre au gui révéré
Que sous la serpe d'or tombe le vert feuillage.

(*Quelques Druïdes coupent des branches de chêne, et les jettent dans l'urne où s'allume le feu sacré. Les Druïdes et les Bardes se rangent autour de l'autel, en chantant ce qui suit:*)

CHOEUR DES BARDES ET DES DRUÏDES

Que nos ennemis tremblent tous!
Qu'ils tremblent! Le fils de la gloire
Le grand Hermann combat pour nous;

Hermann est pour nous la victoire.

LE PREMIER DRUÏDE.

Son retour du bonheur va donner le signal,
La pompe solennelle est déja préparée;
Et déja le chant nuptial
S'apprête à retentir sur la harpe sacrée.

LE CHOEUR.

Que nos ennemis tremblent tous, etc.

LE PREMIER DRUÏDE, *à Thusnelda.*

Écartez de vos yeux ce voile de douleur,
Vous dont Hermann attend ses plus chères délices!
Prenez part à nos sacrifices:
L'amour et la vertu, priant pour la valeur,
Doivent trouver les Dieux propices.

THUSNELDA.

Ce bonheur ne m'est point permis:
Mon père, hélas! combat avec vos ennemis.
Tout m'accable et me désespère;

Ce cœur qui les chérit tous deux
Pour le vaillant Hermann peut-il former des vœux
Sans en former contre mon père?

LE PREMIER DRUÏDE.

Peut-être qu'en ce jour prospère,
Thusnelda fidèle à tous deux,
Pour le vaillant Hermann pourra former des vœux
Sans en former contre son père.

LES COMPAGNES DE THUSNELDA.

Peut-être qu'en ce jour prospère, etc.

(*Thusnelda et ses compagnes s'approchent de l'autel.*)

LE PREMIER DRUÏDE *aux Bardes.*

Que notre hymne commence et monte vers les cieux!

CHOEUR DES BARDES.

Hertha *, divinité chérie!

---

* Cette déesse était la CYBÈLE des Germains.

Rends-nous Hermann victorieux :
Couvre du bouclier des Dieux
Le bien-aimé de la patrie.

LE CORYPHÉE.

Appui de nos autels, fondateur de nos droits,
Toujours de nos destins son ame est occupée;
Il agrandit son peuple et ce roi de l'épée
Tient dans sa main le sort des rois.

LE CHOEUR.

Hertha, divinité chérie! etc.

LE CORYPHÉE.

Filles de mort, baissez votre noir étendard;
Assez il consterna la terre;
Au doigt des enfants de la guerre,
Assez *l'anneau de sang* * effraya le regard.

---

* On nommait ainsi l'anneau que portaient les braves durant la guerre.

LE CHOEUR.

Hertha, divinité chérie! etc.

LE CORYPHÉE.

Hermann! pose le glaive; arme-toi seulement
Du bouclier de fleurs que Thusnelda t'apprête;
Des époux ordonne la fête,
Et fais asseoir la paix sur l'autel du serment.

LE CHOEUR.

Hertha, divinité chérie! etc.

LE PREMIER DRUÏDE *regardant du haut du rocher.*

Suspendez vos concerts, Bardes! c'en est assez.
Par la divine Hertha nos vœux sont exaucés:
Jamais au ciel en vain notre voix ne s'élève.
Hermann et Sigismar se sont tendus la main:
Tous deux ont abaissé la pointe de leur glaive;
De ce rocher tous deux ils prennent le chemin.

THUSNELDA.

Il revient mon Hermann! la gloire le ramène.

Forêts! retentissez de chants harmonieux!
Il revient mon Hermann! rameaux sacrés du chêne,
Parez son front victorieux!
Semez des fleurs, ô mes douces compagnes!
Semez des fleurs au-devant de ses pas;
Et, de vos mains, aux sources des montagnes
Purifiez la lance des combats.
Il revient mon Hermann! la gloire le ramène, etc.

SIGISMAR *entrant avec Hermann.*

Tu l'emportes, Hermann : il n'est point d'ennemis
Que ta vaillance ne surmonte.
Ce glaive par ma main dans la tienne est remis;
Et je puis désormais sans honte
Me soumettre au héros à qui tout est soumis.

HERMANN.

Oui, noble Sigismar, je reçois cette épée,
Qui de sang désormais ne sera plus trempée :
Je veux qu'on la suspende aux autels de nos Dieux;

Mais j'ose réclamer un don plus précieux :
Sigismar, ta fille m'est chère ;
Ces graces, ces vertus, cette aimable candeur,
Et l'auguste fierté de ce grand caractère,
D'un héroïque amour ont embrasé mon cœur.
Il est temps qu'un lien prospère,
Enchaînant dans son vol l'aigle des légions,
Rende la paix aux nations
Et donne à mon peuple une mère.

SIGISMAR.

Hermann, ce choix m'honore; il prévient tous mes vœux:
Dans l'invincible Hermann j'embrasserai mon gendre;
Et des héros le plus fameux
Des époux sera le plus tendre.

(*Il unit Hermann et Thusnelda, qui vont ensemble s'asseoir sous le chêne consacré.*)

LE PREMIER DRUÏDE.

Bardes ! lorsque la lune aura blanchi les cieux,

De vos hymnes religieux
Vous réjouirez nos bocages;
Vos chants appelleront au bord de leurs nuages
Les fantômes de nos aïeux*.
Peuple d'Hermann, peuple fidèle!
De sa jeune compagne embrassez les genoux;
Et puisse-t-il obtenir d'elle
Le bonheur qu'il répand sur nous!

UN BARDE.

Honneur à l'épouse nouvelle!
Honneur à la chaîne éternelle
Qui joint la vierge aimable au héros glorieux!
La compagne d'Hermann doit des fils à la terre;
Et de notre avenir son sein dépositaire
Accomplira pour nous la promesse des cieux.

---

* On sait que cette croyance était commune aux Germains et aux Calédoniens.

CHOEUR GÉNÉRAL.

Peuple d'Hermann, peuple fidèle!
De sa jeune compagne embrassons les genoux;
Et puisse-t-il obtenir d'elle
Le bonheur qu'il répand sur nous!

FIN D'HERMANN ET THUSNELDA.

ÉPIGRAMMES

L'INDÉPENDANT A LA MODE.

« Je ne veux rien de la faveur des cours :
« Places, honneurs, ne me font point envie.
« Suivant l'adage: il faut cacher sa vie,
« Je ne suis plus qu'un vieil hermite, un ours;
« On me croit mort...» Propos, pures grimaces !
Je le revis au bout de quatre jours;
Mon ours avait trois cordons et deux places.

LE FAUTEUIL ACADÉMIQUE.

« Fauteuil vacant à la deuxième classe...
On meurt beaucoup parmi ces immortels.
A vous le dé. Vous méritez la place
Quelque peu mieux que messieurs tels et tels.
— Ce n'est pas tout. — Vous aurez des suffrages.
— On m'en promet. — Vous avez vos ouvrages.
Qui du succès peut vous faire douter ?
— S...* m'a dit que j'y pouvais compter. »

* M. S.... était alors secrétaire-perpétuel de l'Académie française.

SUR UN POÈTE IGNORANT.

Roc, en son lyrique abandon,
Dit qu'il dévore la couronne
Dont Phébus lui promit le don.
Apparemment Phébus lui donne
Une couronne de chardon.

SUR UN CALOMNIATEUR

REFUSANT UN CARTEL.

Cléante, prudent personnage,
Élude, et prétend qu'à son âge
Un cartel n'est plus de saison.
Économe de son courage,
Il est jeune pour faire outrage,
Il est vieux pour faire raison.

A UN LECTEUR DE SOCIÉTÉ.

Vos vers, tant lus, tant relus,
Ont fait émeute au Parnasse :
Publiez-les donc de grace,
Afin qu'on n'en parle plus.

SUR UN PÉDANT.

« Je sais l'hébreu, le latin et le grec ;
« Je sais l'arabe et la langue d'Usbek * ;
« Je sais l'algèbre ainsi que feu Delambre ;
« Je sais le droit comme la double chambre.
« Physicien, je sais, et mot pour mot,
« Que tels effets viennent de telles causes... »
— Homme érudit, qui savez tant de choses,
« Sachez de plus que vous êtes un sot. »

* Principal personnage des *Lettres Persanes*.

28.

SUR UNE ACADÉMIE DE PROVINCE.

Dès que l'un d'eux tient l'immortel brevet,
Dès que prenant le fauteuil pour chevet,
En tapinois il s'est glissé dans l'arche,
Il vit alors âge de patriarche.
Toujours dispos, alerte, bien portant,
Il dîne en ville, et digère pourtant !
Même il tient bon contre l'épidémie.
Or à présent, dites-moi par quel sort
Dans l'heureux sein de cette académie
On ne meurt plus. — C'est qu'on est déja mort.

SUR UNE FEMME POÈTE.

DITES-MOI donc pourquoi les vers d'Armande
Sont devenus secs, diffus et glacés.
—Vous l'ignorez?—Oui.—C'est qu'elle commande
Ses vers présents à ses amants passés.

CONTRE UNE COQUETTE AGÉE.

ZÉLIS disait, non sans douleur :
« Mon front des lis eut la couleur ;
« Ma bouche eut l'incarnat des roses printanières.
« —Vous n'avez rien perdu ; consolez-vous, Zélis :
« L'incarnat est sur vos paupières,
« Et sur vos cheveux sont les lis. »

ÉPITAPHE DE....

S..... n'abusa point du beau talent d'écrire;
Mais il se fit un nom, mais il se fit citer :
Et du reste il passa trente ans à méditer
Ce que durant trente ans il ne devait pas dire.

FIN DU TOME II ET DERNIER DES ŒUVRES POSTHUMES.

TABLE

DES OUVRAGES CONTENUS DANS CE VOLUME.

DIALOGUES DES MORTS.

FRAGMENTS.

ÉPIGRAMMES.





